

LIBER SACRAMENTORUM

NOTES HISTORIQUES ET LITURGIQUES

SUR LE

MISSEL ROMAIN

PAR LE CARDINAL SCHUSTER, O. S. B.

Archevêque de Milan.

TOME QUATRIÈME

LE BAPTÊME

DANS L'ESPRIT ET DANS LE FEU

(La Sainte Liturgie durant le Cycle Pascal).



BRUXELLES

VROMANT & Co, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

3, RUE DE LA CHAPELLE

Dépôt à Paris : 37, rue de Lille (VII^e)

1929



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LIBER
SACRAMENTORUM

NOTES HISTORIQUES & LITURGIQUES
SUR LE MISSEL ROMAIN

TRADUIT DE L'ITALIEN
AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

IMPRIMATUR :

Mechliniae, 18 Octobris 1929.

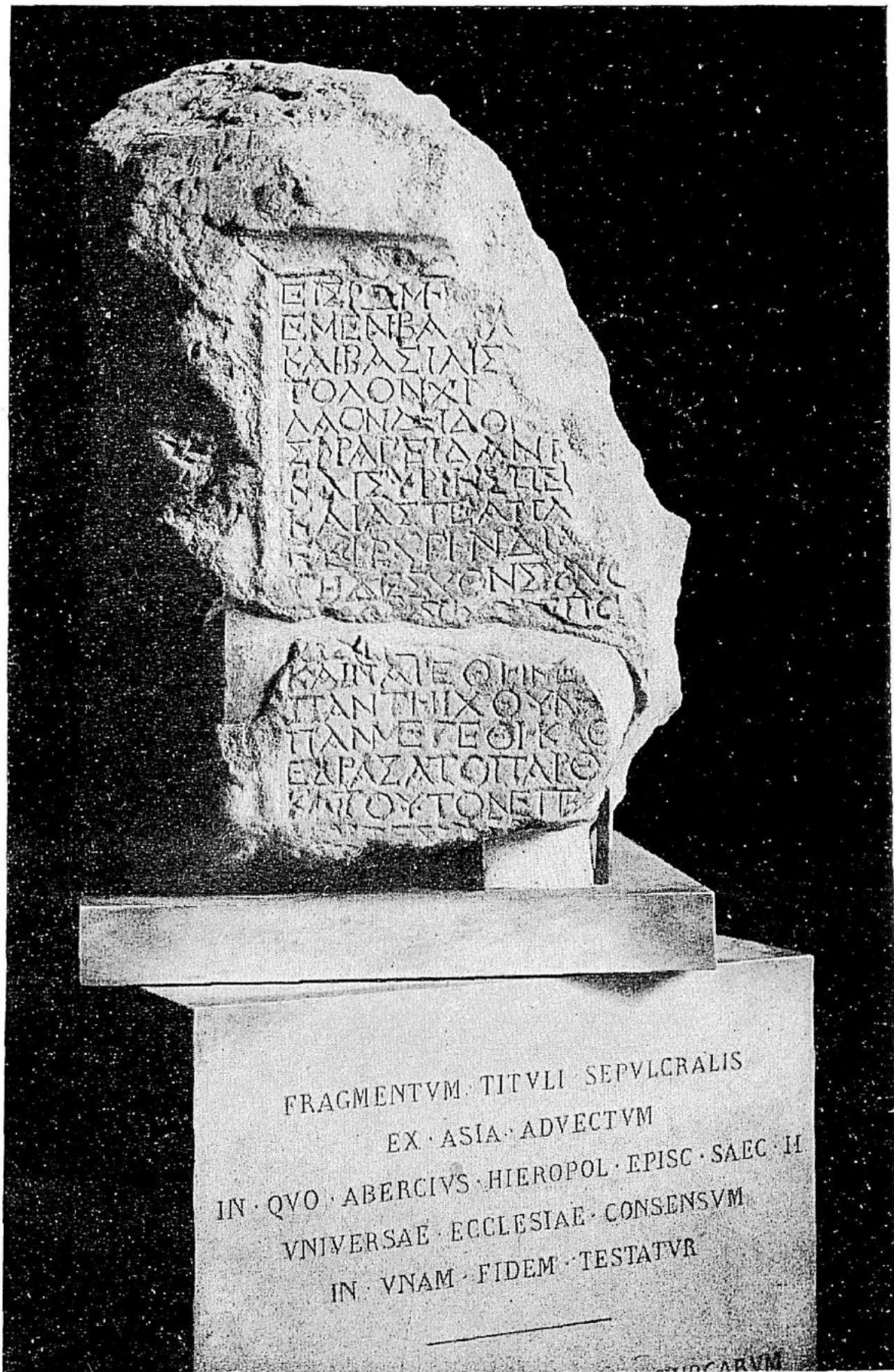
J. THYS, can., lib. cens.

DES PRESSES DE L'IMPRIMERIE VROMANT & C^o
3, RUE DE LA CHAPELLE, BRUXELLES

IXΘΥΣ

CAELESTE · DEIFERI · PISCIS · GENVS · VIRES · SVMAS
MORTALES · INTER · DIVINIS · VDAE · FONTIBVS · POTVM
PERPETVIS · AMICE · COR · FIRMES · SAPIENTIAE · DITISSIMAE · LYMPHIS
SALVATORIS · SANCTORVM · MELLIFLVIS · VTERE · ESCIS
DVLCE · EDE · PISCEM · PRAE · MANIBVS · FERENS
PISCE · PRO · VOTO · REIFICERE

(EPIT. PECTORII II-III SAEC.)



INSCRIPTION D'ABERCIVS AU MUSÉE DU LATRAN

CHAPITRE PREMIER

L' « EUCHARISTIA LUCERNARIS »

LA lumière, la chaleur, le feu, — le feu surtout, cette force si nécessaire à la vie, si belle et pourtant si terrible, — furent, par les peuples anciens, considérés tantôt comme le symbole de la divinité, tantôt comme la divinité elle-même. Dieu parle à Moïse au milieu d'un buisson en flammes ; le feu de Yahweh consume les victimes sur l'autel et descend du ciel à la prière d'Élie ; chez les Prophètes, le feu forme comme un mur de défense autour du trône de Dieu ; les Chérubins d'Ézéchiel et les Anges de Daniel sont de feu ; flammes, foudres et tonnerres rendent terrible, dans l'Apocalypse, jusqu'au siège du doux Agneau de Dieu, immolé pour les péchés du monde. Dieu est un feu dévorant, nous dit l'Écriture¹, et comme sa parole, tout ce qui l'environne participe à sa nature, à ce point que non seulement les Anges nous sont décrits semblables à des flammes, mais le visage de Moïse lui-même est irradié par la divine splendeur du Sinaï, conséquence de son long entretien avec Dieu.

Ce symbolisme, où, avec une inspiration si profonde, nous est représentée la sainteté infinie de Yahweh purifiant dans les ardeurs de son amour les esprits qui s'approchent de lui, ne pouvait être négligé à l'âge d'or de la primitive liturgie catholique. Nous trouvons en effet, dans plusieurs formes anciennes d'épicleses eucharistiques, tantôt l'Esprit Saint qui, semblable au feu, descend sur l'autel et, au nom de la divine Trinité, prend possession des dons offerts en sacrifice, tantôt l'Ange flamboyant qui transporte la sainte Victime sur l'autel érigé dans le ciel devant le trône de Dieu ; mais le concept de la Divinité qui, au moyen du feu du Paraclet ou de l'Ange du sacrifice, prend possession de la Victime et la consume dans les ardeurs de son ineffable sainteté, est si commun dans les anciennes liturgies, que, dans le rit hispanique, cette partie de

1. *Deut.*, IV, 24. — *Hebr.*, XII, 29.

l'anaphore portait le nom, d'une signification profonde, de : *Immolatio Missae*, comme si le sacrifice recevait à ce moment sa véritable intégrité.

Mais, en outre de la messe, il y avait un autre rite liturgique qui, chez les premières générations chrétiennes, rappelait l'idée du feu et du sacrifice; nous voulons parler de l'office du soir, qui, prenant son nom de la lumière qu'allumaient les Hébreux au terme de la solennité du sabbat (terme qui, pour les premiers chrétiens, coïncidait avec le commencement de la vigile dominicale) s'appelait *λυχνικὸν* ou Lucernaire.

Cette lumière, allumée au début de la veillée dominicale, en mémoire de la résurrection de Jésus, ou dans l'attente de sa *parousie* finale, suggéra vite la pensée d'y trouver un symbole du Christ, qui est dit précisément la splendeur de la Divinité. Ensuite, la nécessité de dissiper les ténèbres de la nuit au moyen de cette flamme allumée conformément aux traditions sabbatiques du Sanhédrin, inspira la pensée très délicate de présenter à Dieu même l'offrande de cette lumière qui se consumait en son honneur.

Par la suite, mais très tard, on y unit l'offrande de l'encens, grâce à un rapprochement suggéré par le psaume 140, justement assigné par les premiers chrétiens à l'office du soir, et où le sacrifice vespéral du Golgotha est comparé aux vapeurs de l'encens qui montent jusqu'au trône de Yahweh. Il s'agit en somme d'une cérémonie juive, qui a acquis chez les premiers fidèles une signification chrétienne fort délicate, celle du Christ ressuscité et dissipant les ténèbres de l'humanité.

Chez les Orientaux, l'hymne lucernaire, *Φῶς ἱλαρὸν*, est célèbre. Saint Basile semble lui attribuer une haute antiquité¹. Mais déjà auparavant, les *Canones Hippolyti* (qu'ils représentent la discipline ecclésiastique de Rome au III^e siècle, ou qu'ils proviennent au contraire de l'Égypte²) mentionnent l'office lucernaire qui ouvrait la solennelle vigile dominicale. L'antique souvenir de la clôture du repos sabbatique tomba vite en oubli.

1. Cf. PROBST, *Lehre und Gebet in den drei ersten christlichen Jahrhunderten*, pp. 283, 292.

2. Cf. *Rev. Bénédict.* 1900, pp. 241-246; S. BAEUMER, *Histoire du Bréviaire*. Traduct. française de Dom Réginald Biron. Paris, 1905, t. I, p. 74.

Les Constitutions apostoliques¹ décrivent ce *λυχνικόν*, universellement connu dans l'Église. Aussi, grâce au témoignage d'Éthérie², de Prudence³, de saint Ambroise⁴, de saint Jérôme⁵ et de saint Paulin⁶, pourrions-nous facilement reconstituer toute la chaîne de la tradition catholique sur l'*hora incensi*⁷, l'*Eucharistia lucernaris*⁸, comme on l'appelait, démontrant par là que la tradition patristique est presque unanime sur l'importance et sur la signification liturgique de cette sorte de sacrifice vespéral dont les origines doivent être recherchées sans hésitation dans ce primitif dépôt liturgique que l'Église, dès la première heure, transporta hors de la Synagogue. Mais l'origine rabbinique de la lampe allumée au soir du samedi ayant été oubliée presque tout de suite, il nous semble nécessaire avant tout de déterminer exactement la signification de cette cérémonie du soir chez les anciens.

Primitivement, la synaxe du soir avait été comme le point de départ de tout le rituel chrétien, quand, à Jérusalem, les Apôtres, après le sacrifice de l'après-midi dans le temple, rassemblaient les fidèles à la tombée du jour dans la demeure de quelque riche disciple. La lampe rituelle ayant été allumée, ils prêchaient, priaient et célébraient ensemble l'agape eucharistique. C'est peut-être à la cérémonie du « Lucernaire » que se rapporte de loin l'illumination somptueuse du cénacle de Troas où Paul présida une fois l'agape nocturne⁹.

Mais le sentiment chrétien attribua promptement à cette

1. Cf. BAEUMER, *op. cit.*, t. I, pp. 125 seq.; FUNK, *Die Apostolischen Constitutionen*, p. 358.

2. Cf. G.-F. GAMURRINI, *S. Sylviae Aquitanae peregrinatio ad Loca sancta. Editio altera, novis curis emendata*. Romae, ex Typis Vaticanis, 1888, pp. 46-47; cf. CABROL, *Étude sur la Peregrinatio Sylviae*.

3. A. PRUDENTII, *Cathemerinon, hymn. V ad incensum Lucernae, Patrolog. Latin.*, t. XLIX, col. 813.

4. *De Virginibus*, lib. III, c. IV, n° 18, P. L., XVI, col. 237. Cf. BAEUMER, *op. cit.*, t. I, p. 194.

5. *Epist. CVII ad Laetam*, n° 9, P. L., XVII, col. 875.

6. URANIUS, *Epist. de morte Paulini*, n. IV, P. L., LIII, col. 862.

7. S. AMBROSII, *De Virginibus*, loc. cit.

8. Cf. MARTÈNE, *De antiquis monachor. ritibus*. Antverpiae MDCCXXXVIII, col. 92 sq.

9. *Acta Apost.*, XX, 8.

synaxe vespérale une signification qui la mettait en intime relation tant avec l'offrande de l'encens accomplie dans le temple à ce moment qu'avec le sacrifice sanglant et eucharistique offert à la même heure par le Rédempteur, d'abord au Cénacle et ensuite sur le Calvaire. Le rite du *Lucernaire* est né à Jérusalem; et nous savons que dans cette ville, au iv^e siècle, l'office des vêpres consacrait précisément le souvenir du repas de Jésus avec ses disciples dans le village d'Emmaüs¹.

Le psaume 140, où il est question du Rédempteur crucifié qui, à l'heure du sacrifice du soir, étend ses bras en croix et, priant et pleurant, célèbre les premières vêpres de la Nouvelle Loi, fut le psaume vespéral par excellence, et il l'est encore aujourd'hui chez les Orientaux. Les anciennes liturgies étaient parfaitement d'accord sur cette signification que lui attribuaient les saints Pères; bien plus, tout le rite de l'office des vêpres, tel qu'on le concevait dans l'antiquité chrétienne, avec l'offrande du cierge ou de la lampe allumée, le chant du psaume *lucernaire* 140, et l'idée de la Croix et de l'Eucharistie dominant toute la cérémonie, devait éveiller une impression du même genre que celle que nous éprouvons aujourd'hui le Vendredi saint, à la messe des Présanctifiés, quand nous célébrons le souvenir de la mort du Seigneur. et où, au lieu d'immoler l'habituel sacrifice eucharistique quotidien, nous nous reportons directement, par les chants comme par les rites, au sacrifice offert par le Christ, il y a plus de dix-neuf siècles, sur le Calvaire.

Si Jésus est la splendeur du Père, et si son oblation est comparée par le Psalmiste au parfum de l'encens s'élevant vers le ciel, pourquoi ne pas attacher à l'apparition de la lumière qui marque la fin du repos sabbatique juif et inaugure la synaxe dominicale, la signification d'une pieuse offrande faite à Dieu? Pourquoi ne pas ajouter à cette offrande le parfum de l'encens? Ces idées, qui se développèrent graduellement parmi les anciennes générations chrétiennes, ne tardèrent pas à devenir très populaires; aussi saint Basile atteste-t-il que les fidèles répondaient en chœur à l'hymne lucernaire par le refrain trinitaire :

1. *Vita S. Melaniae iunioris. Anaclet. Bolland., t. VIII, pp. 49-62 (1889).*

Ανοῦμεν Πατέρα, καὶ Υἱὸν, καὶ ἅγιον Πνεῦμα Θεοῦ ¹; et Ethérie nous décrit avec de vives couleurs l'office du soir dans l'*Anastase* de Jérusalem, quand, en présence du clergé, des moines et de tout le peuple, on transportait hors de l'intérieur du saint Sépulcre la lumière liturgique avec l'apparition de laquelle commençait le Lucernaire, tandis que la salle, aux voûtes de laquelle étaient suspendus un grand nombre de lampadaires, était brillamment illuminée, *fit lumen infinitum* ².

En Occident, l'honneur d'avoir inauguré la célébration quotidienne de l'office divin appartient peut-être à Milan, sous saint Ambroise. Selon son biographe Paulin, *eius celebritatis devotio... per omnes pene Occidentis provincias manet* ³, en raison, sans doute, de l'immense influence exercée alors en Italie, dans les Gaules et en Espagne, par ce véritable patriarche subalpin, dont la juridiction métropolitaine comprenait presque la moitié de l'Occident ⁴. Dans son traité *de Virginibus*, le grand Évêque mentionne expressément l'*hora incensi* qui a laissé une trace si profonde dans l'office vespéral milanais. Aujourd'hui encore, le *Lucernaire* ambrosien se compose de répons tels que : *Quoniam tu illuminas lucernam meam, Domine*; ou bien : *Exortum est in tenebris lumen rectis*. Bien que ces *Lucernaires* ambrosiens ne soient pas tous tirés du Psautier, ils contiennent généralement de très gracieuses allusions à la lampe symbolique qui éclairait la psalmodie vespérale à Milan.

A Nole, le psaume 131 était probablement consacré à la liturgie du soir, puisque Uranius, dans sa lettre sur la mort de saint Paulin, nous raconte que le saint, très diligent à prendre part aux offices du *Lucernaire* et de l'aurore, dans sa dernière agonie, *quasi ex somno excitatus*, *Lucernariae devotionis tempus agnoscens, extensis manibus, lenta licet voce* : « *Paravi lucernam Christo meo* », *Domino decantavit* ⁵.

Cassien désigne précisément l'office de Vêpres par le nom de

1. Cf. BASILIUS, *De Spiritu Sancto*, c. XXIX, n. 73; *Patrolog. Graec.*, XXXII, col. 205.

2. *Peregrinatio Sylvaniae*, pp. 46-47.

3. *Vita S. Ambrosii*, n. 13; *P. L.*, XIV, col. 34.

4. Cf. DUCHESNE, *Origines du culte Chrétien*. 5^e édit. 1909, pp. 32 seq.

5. URANIUS, *Epist. de morte Paulini*, n. 4; *P. L.*, LIII, col. 862.

son prélude, c'est-à-dire celui de *Lucernaris hora* ¹. Saint Jérôme écrit à Laeta : *assuescat, lucerna accensa, reddere sacrificium vespertinum* ²; tandis qu'à son tour le Concile de Merida, en 666, prescrit : *Post lumen oblatum, prius dicitur vespertinum, quam sonum* ³.

Dans le rit mozarabe se conserve encore le souvenir de cette antique « oblation de lumière », puisque, après le triple *Kyrie eleison* du commencement, suivi du Pater, le diacre chante : *In nomine Domini nostri Iesu Christi, lumen cum pace*. Le peuple répond : *Deo gratias* ⁴, et alors commence l'office vespéral proprement dit.

Mais personne n'a décrit avec plus d'amour et avec une plus fine élégance que Prudence les sentiments qui inspirent la sainte liturgie durant cette *Eucharistia Lucernaris*, ou *Ἐπιλύχνιος Ἐὐχαριστία*, comme l'appelle saint Grégoire de Nysse. Il s'agit en effet d'une offrande symbolique de lumière, que l'Église entend consacrer en cette heure à Celui qui est la lumière substantielle, comme le prouvent les phrases *lumen offerre, oblationem solemnem reddere, lucerna accensa, reddere sacrificium*, et d'autres semblables, employées par les saints Pères ou par les différentes liturgies.

On s'est demandé si les magnifiques hymnes du *Cathemerinon* de Prudence étaient destinées dans l'intention de l'auteur à la prière liturgique publique. Mais le VI^e chant, *ad incensum lucernae* suffirait à le démontrer; il avait certainement en Espagne un caractère si populaire que le concile de Tolède, en 400, dut ordonner de ne l'exécuter dans les paroisses de campagne, que si un prêtre ou un diacre présidait la cérémonie. *Lucernarium nisi in Ecclesia non legatur; aut si legatur in villa, praesente episcopo, vel presbytero, vel diacono legatur* ⁵.

Prudence parle, non d'un seul cierge, mais d'un grand nombre de lampes suspendues à la voûte de l'église à l'heure du lucer-

¹ 1. *De Coenob. Instit.*, lib. III, c. III, P. L., XLIX, col. 126.

² 2. *Ad Laetam*, Ep. CVII, P. L., XXII, col. 875.

³ 3. BAEUMER, *op. cit.*, t. I, p. 277.

⁴ 4. *Breviar. Mozarab.*, P. L., LXXXVI, col. 47-48. — Cf. DUCHESNE, *op. cit.*, pp. 162-163.

⁵ 5. MANSI, *Collectio Conciliorum*, t. III, col. 1000; HEFELE, *Histoire des Conciles*. Trad. Leclercq, t. I, p. 123, can. 9.

naire, à ce point qu'elle peut être comparée à la voûte du ciel, où brillent une infinité d'étoiles. C'est le sacré *grex christianus* qui offre à Dieu cette splendeur de lumière, d'autant plus significative à l'heure où l'astre du jour est sur le point de se coucher au sein du vaste Océan.

Inventor rutili dux bone luminis
 Qui certis vicibus tempora dividis,
 Merse sole, chaos ingruit horridum,
 Lucem redde tuis, Christe, fidelibus.

Quamvis innumero sidere regiam
 Lunarique polum lampade pinxeris,
 Incussu silicis lumina nos tamen
 Monstra saxigeno semine quaerere.

Ne nesciret homo spem sibi luminis
 In Christi solido corpore conditam,
 Qui dici stabilem se voluit petram,
 Nostris igniculis unde genus venit.

.....
 Pendent mobilibus lumina funibus,
 Quae suffixa micant per laquearia,
 Et de languidulis fota natalibus
 Lucem perspicuo flamma iacit vitro.

.....
 O res digna, Pater, quam tibi roscidae
 Noctis principio grex tuus offerat
 Lucem, qua tribuis nil pretiosius ¹!

La littérature profane se prévaudrait difficilement d'un texte soutenant la comparaison avec cette hymne, l'une des plus belles qu'ait composées Prudence. La liturgie romaine elle-même qui, nous le verrons plus tard, n'avait pas primitivement le *Lucernaire*, a tant admiré cette hymne que, ne pouvant l'adapter à aucune partie de son *Cursus*, elle a voulu la chanter au moins une fois l'an, dans la *vigilia* pascale ², unique forme du *Lucernaire* que Rome ait acceptée après le v^e siècle.

La tradition liturgique des églises gallicanes est parfaitement

1. P. L., LIX, col. 818-819, 829, 830.

2. Cf. P. L., LIX, col. 678.

d'accord avec les églises d'Orient et d'Espagne sur le rite et la signification du *Lucernaire*. Ainsi nous voyons dans la Règle de saint Césaire pour les religieuses, que l'office des vêpres comprenait le *Lucernarium*, la *duodecima*, c'est-à-dire douze psaumes, une double lecture et une hymne finale¹. Le psaume 103, à cause du verset : *sol cognovit occasum suum*, devait, comme chez les Grecs, faire partie intégrante de ce rite vespéral, usage que nous retrouvons aussi en Espagne, et dont il reste à peine une trace dans la liturgie bénédictine.

Saint Isidore distingue fort bien le rite du Lucernaire de la psalmodie vespérale², la *Regula Magistri*, au contraire, tout en comptant, selon l'usage bénédictin, les vêpres parmi les offices diurnes qui se déroulent quand le soleil est encore haut dans le ciel, leur conserve toutefois l'ancien nom traditionnel de Lucernaire : *Adhuc altius stante sole, Lucernaria inchoentur*³.

Saint Grégoire de Tours traduit l'*Eucharistia lucernaris* des Grecs par *gratia vespertina*⁴. Saint Colomban, à cause du nombre des psaumes, l'appelle la *Duodecima*, mais aussi l'*Initium noctis*⁵. La *Vita Sancti Brendani* mentionne, outre le psaume 103, les psaumes graduels qui la composaient⁶; ainsi, tant dans les Gaules qu'en Irlande, on peut constater le plus parfait accord relativement au rite et à la signification de ce Lucernaire.

Dans l'Antiphonaire de Bangor, passé ensuite à Bobbio et de là à l'Ambrosienne de Milan, l'office de vêpres, en outre des divers psaumes traditionnels, comprend aussi le 112^e (*Laudate pueri*) et la grande Doxologie (*Gloria in excelsis*) suivie de la *Supplicatio* litanique, précisément comme à Arles. L'hymne de Bangor : *Quando caeria benedicitur*, mérite d'être mentionnée :

Ignis creator igneus,
Lumen donator luminis,
Vitaque vitae conditor,
Dator salutis et salus.

1. Cf. BAEUMER, *op. cit.*, t. I, p. 217 et n. 4.

2. MARTÈNE, *op. cit.*, 95.

3. P. L., LXXXVIII, col. 1004.

4. *De Miraculis S. Iuliani*, l. II, c. xx, P. L., LXXI, col. 813.

5. *Regula Coenobialis*. Ed. Seebass, *Zeitschrift für Kath. Gesch.*, t. XVII, pp. 215-233.

6. *Acta Sanctorum Hiberniae*. Brugis, 1887, pp. 133 seq.

Ne noctis huius gaudia
 Vigil lucerna deserat;
 Qui hominem non vis mori,
 Da nostro lumen pectori.

Ex Aegypto migrantibus
 Indulges geminam gratiam,
 Nubis velamen extulis,
 Nocturnum lumen porrigis.

A cette hymne correspond une collecte sacerdotale spéciale : *ad Coeream benedice* :... *In nocte Tu fuisti columna ignis, Domine... in ista nocte scuto fidei defendas nos, ut non timeamus a timore nocturno, qui regnas in saecula* ¹.

L'absence de toute allusion à Pâques a fait supposer que cette hymne et la collecte qui s'y rapporte, représentent simplement les prières de l'habituel *Lucernaire* quotidien, sans aucune relation au cierge de la grande vigile pascalle.

Nous avons nommé à dessein le cierge pascal. En effet, la veillée solennelle qui précède Pâques était, au moins depuis le IV^e siècle, précédée par le *Lucernaire*; et, en cette circonstance, les louanges du cierge faisaient les honneurs de la soirée.

La *Laus cerei*, comme on l'appelait alors, est mentionnée par saint Jérôme vers l'an 378, alors que Presidius, diacre de Plaisance, l'avait prié de lui en composer une. Le sévère Docteur lui répondit au contraire en lui donnant une réprimande en règle où il s'oppose à l'abus en vertu duquel les diacres s'arrogent le droit de déclamer la *Laus cerei* ², pendant que l'évêque et les prêtres se tiennent en silence devant lui. Pour conclure, saint Jérôme invite son correspondant à le suivre dans la soli-

1. *Antiphonarium Benchor* (Édit. photot. F.-E. Warren, coll. de la *Bradshaw Society*, London, t. IV), t. X, f^o XI. — Cf. BAEUMER, *op. cit.*, t. I, pp. 241-242.

2. L'usage ancien et presque universel qui attribue au diacre l'honneur de chanter la *Laus cerei* confirme la provenance de ce rite pascal du *Lucernaire* vespéral réservé précisément au diacre. Autrement on ne s'expliquerait pas la part si importante accordée au diacre durant la première partie de la vigile pascalle. Le fait que le *Praeconium Paschale* chanté par le diacre, ait pris la forme littéraire d'une *eucharistia* ou préface, est une anomalie liturgique qui s'explique seulement par l'histoire du développement de ce *Lucernaire* de Pâques.

tude de Bet-léhem, où il lui fera entendre de tout autres chants de Pâques ¹.

La censure de saint Jérôme contre les diacres qui, jusqu'à cette heure, s'étant appliqués au même sujet, avaient tous fini par faire entrer dans la *Laus cerei*, avec les abeilles et avec la cire, les prairies en fleurs des Géorgiques virgiliennes, nous laisse supposer que l'usage de la *Laus cerei* était assez répandu en Occident. *Esto haec iucunda sint... quid ad diaconum, quid ad Ecclesiae sacramenta, quid ad tempus Paschae..., cum, tacente episcopo, et presbyteris in plebeium quodammodo cultum redactis, levita loquitur, docetque quod pene non didicit?* Saint Jérôme, devant hâter son retour à Rome, termine sa lettre en observant que, dans les saintes Écritures, on ne mentionne jamais d'oblations de miel et de cire : *nusquam in Dei sacrificium mella, nusquam cerae usum, sed lucernarum lumina et oleo fotos videbis igniculos*, ce qui montre, au moins indirectement, que l'usage romain ne favorisait pas les prétentions ambitieuses du diacre de Plaisance ².

Mais, malgré toutes les critiques de saint Jérôme, le monde continua à suivre les mêmes errements, à ce point qu'Ennodius de Pavie lui-même († 521) composa deux splendides *Laus cerei*. Dans cette double composition, la naissance virginale du Rédempteur est précisément rapprochée de la chasteté des laborieuses abeilles ³, et la signification du cierge se consumant y est exprimée en ces termes : *Domine, stupendi huius opifex elemente, aliquam Tibi a nobis reddi credimus... particulam, quod totum nos cognoscimus debere... In huius... sanctissimae noctis ministerio, hoc cereum lumen offerimus... consecramus... commendamus... Proprium Tibi est... quidquid in hoc cereo servorum tuorum praeparavit obsequium; serenis in isto respice oculis, quod contulit coelum, fluentia, pudicitia... Sumptam ex hoc contra procellas vel omnes incursum fac dimicare particulam... Si quis hinc sumpsit, adversus flabra ventorum, adversus spiritus procellarum, tua iussa faciens, sit illi singulare profugium, sit murus ab hoste fidelibus.*

1. P. L., XXX, col. 188. — DUCHESNE, *op. cit.*, p. 257, n. 2.

2. Cf. DUCHESNE, *op. cit.*, p. 255.

3. P. L., LXIII, col. 259-262.



Marbre du xiii^e siècle.

CANDÉLABRE DU CIERGE PASCAL
A SAINT-PAUL-HORS-LES-MURS

Cet usage s'est maintenu jusqu'à nos jours, spécialement en Italie, où le peuple vénère comme de précieuses eulogies les petites parcelles de cire qui sont détachées du *Lumen Christi* pascal.

Saint Augustin, lui aussi, rappelle ses vers *in Laude quadam cerei* ¹, tandis que le IV^e Concile de Tolède nous montre que les rares églises qui, hors de l'Espagne, n'avaient pas encore introduit le rite spécial du *Lucernaire* pascal, s'intéressaient pourtant à cette cérémonie, et demandaient aux évêques espagnols le motif de ces rites. *Lucerna et cereus in praevigiliis Paschae apud quasdam ecclesias non benedicuntur, et cur a nobis benedicantur inquirunt : propter enim gloriosum noctis ipsius sacramentum solemniter haec benedicimus, ut... Resurrectionis... mysterium... in benedictione sanctificati luminis suscipiamus* ². Mais les Pères du Concile se seraient sans doute trouvés fort embarrassés, si les opposants au *Lucernaire* avaient observé que Rome, jusqu'à cette époque, ne connaissait aucunement la *Laus cerei*.

Dans l'histoire du développement de la liturgie, Rome se tient quelque peu à part. A l'ordinaire, la capitale pontificale n'a pas coutume d'ouvrir la marche par des innovations, quelque saintes qu'elles puissent être, au détriment du rite traditionnel et fixe : *Nihil innovetur, nisi quod traditum est*. Seulement dans des cas exceptionnels, elle se laisse comme entraîner à grand'peine, défendant, autant que faire se peut, son caractère de conservatrice de la tradition catholique. C'est pour cette raison que, jusqu'au VII^e siècle, les Vêpres ne font pas encore partie du *Cursus* romain ; en effet, on n'en trouve pas trace dans l'*Indiculus* du *Liber Diurnus* en vertu duquel les évêques suburbicaires, à l'occasion de leur consécration par le Pape, s'engageaient à la célébration quotidienne des *vigiliae* ³. Gratien cite une Décrétale attribuée par les manuscrits à Gélase I^{er} ou à Pélage II, mais qui est certainement du VI^e siècle. Dans ce document, on rappelle au devoir les clercs d'un évêque nommé Éleuthère, rebelles à l'introduction des vigiles dans leur église,

1. *De Civitate Dei*, XV, c. xxii, P. L., XLI, col. 467.

2. *Concil. Tolet.*, IV, can. 9.— Cf. MANSI, *Collectio Concil.*, t. X, col. 620.

3. *Liber Diurnus Romanorum Pontificum* (Édit. Sickel, 1899), c. III,

malgré l'engagement formellement pris par ce prélat au jour de sa consécration ¹. Le Pontife ne dit pas un mot des vêpres; et les textes de saint Jérôme ² et de Pélage ³ laissent supposer que cet office conservait encore à Rome le caractère d'une dévotion libre et privée, adoptée surtout par les ascètes.

La liberté avec laquelle saint Benoît a réglé l'office des Vêpres du *Cursus Monachorum*, si différent de l'office traditionnel ⁴, nous autorise à penser que le saint ne trouvait devant lui aucune tradition ecclésiastique vraiment autorisée. En effet, tandis que pour les Laudes matutinales il n'hésita pas à altérer toute l'ordonnance de sa psalmodie pour se conformer à l'usage de l'Église romaine : *Sicut psallit Ecclesia Romana* ⁵, quand il s'agit des vêpres au contraire il use d'une grande liberté. On aurait peine à croire à l'indépendance liturgique reconnue par saint Benoît aux abbés ⁶, si, de son temps, le *cursus* romain avait été déjà définitivement établi en toutes et chacune de ses parties.

S'il y eut une ville où la célébration de l'Office divin, sept fois le jour, suscita peu d'enthousiasme, ce fut bien Rome. Jusqu'au VIII^e siècle, le clergé considéra ce *cursus* psalmodique comme réservé aux moines; il n'intervenait qu'aux vigiles des jours les plus solennels, alors que les antiques traditions de la *vigilia* festive romaine s'étaient mêlées au nouveau *cursus* nocturne en usage dans les monastères, donnant ainsi naissance à une liturgie basilicale de transition, mi-monastique, mi-épiscopale. Par suite, les moines chargés de la célébration de la psalmodie dans les basiliques de Rome n'adoptèrent le *cursus* bénédictin qu'assez tard. Dans le haut moyen âge, leur liturgie ne pouvait être que cette liturgie basilicale dont nous parlons, puisque leurs chœurs constituaient précisément ce qu'on appellerait aujourd'hui les chapitres des basiliques romaines.

Il est singulier en outre que saint Benoît, qui pourtant ne

1. FRIEDBERG, t. I, p. 316.

2. *Ad Laetam*, Epist. CVII, P. L., XXII, col. 875.

3. *Ad Demetriadem*, P. L., XXX, col. 38.

4. *Regula Monachorum*, c. XVII, XVIII.

5. *Op. cit.*, c. XVIII.

6. *Op. cit.*, c. XVIII.

pouvait ignorer les rites et la signification du *Lucernaire*, en usage dans la Campanie et à Nôle, n'y attribua aucune importance et il faut que ce soit seulement parce que ce rite était inconnu à Rome qu'il ait pu se croire autorisé à n'en pas tenir compte. De fait, il disposa l'office des Vêpres de telle sorte qu'il ne correspondît pas à l'office du soir chez les Orientaux, excluant ainsi lumières et lampes (*lucerna*). C'est pourquoi, dans le *cursus* bénédictin, les Vêpres font partie du *canon* diurne : *Vespera sic agatur, ut lumen lucernae non indigeant reficientes, sed luce adhuc diei omnia consummentur. Sed et omni tempore sive coena sive refectiois hora, sic temperetur, ut luce fiant omnia* ¹.

L'exclusion des Vêpres quotidiennes du *cursus* romain du v^e siècle nous explique en outre la tardive introduction de la *Laus cerei* dans la vigile pascale. Dans une lettre écrite en 601 à l'archevêque Marinien de Ravenne, saint Grégoire mentionne la consécration du cierge pascal comme un rite particulier à cette ville : *a vigiliis quoque temperandum, et preces quae super cereum in Ravennati civitate dici solent... quae circa paschalem solemnitatem a sacerdotibus* (saint Jérôme pouvait triompher de cette victoire posthume contre les diacres — à Ravenne, c'était l'évêque qui consacrait le cierge) *fiunt, per alium dicantur* ².

Quoique le *Liber Pontificalis* attribue le rite de la bénédiction du cierge au pape Zozime, vers l'an 417 ³, il semble pourtant qu'on doive faire plus de cas de la notice du biographe du pape Théodore, qui revendique pour celui-ci cette innovation liturgique ⁴. D'accord avec le *Liber Pontificalis*, le Sacramentaire grégorien ne dit mot de cette *Laus cerei* pascale, et l'*Ordo Romanus I*, qui pourtant nous en décrit les rites en usage au VIII^e (VII^e) siècle, observe toutefois que ceux-ci étaient en vigueur exclusivement dans les églises situées hors de la Ville : *Et hic ordo cerei benedicendi, in suburbanis civitatibus agitur* ⁵.

1. *Regula Monachorum*, c. xli.

2. *Epistolar.*, liber XI, n. xxxiii, P. L., LXXVII, col. 1146. — Cf. DUCHESNE, *op. cit.*, pp. 256 seq.

3. *Liber Pontif.* (Éd. Duchesne), t. I, p. 225.

4. *Op. cit.*, t. I, p. 332.

5. P. L., LXXVIII, col. 960 et seq.

Au Latran, à la place du *Lucernaire*, se déroulait le rite que nous allons décrire.

Le jeudi saint, au moment de None, devant la porte de la basilique, on tirait de la pierre une étincelle, avec laquelle on allumait un cierge fixé à l'extrémité d'un roseau que portait un mansionnaire. Quand le cortège arrivait devant l'autel, on allumait sept lampes avec le roseau, et la messe commençait ¹. Le vendredi et le samedi saints, l'honneur de porter le cierge en procession ne revenait pas au mansionnaire mais à l'archidiacre et au plus jeune des évêques, tandis que dans les monastères, comme nous l'apprend l'*Ordo Romanus I*, cette cérémonie était accomplie par le sacriste, par le prieur et par l'abbé.

Hors de Rome, ce rite subit d'autres modifications. La lumière tirée du silex au moyen d'un briquet était conservée jusqu'au soir du samedi saint dans un lieu secret, en vue d'en allumer ensuite le cierge pascal ². De cet usage il faut rapprocher celui qui s'observe encore aujourd'hui dans la basilique de Saint-Paul, à Rome; le soir du mercredi saint, lorsque toutes les lampes qui entourent la tombe de l'Apôtre ont été éteintes, on en cache quelques-unes qui brûlent jusqu'au samedi saint à l'intérieur de la *cella confessionis*, c'est-à-dire dans le vide existant entre l'autel papal et la pierre qui recouvre le sarcophage.

On le voit, à Rome, primitivement, ni cierge ni *Lumen Christi*, mais seulement une procession *cum supplici silentio*, un cierge au sommet d'un roseau, et sept lampes. Par analogie avec cet usage, au lieu de distribuer au peuple des fragments du cierge pascal, l'archidiacre du Siège apostolique avait coutume, le matin du samedi saint, de préparer au Latran de petites eulogies de cire et d'huile avec l'empreinte de l'*Agnus Dei*. Pour l'octave de Pâques, on les donnait aux fidèles après la communion : *et ex eis faciunt in domos suas incensum, ad suffumigandum pro qualicumque eis eveniente necessitate* ³.

1. P. L., LXXVIII, col. 960 et seq.

2. Cf. DUCHESNE, *op. cit.*, pp. 255-256. D'une lettre du pape Zacharie à saint Boniface, il résulte que, en ce temps, l'usage d'allumer les lampes le jeudi saint et de les conserver dans un lieu caché jusqu'à la vigile pascale, avait été introduit également à Rome. — Cf. LAFFÉ, *Regesta Pontif. Roman.*, I, n. 2291.

3. P. L., LXXVIII, col. 960 et seq.

Par la suite, ces rites et ces prières primitivement distincts furent étrangement réunis et fondus ensemble; il en est résulté l'usage actuel du roseau, avec le triple *Lumen Christi* qui précède la bénédiction du cierge pascal. Quant à la phrase de la *Laus cerei* : *incensi huius sacrificium vespertinum* (qui signifie simplement le fait d'allumer le cierge, en hommage et en offrande au Rédempteur ressuscité), entendue à rebours, elle appela aussi l'idée des grains d'encens, qui, aujourd'hui, sont fixés dans le cierge en forme de croix. En conséquence, dans la liturgie romaine actuelle, toute cette partie de la Vigile pascale qui précède la récitation des douze leçons, est le résultat d'une compénétration de différents rites et de formules étrangères de rechange ayant servi pour la primitive prière du *Lucernaire*, laquelle ouvrait, durant toute l'année, la psalmodie vespérale dans les pays de liturgie franque.

Peut-être la *Laus cerei* fut-elle primitivement le *Lucernaire* solennel et spécial de la fête pascale. Nous savons que, dès le v^e siècle, elle était réunie, en Espagne, à l'habituelle *benedictio lucernae* de la vigile dominicale. Donc il s'agit de deux *Lucernaires* réunis, précisément comme ils le sont encore à présent dans le rit romain ¹.

Les coutumes du Mont-Cassin, au VIII^e siècle, mentionnent, à la Vigile de Pâques, la seule bénédiction du cierge et de l'eau ²; la bénédiction du feu et du cierge, aux trois derniers jours de la semaine sainte, est au contraire prescrite tant dans la recension de Farfa des coutumes de Cluny ³, que dans celles de Bernard ⁴ où il est question du *lapis pretiosus berillus*, d'où se tirait l'étincelle.

Les anciens Lectionnaires Gallicans prescrivent eux aussi, pour la vigile pascale, d'abord une *Praefatio ab initio noctis sanctae Paschae*, suivie d'une collecte, où il est facile de reconnaître les traces de la traditionnelle *Eucharistia lucernaris*. Puis

1. Cf. P. EWALD, G. LÖWE, *Exempla scripturae visigothicae*. Pl. II, III. — MERCATI (et BANNISTER), *Études et Textes*, fasc. 12. Roma, 1904, p. 40.

2. B. ALBERS, *Consuet. Monasticae*, vol. III (Montis Casini, 1907), pp. 21-22.

3. B. ALBERS, *Consuet. Farfenses*, lib. I, p. 55.

4. HERRGOTT, *Vetus disciplina monastica*, pp. 311, 313, 317.

vient la *benedictio cerae* avec le chant *Exsultet*, une collecte *post benedictionem cerae*, et une autre encore, *post hymnum Cerae*¹.

Dans le rit hispanique, la cérémonie est devenue un peu plus compliquée. L'évêque, assisté des abbés et du clergé, tire l'étincelle de la pierre et bénit la lumière et les cinq grains d'encens; puis le diacre chante deux *Laudes* différentes, pour le cierge et pour la lumière², se servant pour celle-ci de la *benedictio Lucernae* jadis attribuée par Elipand à saint Isidore de Séville. En somme : deux *Lucernaires* ici aussi, celui de tous les jours et celui de Pâques, rapprochés l'un de l'autre.

Grâce au triomphe définitif de la liturgie romaine sur les rites gallicans et hispaniques, la cérémonie si symbolique et si pleine de poésie de l'antique *Lucernaire* disparut, pour ne survivre que dans la vigile pascale. Alors l'offrande de l'encens durant le chant quotidien du Magnificat aux Vêpres vint, presque inconsciemment, remplacer l'ancienne oblation *lucernaire*. L'encens du soir, bien qu'il se rapporte plus directement au sacrifice de la fin du jour de l'Ancien Testament, s'inspire toutefois du même concept qui donna naissance au *Lucernaire*; il veut représenter tant au moyen de la lumière que de l'encens, le sacrifice sanglant du Calvaire, où, dans les splendeurs d'une sainteté substantielle et infinie, le Pontife de la Nouvelle Alliance éleva vers le ciel, toute parfumée comme des vapeurs de l'encens, sa première oblation.

1. *P. L.*, LXXII, col. 268 et seq.

2. *P. L.*, LXXXV, col. 437 et seq. — Cf. DUCHESNE, *op. cit.*, p. 254, n. 2.

CHAPITRE II

DE QUELQUES RITES DE LA FÊTE PASCALE AU MOYEN AGE

PAR son exemple personnel et par un chapitre spécial de sa Règle, saint Benoît a mis en relief aux yeux de ses cénobites l'importance exceptionnelle de la fête de Pâques dans le cycle liturgique, en ordonnant que le moine la regarde comme le terme de sa sanctification, l'innocence et la candeur de sa vie devant exprimer la résurrection continuelle de l'âme dans l'éternelle Pâque du Christ. Fidèle à l'enseignement du grand Patriarche, sa postérité spirituelle conserva la coutume de célébrer la solennité pascale avec une splendeur magnifique de rites et de prières propres à exprimer, même extérieurement, les dispositions intérieures de l'âme bénédictine en face du mystère de la résurrection du Christ.

Dans son chant sur la vie de saint Benoît, le poète Marc nous décrit le saint qui, durant le Carême, se tient enfermé, à l'imitation des anciens Pères d'Orient, dans sa tour du Mont-Cassin au pied de laquelle les populations récemment converties par lui à la foi l'attendaient avec impatience, jusqu'à ce qu'il se montrât de nouveau à elles lors de la solennelle vigile nocturne de la fête pascale.

*Hic quoque clausum populi, te teste, requirunt
Exspectas noctis dum pia festa sacrae.*

Grâce aux divers *Ordines* du Mont-Cassin, nous pouvons reconstituer toute l'histoire de la liturgie pascale dans cette métropole bénédictine.

Au ix^e siècle, la *vigilia* pascale commençait à None du samedi saint et se composait des douze antiques leçons, avec autant de répons-graduels, parmi lesquels les traditionnelles *Benedictiones* qui suivent la lecture de Daniel. Contrairement à l'usage des autres églises d'Espagne, des Gaules, etc., la béné-

diction du cierge et de l'eau, abstraction faite de tout souvenir baptismal inopportun en un monastère où habite une *gens aeterna in qua nemo nascitur*, suivait immédiatement les lectures. Ensuite venait la procession au chant d'une triple litanie, et, de la basilique de Saint-Martin, le cortège se rendait d'abord à celle de Saint-Pierre, puis à celle de Saint-Benoît qui lui était contiguë, et où on célébrait la messe de vigile. Vers la fin de ce même IX^e siècle, c'est-à-dire au temps de l'abbé Bertaire, au moment où le célébrant entonnait l'Hymne Angélique, on sonnait les cloches, et, après l'épître, l'abbé avait coutume de distribuer des cierges aux assistants. Quand on avait chanté vêpres, le chœur se rendait processionnellement au réfectoire, en modulant l'antienne *Vespere autem sabbati*, et c'est seulement après que le prêtre avait récité la collecte, que les ministres sacrés déposaient les ornements liturgiques. On sait en effet que, pour les anciens, le *triclinium* et le réfectoire avaient un caractère éminemment liturgique, et le repas commun, grâce aux bénédictions et à ses formules euchologiques, rappelait encore les premières années du christianisme, alors que l'agape eucharistique était la manifestation la plus parfaite et la plus expressive de l'unité de vie de l'Église.

Le jour de Pâques avait lieu la bénédiction du monastère Cassinien, et le lundi suivant celle des ateliers monastiques; toute la communauté prenait part à la cérémonie. Au chant des litanies, le cortège portait en procession les croix précieuses et les reliques des saints, comme pour sanctifier, par leur passage, la demeure monastique.

Le mardi suivant la solennité liturgique prenait des formes encore plus extérieures et vivantes. Pour les anciens, en effet, la liturgie n'était pas destinée à demeurer cachée au fond des presbytères et des sacristies, mais étant l'expression de la vie même et de la civilisation du peuple chrétien dans toute l'étendue de sa signification, elle aimait la lumière du soleil, l'air libre des rues et des places, les cris joyeux de la foule qui va au-devant du clergé avec les encensoirs fumants.

C'est pourquoi, sur le Cassin, les moines de l'archiabbaye descendaient en ce jour pour partager les saintes joies pascales avec leurs frères du monastère du Sauveur, situé au pied de la

sainte montagne. Les deux communautés se réunissaient dans le bourg de Saint-Pierre, où s'élève aujourd'hui la ville moderne de Cassino. Les prêtres et les ministres sacrés de l'un et de l'autre chœur revêtaient pour la circonstance les plus splendides ornements; toute l'argenterie, les reliquaires, les vases sacrés étaient portés en procession, tandis que les religieux des deux communautés échangeaient fraternellement le salut de l'Écriture : *benedictus qui venit in nomine Domini*. Après quoi les deux chœurs se donnaient le baiser fraternel, puis les moines du Sauveur faisaient les honneurs de la maison, et, au chant des litanies, ils introduisaient processionnellement les cassiniens dans leur basilique dédiée à saint Pierre. Là ils chantaient ensemble l'office de Tierce.

La messe qui suivait n'avait de particulier que le chant des répons grecs après l'Épître. Ceux-ci toutefois, qui ne sont mentionnés que vers la fin du IX^e siècle, c'est-à-dire à l'époque de Bertaire, trahissent peut-être une origine quelque peu postérieure à tout l'ensemble de la primitive liturgie cassinienne, et révèlent la période byzantine, alors que l'influence des Grecs résidant alentour dut se refléter plus d'une fois dans le rituel du Mont-Cassin.

Après la messe le cortège monastique se remettait en marche et la procession se reformait pour revenir au monastère du Sauveur. Au chant des litanies, les deux communautés entraient d'abord dans la basilique du Sauveur; puis, après une courte pause, les cénobites se revêtaient tous des ornements liturgiques, et leur théorie défilait sous les portiques de la basilique. L'abbé suivait, soutenant, appuyé sur sa poitrine, le livre des Évangiles splendidement enluminé par les soins de saint Bertaire, et il s'avancait jusqu'au *presbyterium* où se célébrait une seconde messe.

Quand le divin Sacrifice était terminé, les cérémonies n'avaient pas encore pris fin pour cela, car les moines se rendaient processionnellement au réfectoire en chantant l'hymne *Te Deum*, et ils prenaient leur repas ensemble. Après le repas, les deux communautés échangeaient à nouveau le baiser de paix et les cassiniens regagnaient alors joyeusement leur acropole monastique, où, autour du tombeau de saint Benoît, ils partageaient leur vie entre la prière et le travail.

Durant l'octave de Pâques, les vigiles nocturnes cassiniennes comprenaient, outre les douze psaumes traditionnels, huit leçons et la récitation finale de l'Évangile. Il était donc bien juste que la table elle-même fût moins austère que d'habitude, durant ces jours de sainte joie. De fait, tant le jour de Pâques que le mardi suivant, les rituels cassiniens concédaient aux cénobites, épuisés par les rigueurs du Carême, quatre services composés de légumes, de salade et de poisson, avec deux coupes de vin. La chair des quadrupèdes était alors toujours sévèrement défendue aux moines, mais non pas celle des volatiles; aussi, durant cette semaine pascale, la volaille venait-elle bien à propos de temps en temps réjouir la table et fortifier l'estomac affaibli par un jeûne prolongé.

Au XI^e siècle, grâce à Cluny qui propagea ses rites dans la plus grande partie des monastères bénédictins, la liturgie pascale atteignit le maximum de la pompe et de la splendeur. Durant les vigiles solennelles de Pâques, on illuminait toute l'église, et, selon un ancien usage des basiliques romaines, on encensait l'autel et le chœur après la troisième leçon de chaque nocturne. Le jour de Pâques, après la messe se faisait le dîner, où, à la différence des autres jours dans lesquels les cénobites recevaient leur portion coupée et désignée à l'avance, chacun pouvait au contraire se servir à son gré du grand plat (*generale*) qu'on lui présentait.

Le premier service se composait de poissons; puis venaient trois autres plats de légumes et de salade, tandis que les convers, les diacres et les prêtres versaient trois fois à boire à chaque moine, et cela, disaient-ils, en l'honneur de la sainte Trinité¹. Tant était vif encore le sens du caractère liturgique de la table commune, dans le clergé et les communautés monastiques!

En France, la procession au Sépulcre le matin de Pâques était très célèbre. Au troisième répons des vigiles, le chœur se transportait en grande pompe, avec les chandeliers, l'encens,

1. Cf. ALBERS, *Consuet. Farfenses*, pp. 55-59. Toutefois, dans notre *Storia d'Ugo Idi Farfa*, nous croyons avoir démontré que le titre de ces *Consuetudines* devrait être corrigé ainsi : *Iohannis monachi Sancti Salvatoris. Consuetudines Cluniacenses (1030-1039) ex ms. codice pharphensi saec. XI.*

les parfums, au saint Sépulcre où l'avaient déjà précédé deux diacres ou deux enfants vêtus de blanc avec des ailes d'anges, qui attendaient assis près de l'autel. A l'approche de la procession, ils demandaient en chantant à ceux qui remplissaient le rôle des Maries : *Quem quaeritis in sepulchro? — Jesum Nazarenum. — Surrexit; non est hic.* Alors on soulevait le voile qui, étendu sur l'autel, figurait le suaire sépulcral du Sauveur, pour montrer aux pieuses femmes que le corps de Jésus n'était plus dans le tombeau.

Un gracieux dialogue s'établissait alors entre Madeleine, Marie, mère de Jacques, Marie Salomé et le chœur. Madeleine entonnait la première strophe de la séquence : *Victimae Paschali laudes immolent Christiani.* La mère de Jacques chantait la seconde : *Agnus redemit oves, Christus innocens Patri reconciliavit peccatores;* l'épouse de Salomé exécutait la troisième : *Mors et vita duello conflixere mirando, dux vitae, mortuus regnat vivus.* Alors, cachés derrière la chaire, deux clercs chantaient à Madeleine : *Dic nobis, Maria, quid vidisti in via?* et elle répondait : *Sepulchrum Christi viventis, et gloriam vidi resurgentis, angelicos testes, sudarium et vestes. Surrexit Christus spes mea, praecedens suos in Galilea.* A cette joyeuse nouvelle, le chœur tout entier s'écriait : *Scimus Christum surrexisse a mortuis vere. Tu nobis, victor Rex, miserere.* Et le *Te Deum* ayant été entonné avec enthousiasme, tous retournaient au chœur pour terminer la célébration interrompue des vigiles matutinales.

Ailleurs, à Soissons par exemple, on employait le même rite pour retirer du tombeau le Saint-Sacrement. La cérémonie du suaire était à ce point populaire qu'elle finit par devenir comme un des éléments scéniques les plus importants pour cette représentation dramatique de la résurrection. Il arrivait assez souvent que sur ces suaires l'on peignît ou brodât le Corps sacré de Jésus tel qu'il fut enveloppé par Joseph d'Arimatee et par Nicodème dans les bandes de lin avant d'être déposé dans la caverne sépulcrale. Ces suaires étaient l'objet d'un grand culte et de la dévotion populaire, à ce point que, dans plusieurs anciens rituels, il est prescrit que le jour de Pâques le suaire demeure exposé à la vénération des fidèles depuis les vigiles matutinales jusqu'au lever du soleil.

Le rite romain des stations et des processions vespérales dans la semaine de Pâques, tel qu'il nous est décrit dans les divers *Ordinès* du moyen âge, se répandit aussi hors de la Ville, spécialement en Italie et en France.

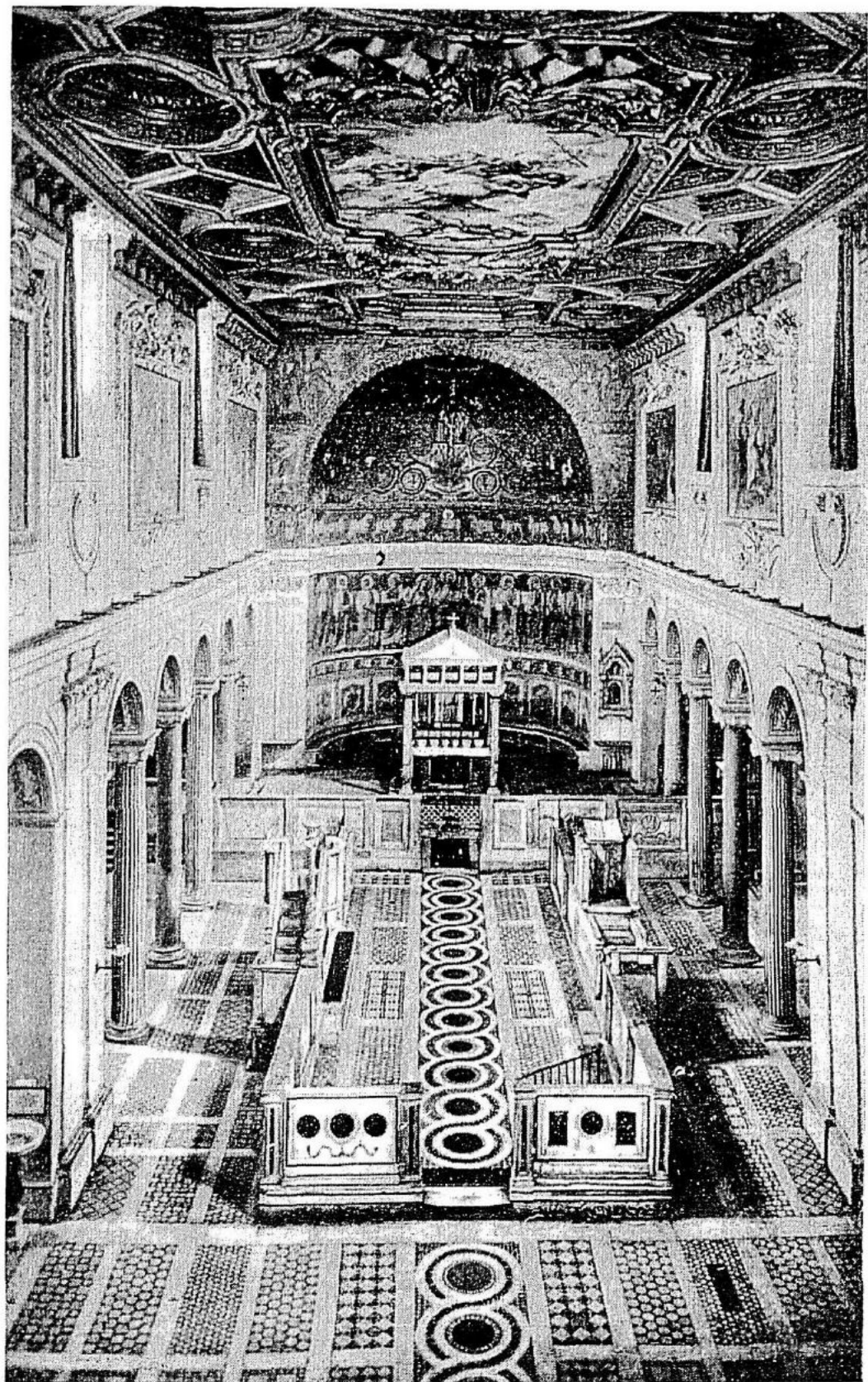
L'anniversaire gélasien de la fête de Pâques célébrée l'année précédente — *Pascha annotinum* — était pour les anciens une nouvelle occasion de manifester leur dévotion pour le mystère de la résurrection du Christ, qui forme exactement le type, aussi bien de la résurrection de l'Église au moyen du Baptême que de la résurrection finale, au jour de la grande parousie.

Cet usage disparut très vite à Rome, où dès le VIII^e siècle il apparaît très rarement dans les documents. Au contraire il se conserva plus longtemps en France où la fête était célébrée par le même office liturgique qu'au jour de Pâques¹.

La résurrection de l'humanité, dont le gage est donné chaque année par la résurrection pascale du Christ, était aussi admirablement représentée aux fidèles par le groupe des néophytes vêtus de blanc, qui, chaque année, venaient accroître le troupeau chrétien. En un sens, ils formaient eux-mêmes la Pâque de l'Église, et il ne faut donc pas s'étonner si toute la liturgie pascale — dans le rit romain — est dominée par ce concept que le baptême fait participer le chrétien à la résurrection de Jésus.

C'est justement la signification du beau répons de l'office nocturne : *Isti sunt agni novelli qui annuntiaverunt Alleluia, modo venerunt ad fontes, repleti sunt claritate, alleluia*. Même quand les conditions extérieures de l'Église étant changées, la parole énergique de Tertullien : *Christiani non nascuntur, sed fiunt*, perdit de sa réalité; quand les rites du baptême, à partir du VII^e siècle, ne s'accomplirent plus que sur les nouveau-nés, la liturgie romaine voulut pourtant conserver intact l'antique cérémonial baptismal en usage durant la période byzantine. Bien plus, elle le développa. La *professio fidei* des scrutins récitée en grec et en latin et qui avait été instituée en faveur des membres byzantins de l'administration impériale, fut conservée. Certains égards s'imposaient à la cour papale et se traduisaient dans les lectures scripturaires de la vigile pascale,

1. Cf. *Consuet. Farfenses*, p. 61.



INTÉRIEUR DE LA BASILIQUE
DE SAINT-CLÉMENT

faites dans les deux langues, et dans les répons processionnaires grecs de l'office du soir, que Rome conserva à leur place primitive jusqu'après le XI^e siècle ¹.

* * *

La cérémonie la plus caractéristique de la fête de Pâques était, à Rome, l'office vespéral. La Ville éternelle ne connaissait point alors les secondes vêpres telles que nous les avons aujourd'hui, et qui mettent fin, en un sens, à la solennité. Dans le rit romain antique, comme encore à présent chez les Orientaux, les Vêpres désignent toujours la préparation liturgique à la fête du lendemain, dont la célébration rituelle se termine par la messe. En tout cas, l'heure des vêpres, chronologiquement parlant, appartenait autrefois au jour suivant, et non pas au jour précédent, ou, comme nous le dirions aujourd'hui, courant.

Pâques seule faisait exception à cette règle, mais c'était une pure concession, empruntée à l'église de Jérusalem, en faveur des nouveaux baptisés. Au Latran, les vêpres pascales commençaient par une sorte de procession d'entrée, comme cela a lieu encore chez les Grecs ², et, de la *pergula*, sur laquelle était dressé le crucifix, on accédait au *vima* sacré. La *schola* prenait place dans l'enceinte de marbre, élevée devant l'autel; les diacres se rangeaient dans le *presbyterium* à côté de la *pergula*, tandis que c'était le privilège des évêques et des prêtres romains de prendre place autour du Pape assis sur sa chaire.

Pendant ce temps, on chantait le *Kyrie eleison* des processions, après lequel commençait l'office vespéral proprement dit. A un signe de l'archidiacre, le chef des chantres entonnait l'antienne *alleluia* qu'on répétait après chaque verset du psaume 109. Puis le second de la *schola* chantait un autre *alleluia* pour le psaume 110. Alors entraient un chœur d'enfants dirigés par un sous-diacre, pour exécuter, sous la forme responsoriale, le psaume pascal *Dominus regnavit*, abandonnant aux chantres les plus experts de la *schola* le dernier psaume, le 111^e, dans lequel s'intercalait pareillement l'*alleluia*. Suivait alors le répons-bref *Pascha nostrum immolatus est Christus*,

1. Cf. L. DUCHESNE, *Origines du culte chrétien*. 5^e édit., p. 823.

2. Cf. *op cit.*, p. 323.

avec le verset *Epulemur in azymis*. Il n'y avait pas d'hymne, Rome n'ayant admis que très tard l'hymnodie dans l'office divin. On chantait ensuite le *Magnificat*, suivi de la collecte, et ainsi se terminait la première partie des Vêpres.

Comme à Jérusalem, où, après l'office du *Lucernaire*, l'on faisait toujours une procession de l'*Anastasie* à l'oratoire de la sainte Croix, ainsi au Latran, de la basilique du Sauveur (l'*Anastasie* romaine), le cortège conduisait aujourd'hui les néophytes visiter de nouveau le baptistère et l'oratoire contigu dédié à la sainte Croix, ou *Confirmatorium*, afin de clore cette journée mémorable par une prière spéciale d'action de grâces, faite sur le lieu même où, la nuit précédente, ils avaient éprouvé de si douces émotions, lors de leur régénération à la vie chrétienne.

Au chant du verset *In die Resurrectionis meae*, la procession défilait derrière l'abside du Latran, le long du portique et de l'atrium conduisant au baptistère. Là, le premier chantre de la *schola* entonnait l'*alleluia* avec le psaume 112, si bien adapté à la circonstance. Un chœur grec chantait ensuite le psaume pascal : ὁ κύριος ἐβασίλευσεν ; puis, après le *Magnificat* et la collecte, la procession se rendait à la chapelle de Saint-Jean *ad vestem*, chantant le répons : *Lapidem quem reprobaverunt*, avec les psaumes *In exitu*, *Venite exultemus* et le cantique *Magnificat*. Cet oratoire était très petit, et immédiatement voisin du baptistère; aussi le cortège, faute d'espace, demeurait-il dans le baptistère durant ce troisième office vespéral.

La procession à l'oratoire de Saint-Jean *ad vestem*, où, contrairement à l'usage, ne se fait entendre aucun chœur grec, représente, dans la liturgie romaine, une addition, faite postérieurement à l'antique *statio ad fontes*, due, peut-être, à l'importance acquise par cette chapelle quand elle commença à prétendre à la possession des vêtements de saint Jean-Baptiste. En effet, dans l'*Ordo Romanus* du manuscrit de Saint-Amand, il n'en est point question, tandis qu'elle apparaît dans les documents postérieurs.

Après la visite au baptistère, au chant de l'antienne baptismale *Vidi aquam*, on se rendait à l'oratoire de Saint-André *ad crucem*, où, la nuit précédente, les néophytes avaient reçu la

Confirmatio chrismalis. Là aussi, les vêpres se composaient de deux psaumes seulement, le 114^e et le 94^e, avec le *Magnificat* et la collecte finale. Après tant de psaumes et de collectes, invité par le notaire ou par le *vice-dominus*, le haut clergé romain se rassemblait dans le *triclinium* papal, pour goûter trois différentes espèces de vins appelés dans les documents : le Grec, *de Pactis*, *de Procoma*, sans doute du nom des lieux dont ils provenaient. Par la suite, du temps de Cencius Camerarius, les clercs inférieurs furent admis eux aussi à cette *compotatio*¹ pontificale; bien plus, l'archidiacre y exécutait avec la *schola* un chant grec, à la louange de Pâques, avec un toast final en l'honneur du Pape².

L'assemblée se séparait quand déjà le soleil baissait à l'horizon; alors les cardinaux, suivis de leurs clercs, allaient célébrer les vêpres dans leurs titres respectifs où, rivalisant avec la générosité papale, ils invitaient à leur tour le clergé à goûter le vin de leurs caves. Sainte joie et liberté chrétienne, bien naturelles dans un milieu où la foi était le rythme de toute la vie sociale des peuples; où la liturgie dictait les règles et était en même temps l'expression de la joie ou de la douleur de toute la famille chrétienne!

Par la suite, après le VIII^e siècle, ce cérémonial pascal se développa encore davantage. Quand chaque titre de la Ville eut son baptistère, les prêtres titulaires, après avoir terminé au Latran la *Vigilia* et lorsque le Pape allait bénir le baptistère, prenaient congé de lui en ces termes : *Iube, domne, benedicere*.

1. « Quid Dominus Papa facere debet in die prima et secunda Paschae. » WATTERICH, *Pontificum Romanorum Vitae*, t. I, pp. 8-13.

2. En voici le texte (cf. WATTERICH, *op. cit.*, t. I, p. 11) :

Πάσχα ἱερὸν ἡμῖν σήμερον ἀνεδεικνύσθη,
 Πάσχα καινὸν, ἅγιον Πάσχα, μυστικὸν Πάσχα,
 Πανσεβάσμιον.
 Πάσχα Χριστοῦ τοῦ λυτρωτοῦ
 Πάσχα ἁμῶμον, Πάσχα μέγα,
 Πάσχα τῶν πιστῶν,
 Πάσχα τὰς πύλας ἡμῖν τοῦ παραδείσου ἀνώγει,
 Πάσχα πάντας ἀναπλάττων βροτοῦς.
 Χαίνον Πάπαν Χριστὲ φύλαξον.

Le Pontife répondait : *Ite, baptizate omnes gentes in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti*. Après quoi les cardinaux se rendaient dans leurs églises titulaires, pour y administrer le baptême.

Le matin de Pâques, après Matines, le Pape revêtait les ornements sacrés dans la chapelle de Saint-Laurent au Latran — la seule encore debout de l'antique *patriarchium* — et, les volets qui recouvraient la célèbre image du Sauveur ayant été ouverts, il lui baisait les pieds en chantant trois fois : *Surrexit Dominus de sepulchro, qui pro nobis pependit in ligno*. Toute l'assemblée lui répondait en chœur. Puis le Pontife échangeait le traditionnel baiser pascal avec le clergé, depuis l'archidiacre jusqu'aux acolytes et aux officiers du *patriarchium* lesquels faisaient ensuite de même entre eux. Ce rite du baiser le jour de Pâques est encore en honneur chez les peuples orientaux, et il est, à Rome, au moins contemporain de saint Grégoire le Grand puisque Jean Diacre le mentionne, précisément dans sa vie de ce saint Pontife.

La fatigue causée par la Vigile précédente empêchait que, le jour de Pâques, la procession stationnale allât jusqu'à Saint-Pierre. De bonne heure on remplaça le temple du Prince des apôtres, comme on le fit plus tard pour le jour de Noël, par la basilique de Sainte-Marie-Majeure, plus proche du Latran. La cour papale s'y rendait en grande pompe, accompagnant le Pontife qui, la tête ceinte du *regnum*, montait un cheval couvert d'un caparaçon précieux. Sur la voie Merulana un notaire venait au-devant de lui, et lui annonçait le nombre des néophytes baptisés la nuit précédente à Sainte-Marie-Majeure. Pour cette nouvelle, le sacellaire remettait au messager un besant d'or tandis que le Pape rendait grâces à Dieu.

Après la messe, le cortège revenait au Latran, où les hauts dignitaires du palais pontifical étaient invités à dîner avec le Pape, dans l'habituel *triclinium* léonien. Aux côtés du Pontife étaient assis onze cardinaux, tandis que, sur un banc, vis-à-vis, prenait place le primicier. L'agneau était béni après avoir été rôti, et le Pape, en prenant un morceau, le mettait dans la bouche du *basilicarius*, en lui disant : *quod facis, fac citius; sicut ille accepit ad damnationem, tu accipe ad remissionem*. Au milieu du repas, un diacre faisait la lecture pendant quelques

instants, puis l'on chantait une séquence pascale — telle est précisément la place traditionnelle de l'hymnodie dans l'ancienne tradition liturgique romaine. Après une dernière coupe de vin, reçue des mains du Pontife, les invités s'en allaient joyeux et satisfaits, avec le *presbyterium* versé en espèces trébuchantes et un autre besant de surcroît en poche ¹.

La fête pascale se prolongeait durant toute la semaine, et la station se célébrait toujours dans les sanctuaires les plus insignes de la Ville, comme pour présenter aux Patrons de Rome les nouveaux convertis. Le matin du lundi on allait à Saint-Pierre, puis, les autres jours, on visitait successivement Saint-Paul, Saint-Laurent, l'Apostoleion, etc. Dans l'après-midi les vêpres se célébraient toujours au Latran, selon le rite du dimanche précédent. Le samedi matin, comme pour clore la fête pascale, la station était derechef dans la basilique du Latran, où l'archidiacre distribuait au peuple les *Agnus Dei* de cire bénite.

La station du dimanche *in Albis*, près de la tombe de saint Pancrace, le martyr de quatorze ans de la voie Aurélienne, malgré son rapport avec les néophytes (*Quasi modo geniti*, etc.), représente un prolongement postérieur de l'octave pascale; celle-ci se terminait auparavant avec les vêpres du samedi, comme cela a lieu aujourd'hui encore pour la solennité de la Pentecôte. Il est à remarquer que le vendredi et le samedi de la semaine pascale, après les vêpres au Latran, le cortège, au lieu de se rendre en procession à l'oratoire de la Croix, allait à Sainte-Croix en Jérusalem et à Sainte-Marie-Majeure, ce qui nous permet d'ailleurs de relever, dans ce pieux pèlerinage, une des traces les plus anciennes de la particulière affectation du samedi au culte de la Bienheureuse Vierge ².

Quelle joie inondait alors la profession chrétienne ! joie dont notre temps, tout plongé qu'il est dans les commodités de la vie

1. Les documents ne font pas mention des moines des quatre monastères de Saint-Pancrace, de Saint-André, des Saints-Serge-et-Bacchus et de Saint-Étienne (*in orphanotrophio*), tous dépendants du Latran, et adonnés à la célébration quotidienne des divins Offices dans la basilique du Sauveur, car, aux jours des grandes solennités, ces Offices étaient accomplis par le Pape, le clergé et tout le peuple romain.

2. Cf. DUCHESNE, *op. cit.*, p. 328, n. 1.

moderne, a perdu le secret ! C'est qu'il en a, en effet, stérilisé les sources, attentant à la société chrétienne dans la famille et dans la cité, en vue de désagréger le plus possible tous les groupements de vie constitués par la nature, et isolant l'individu en face du monstre qu'est l'état aconfessionnel, c'est-à-dire : athée. Toutes les voies des légitimes aspirations de l'homme et du chrétien étant donc fermées, la civilisation actuelle n'a plus à leur offrir que des cinématographes et des théâtres, assurément bien incapables d'apporter la joie et le réconfort au sein de la société, et qui confirment en outre tristement ce que, dans sa mâle éloquence, saint Pierre Chrysologue répétait déjà à ses ardents auditeurs de Ravenne : *Qui vult iocari cum diabolo, non potest gaudere cum Christo.*

CHAPITRE III

LA PAQUE DES ROSES DANS LA LITURGIE ROMAINE

DANS les *Ordines Romani*, pour le dimanche après l'Ascension (l'octave de cette solennité est d'origine postérieure), une station solennelle est prescrite et aussi une fête des roses très caractéristique, qui rappelle quelque peu les *floralia* païennes. La synaxe se célébrait dans le vieux Panthéon d'Agrippa, et le Pape qui y prenait part et offrait le divin Sacrifice, avait coutume d'y prononcer aussi une homélie où il annonçait au peuple, comme désormais prochaine, la venue de l'Esprit Saint.

Pour donner une forme plus sensible à son annonce et à la descente des langues de feu, tandis que le Pontife parlait du haut de l'ambon, on faisait tomber sur les fidèles, du ciel ouvert de la Rotonde, une pluie de roses en figure *eiusdem Spiritus Sancti*, comme le note le *XI^o Ordo Romanus*; en sorte que le nom de Pâque « rose » devint à Rome de plus en plus populaire et servit à désigner la fête de la Pentecôte.

La messe stationnale *ad Sanctam Mariam Rotundam* — ainsi appelle-t-on, dans les documents du moyen âge, la Rotonde d'Agrippa — est toute inspirée par l'attente de la venue du Saint-Esprit, au point qu'on sentit le besoin, après qu'eut été attribuée, au xv^e siècle, une octave à l'Ascension, d'y ajouter la collecte commémorative de cette liturgie eucharistique célébrée au Panthéon en préparation à la venue du Paraclet.

Toutefois, malgré la poésie de ces *Rosalia* du Panthéon, la véritable, l'ancienne préparation à la grande solennité paracletique est celle que nous trouvons dans le Missel, pour la veille de la Pentecôte; les rites de cette vigile méritent d'être décrits.

La grande fête de la Pentecôte, qui marque la constitution définitive de la famille chrétienne, fait partie de ce patrimoine liturgique que l'Église primitive de Jérusalem reçut de la Synagogue. Saint Paul parle de la Pentecôte aux Corinthiens

(I, XVI, 8) comme d'une fête qui leur est bien connue, et Tertullien la compte sans hésiter parmi les fêtes de tradition apostolique. Comme pour Pâques, on priait, ce jour-là, en se tenant debout, et le baptême était solennellement administré aux catéchumènes¹, rite que nous trouvons répandu dans toutes les églises faisant partie du patriarcat romain, tandis qu'il apparaît rarement dans les traditions liturgiques des grandes églises orientales ou en est presque complètement absent.

A Rome, en la vigile de la Pentecôte, la station est au Latran, là précisément où s'était déjà célébrée la vigile pascale. La tendance à assimiler la Pentecôte à la solennité pascale, et à les mettre sur le même pied, apparaît dans la Ville de très bonne heure. Au iv^e siècle la solennité de l'Esprit Saint marque comme le terme final de la fête pascale; le baptême qu'on y administre supplée à celui auquel n'ont pu participer, le samedi saint, les catéchumènes malades ou absents; la solennité se clôt par un prolongement de deux ou trois jours de fête.

L'octave, caractéristique de la fête pascale, manque complètement à la Pentecôte, qui est, elle-même, la continuation de la solennité de la résurrection. Aussi fixa-t-on les jeûnes dits des Trois-Temps durant la semaine qui suit la descente du Saint-Esprit, puisque aussi bien la fête était terminée et qu'il fallait mettre en pratique ce qu'avait dit le Sauveur dans l'Évangile : *Auferetur ab eis Sponsus et ieiunabunt.*

Plus tard seulement, vers le vii^e siècle, l'égalité entre Pâques et la Pentecôte, même au point de vue de l'octave, fut acceptée sans discussion, à Rome comme ailleurs. Il en résulta une suite de messes stationnales durant la semaine, et le déplacement des jeûnes des *Tempora*. Jusqu'au xi^e siècle, en effet, ceux-ci furent ballottés de-ci, de-là, à travers les diverses semaines de juin.

Grégoire VII remédia — ou du moins eut l'intention de remédier — à ce désordre. En bon Romain, il dut sans doute se souvenir, au moins confusément, que les Quatre-Temps d'été tombaient primitivement tout de suite après le dimanche de la Pentecôte; aussi, sans tenir compte de la raison qui les avait déplacés, c'est-à-dire du prolongement de la solennité durant la

1. TERTULL., *De baptism.*, XIX, P. L., I, col. 1331.

semaine, il les remit à leur place primitive, grâce au plus curieux compromis. La solennité de l'octave de la Pentecôte fut conservée avec toute la splendeur de ses *alleluia* ; mais, après la messe stationnale, les fidèles durent encore prolonger leur jeûne jusqu'à none, c'est-à-dire jusqu'à 3 heures de l'après-midi.

Ceci pour l'histoire de la fête. Quant à ce qui est de sa signification liturgique et mystique, il faut remarquer que, bien que le sacrement de Baptême soit tout à fait distinct de la Confirmation, celle-ci pourtant, dans l'ancien langage théologique, s'appelle ainsi (*Confirmatio*) parce qu'elle met pour ainsi dire le sceau au rite de l'initiation chrétienne. La descente du Saint-Esprit dans l'âme du néophyte donne un caractère de stabilité à l'œuvre de sa sanctification et la complète. Par le moyen de la *sfragis* sacramentelle de soldat de Jésus, le Paraclet lui confère une ressemblance plus parfaite et définitive avec le Christ : il scelle définitivement et ratifie son incorporation en lui. Ainsi en était-il advenu pour l'Église apostolique elle-même. Elle fut baptisée dans l'eau et le sang sortis du côté transpercé du Rédempteur au soir de la Parascève, mais elle ne fut confirmée par le feu du Paraclet qu'au matin de la Pentecôte, quand la famille chrétienne sortit véritablement de l'état d'enfance, et que, par la bouche de Pierre, elle se présenta pour la première fois devant les Gentils pour leur annoncer la rédemption messianique, désormais accomplie.

Le mot *Confirmatio* est archaïque, mais expressif. Dans la liturgie hispanique, la *Confirmatio Sacramenti* est proprement la prière qui invoque l'Esprit Saint sur les dons eucharistiques, pour qu'Il rende agréable à Dieu le sacrifice de son Église et que celui-ci soit vraiment fructueux pour tous ceux qui y participeront avec les dispositions convenables.

Pour mieux comprendre le mot *Confirmatio*, nous pouvons établir une sorte d'équation entre l'épiclese eucharistique — *confirmatio sacramenti* — et le sacrement de confirmation. Comme en celle-là, ainsi dans celui-ci, l'on demande la descente de l'Esprit Saint pour ratifier, accomplir cette filiation divine dans le Christ, déjà commencée dans le sacrement de la régénération et lui donner son caractère définitif.

C'est pourquoi le lien qui unit le Baptême à la Confirmation

— que maintenant encore les Orientaux administrent toujours ensemble — explique le motif pour lequel l'antique liturgie occidentale avait réservé à leur administration solennelle, non seulement la vigile de Pâques mais aussi celle de la Pentecôte.

Dans le haut moyen âge, le rite sacré se déroulait régulièrement au Latran. Toutefois au XII^e siècle, quand déjà l'office de la vigile de la Pentecôte se faisait dès l'après-midi du samedi, le Pape avait coutume de se rendre à Saint-Pierre pour y célébrer les vêpres et les matines de la Pentecôte, revenant ainsi à l'antique tradition romaine qui voulait que le baptême fût précisément administré *ad fontes sancti Petri*, au Vatican.

Le rite de la vigile de Pentecôte décrit dans le Missel actuel, conserve des parties très anciennes. Il y manque la bénédiction du cierge, car Rome n'a jamais adopté la cérémonie du *Lucevnaire* vespéral; et celle du samedi saint, relative au cierge pascal, est d'importation étrangère et postérieure. Les leçons sont seulement au nombre de six, au lieu de douze, selon la réduction faite par saint Grégoire. Il est vrai que celui-ci avait aussi réduit de moitié celles de la vigile de Pâques, mais elles sont revenues à leur nombre de douze, par la force de la longue tradition à laquelle le peuple était habitué, et par suite de l'influence du Sacramentaire Gélasien, fort en honneur durant la période carolingienne.

La messe de vigile n'a guère de particularités. L'antiphonie de l'offertoire et de la communion surtout, absolument indépendante de l'Évangile, témoigne d'une liberté liturgique qui n'a rien de commun avec la période classique; mais les collectes sont pleines de sentiment et nous révèlent un art exquis et noble, bien en harmonie avec le caractère de la Pentecôte chrétienne, fête de l'amour.

En effet, comme l'effusion de l'Esprit Saint est l'acte de la suprême dilection de Dieu envers les hommes, ainsi l'éloignement total et définitif du Seigneur, le mépris final, par une âme, de cet amour, constitue particulièrement ce que l'Évangile appelle *péché* contre l'Esprit Saint. C'est le Paraclet qui détermine en nous le développement de notre vie surnaturelle, conformément à Celui qui en est le divin exemplaire, Jésus. Chaque fois donc que l'on déforme cette œuvre divine, ou qu'on en arrête brus-

quement la marche, on résiste au Saint-Esprit ; c'est pourquoi l'apôtre avertissait ses fidèles d'avoir à se garder même de la tiédeur, pour ne pas contrister le Paraclet.

Selon les *Ordines Romani*, le jour de la Pentecôte la station est à Saint-Pierre, la vraie et primitive cathédrale romaine, tandis que le Latran fut seulement considéré à l'origine comme l'habituelle et quotidienne résidence pontificale. A Rome, les jours de grande fête, lors des ordinations, ou de la solennelle veillée des Quatre-Temps, la station est toujours au Vatican. Pour la Pentecôte il s'y ajoutait le fait que saint Pierre est le protagoniste de la solennité, puisque, dès qu'il eut reçu le Saint-Esprit, il fut le premier à prendre la parole pour annoncer aux représentants des diverses nations réunies alors à Jérusalem, la bonne nouvelle évangélique.

Comme nous l'avons dit déjà, la fête de la Pentecôte, à l'origine, terminait la cinquantaine pascale et avait, tout au plus, un prolongement de deux autres jours après lesquels commençaient les jeûnes d'été. Pourtant, quand on voulut égaler en tout la Pentecôte à la semaine pascale, on lui attribua un cycle stationnal qui, pour être trop étudié, manque de naturel et accuse avec évidence une époque postérieure à l'âge d'or de la liturgie romaine.

En effet, le lundi, la station aurait dû être à Saint-Pierre, comme cela a lieu le lundi de Pâques. Mais pour ne pas célébrer la messe solennelle deux jours de suite au Vatican, on préféra la basilique esquiline de Saint-Pierre-aux-Liens, que pourtant dans l'antiquité nous ne trouvons jamais mise sur le rang de l'Apostoleion de Narsès, du Panthéon, du titre d'Anastasie et de Saint-Laurent, églises qui ont l'honneur de la station durant la semaine de Pâques.

Pour rendre hommage au Titulaire de la basilique eudoxienne, la première lecture de la messe du lundi de la Pentecôte rapporte le discours du Prince des apôtres dans la maison du centurion Corneille. L'acte est décisif ; l'Évangile est adressé aux Gentils plutôt qu'à Israël qui s'obstine, c'est pourquoi l'honneur revient à Pierre de les admettre le premier dans le troupeau du Christ. Pierre convertit à la foi Corneille et les membres de sa maison et c'est par son ordre que ceux-ci sont

baptisés et introduits dans la nouvelle demeure spirituelle d'Israël pour en faire partie.

Le mardi, la station devrait être à Saint-Paul. Mais au mois de juin, à Rome, il fait bien chaud pour aller en procession jusqu'au deuxième mille de la voie d'Ostie. On choisit donc un titre plus central, celui d'Anastasié, l'église de la cour durant la période byzantine.— On le voit, la diplomatie pénètre jusque dans la liturgie !

L'introït de ce mardi de Pentecôte est tiré des apocryphes d'Esdras, repoussés à Rome mais admis par les Grecs; et cela nous fournit un précieux critérium chronologique pour déterminer à peu près la période de rédaction de cette messe stationnelle. La lecture évangélique — comme, en général, toutes celles de cette semaine — est en relation assez éloignée avec la fête du Paraclet et trahit une origine orientale. Plutôt que la mission historique et sacramentelle du Saint-Esprit, on y décrit l'opération de son amour dans la rédemption de l'humanité et dans la sanctification des individus.

Le mercredi suivant, la messe est à Sainte-Marie-Majeure grâce certainement aux Quatre-Temps qui veulent, le mercredi, la station dans la basilique Libérienne. Mais avant Grégoire VII la station était peut-être à Saint-Laurent hors les Murs, comme le mercredi de Pâques. Il importe de faire remarquer que la leçon actuelle de l'Évangile traite de l'Eucharistie; elle a servi à donner à cette période du cycle liturgique romain une première orientation vers le mystère de l'Eucharistie, d'où est sortie par la suite la fête du *Corpus Domini*, au milieu de la semaine après l'octave de la Pentecôte.

A Rome le jeudi est toujours vacant. A une certaine époque, le jeudi après la Pentecôte eut la station *ad Apostolos*, précisément comme le jeudi de Pâques. Cependant, la station Libérienne du mercredi ayant remplacé celle qui, antérieurement, avait été fixée au *Campo Verano*, il en résulta un peu de désordre dans les anciennes listes romaines. Le Missel actuel assigne aujourd'hui à Saint-Laurent la station qui aurait dû y être célébrée hier, et, pour augmenter la confusion, on y a laissé, mais tout à fait hors de sa place, la lecture contenant le récit des prodiges accomplis par le diacre Philippe en Samarie.

Primitivement cette péricope était en relation — erronée elle aussi — avec l'éponyme, l'apôtre Philippe, dont les reliques reposaient en effet sous l'autel majeur de l'*Apostoleion* de Narsès.

La série des stations une fois altérée, on n'en put plus rétablir l'ordre. Aujourd'hui, la station du vendredi est aux Saints-Apôtres, comme le jeudi après Pâques, tandis qu'au VII^e siècle la messe était fixée sur le Coelius, dans le vieux titre de Pam-machius.

Le samedi suivant, la station nous ramène au Vatican, où se célébrait la *Pannuchis* avec les ordinations. Le rite de la vigile est conforme à la coutume de Rome, mais le choix des péricopes scripturaires représente une espèce de compromis, puisque sur cinq lectures une seule se rapporte à la Pentecôte. Les autres se réfèrent toutes aux fêtes de la moisson. Quand, au VII^e siècle, en raison de l'octave du Paraclet, le jeûne des Quatre-Temps fut transporté quelques semaines plus tard, la station du samedi se célébrait à Saint-Étienne sur le Coelius, usage qui demeura en vigueur jusqu'au temps de Grégoire VII.

Avec l'octave de la Pentecôte se clôt définitivement le cycle pascal. Jésus-Christ ressuscité des morts et assis à la droite du Père, communique, par l'effusion des charismes du Paraclet, sa propre vie divine aux membres mystiques de son corps. L'Église qui, jusqu'à hier, vagissait comme en un berceau, enfermée qu'elle était entre les murs étroits du cénacle, l'Église, qui a atteint désormais sa perfection intégrale, toute rayonnante de sainteté et de vérité, sort de là pour faire sa première apparition au monde. L'Esprit Saint qui, à l'égal d'un vin mousseux et exquis, circule aujourd'hui dans ses veines virginales, lui communique la vie de Jésus, l'associant à son idéal et à son œuvre rédemptrice. Aussi saint Paul a-t-il pu écrire que ses labeurs apostoliques faisaient partie du mystère de l'expiation du Rédempteur, complétant ce qui manquait à la passion de Jésus-Christ pour le salut même de l'Église.

CHAPITRE IV

L'ANTIQUE HYMNODIE DANS LA CÉLÉBRATION DES VIGILES NOCTURNES

L'ÉVANGILE, loin d'abolir l'Ancien Testament, substitua au contraire la réalité à la figure, en le complétant et en s'y insérant comme la fleur s'élève sur la tige. C'est pourquoi, dès la première heure, la liturgie chrétienne adopta les *alleluia*, les psaumes et les cantiques de la Synagogue, si bien que le Psautier, en raison de son caractère éminemment messianique, sera toujours, à travers les siècles, le livre par excellence de la prière catholique.

Toutefois, après l'ascension du divin Sauveur au ciel, la révélation dogmatique continua quelque temps d'irradier encore le visage de l'Église, spécialement par l'intermédiaire de saint Paul. Elle ne se termina définitivement qu'avec l'œuvre du voyant de Pathmos, lequel, avec le nom même de Jésus, posa le dernier sceau à cette Bible mystérieuse, commencée de longs siècles auparavant avec le nom du Verbe Créateur : *In principio creavit Deus... Amen : veni, Domine Iesu.*

La *lex credendi* étant ainsi complétée, la liturgie elle aussi, *lex supplicandi*, dut s'enrichir de nouvelles formules et de rites capables de traduire intégralement l'immense contenu de la *bonne nouvelle*, pour rendre à Dieu le culte parfait *in Spiritu et veritate*. En conséquence de sa primitive inspiration, l'ancienne littérature euchologique revêtit souvent le caractère lyrique, avec une prédilection pour les formes rythmiques ; — c'était un rythme libre, fondé sur la succession des syllabes et des accents, avec des cadences parfois rimées, des phrases et des membres se répondant harmonieusement ¹. — A cause pourtant du caractère improvisé de ces très anciennes compositions liturgiques, de la discipline de l'arcane qui empêchait la diffusion des écrits sacrés, et surtout de la persécution de

1. Cf. CABROL, *Le livre de la prière antique*. Paris, Oudin, 1900, p. 154.

Dioclétien et de ces *dies traditionis*, au cours desquels l'on confisqua et dispersa les archives ecclésiastiques, les documents euchologiques anciens arrivés jusqu'à nous sont en très petit nombre.

Au II^e siècle, avec la disparition de l'effusion des charismes qui avaient donné tant d'importance aux synaxes chrétiennes de la toute première heure, l'Église en vue d'assurer l'intégrité du dépôt de la foi catholique, dut soustraire la liturgie à toute influence personnelle; aussi l'improvisation et la spontanéité des formules rituelles devinrent-elles comme les notes distinctives des sectes hérétiques, telles que la Gnose et le Montanisme. Dès lors les catholiques durent posséder leurs premiers recueils de prières rituelles écrites. Un rapide aperçu des plus importants documents liturgiques encore existants nous en fera mieux apprécier la valeur.

Outre le témoignage de saint Paul qui affirme qu'à Corinthe, dans les assemblées : ἕκαστος ψαλμὸν ἔχει, διδαχὴν ἔχει, ἀποκάλυψιν ἔχει ¹, dans d'autres passages des lettres de l'Apôtre le rythme même de la phrase semble révéler des réminiscences de chants liturgiques alors en usage parmi les fidèles. En voici quelques exemples ² :

(Θεὸς) ἐφανερώθη ἐν σαρκί, ἐδικαιώθη ἐν πνεύματι, ὤφθη ἀγγέλοις, ἐκηρύχθη ἐν ἔθνεσιν, ἐπιστεύθη ἐν κόσμῳ, ἀνελήμφθη ἐν δόξῃ.	Manifestatum est in carne, Iustificatum est in Spiritu, Apparuit Angelis, Nunciatum est gentibus, Credatum est in mundo, Assumptum est in gloria.
---	--

Ailleurs ³ :

Εἰ γὰρ συναπεθάνομεν καὶ συνζήσομεν·	Si commortui sumus et convi- vemus;
Εἰ ὑπομένομεν, καὶ συνβασι- λεύσομεν·	Si sustinebimus, et conregna- bimus;
Εἰ ἀρνησόμεθα, κάκεινος ἀρ- νήσεται ἡμᾶς·	Si negabimus, et ipse negabit nos;

1. *I Corinth.*, XIV, 26.

2. *I Timoth.*, III, 16.

3. *II Timoth.*, II, 11-13. Il est à remarquer que saint Paul rapporte ce rythme comme un « πιστὸς ὁ λόγος », communément connu des fidèles.

Εἰ ἀπίστοῦμεν, ἐκεῖνος πιστὸς μένει,	Si infideles erimus, ille fidus per- manet;
Ἄρνησασθαι γὰρ ἑαυτὸν οὐ δύναται.	Negare se ipsum non potest.

Et aux Éphésiens ¹ : *Propter quod dicit* (qui dit cela?) :

Ἐγείρε, ὁ καθεύδων, καὶ ἀνάστα ἐκ τῶν νεκρῶν, καὶ ἐπιφάσει σοι ὁ Χριστός.	Exsurge qui dormis, et resurge a mortuis, et illucebit tibi Christus.
---	---

D'autres indices probables d'hymnodie pourraient sans doute se reconnaître dans les Actes des Apôtres ² et dans l'Apocalypse ³; mais comme ils ont déjà été examinés et discutés par les exégètes ⁴, il ne nous reste qu'à rechercher maintenant la part occupée par cette sorte d'hymnodie archaïque dans l'histoire du développement de l'office divin.

Une mention spéciale est due aux Odes de Salomon, du II^e siècle, découvertes récemment par Rendel Harris, mais on ne s'est pas encore parfaitement mis d'accord pour déterminer leur origine.

Le *Liber Psalmorum* de Marcion, cité par le Fragment de Muratori, est un peu postérieur; mais de ce recueil, comme des *Psaumes* ou *Odes* ⁵ de Basilide, nous connaissons à peine le nom. D'autres odes nombreuses, outre les cinq attribuées à Salomon, sont disséminées dans l'œuvre gnostique *Pistis Sophia*. Bardesane et Ammonius composèrent en Syrie tout un psautier de cent cinquante psaumes, orné de mélodies populaires, qui était encore en vogue au temps de saint Ephrem.

On ne sait rien de précis sur les Ὠδαὶ d'Hippolyte mentionnées sur sa chaire de marbre conservée au musée du Latran; mais un fragment romain contre l'hérésie d'Artémon, cité par Eusèbe, mentionne effectivement ψαλμοὶ καὶ ᾠδαὶ chré-

1. V, 14.

2. IV, 24-30.

3. XIX, 6 et suiv.

4. PROBST, *Liturgie der drei ersten Christlichen Jahrhunderte*. Tübingen, 1870; *Lehre und Gebet in den drei ersten Christlichen Jahrhunderte*. Ib., 1870.

5. *Frammento Muratoriano*. Cf. ORIGÈNE, in *Iob*, XLI, 19 seq. P. G., XII, col. 1050.

tiennes, composées dès les commencements de l'Église en l'honneur de la divinité du Christ ¹. Fort semblables quant au contenu, devaient être les psaumes sotériologiques supprimés à Antioche par Paul de Samosate ², qui les remplaça par des chants à sa propre louange, exécutés par les femmes : "Ἐν μέσῃ τῇ Ἐκκλησίᾳ... ψαλμωδεῖν γυναῖκας παρασκευάζων. Saint Denys d'Alexandrie mentionne lui aussi une πολλῆς ψαλμωδίας populaire en Égypte et qui revendiquait pour auteur l'évêque Nepos, de la première moitié du III^e siècle ³.

. Arius en particulier se servit de chants en forme de psaumes pour répandre ses erreurs, et il le fit avec d'autant plus de succès que les mélodies de ces odes *des marins, des voyageurs*, etc., frappaient davantage l'imagination facile de la populace fanatique d'Égypte ⁴.

Les découvertes faites en Égypte nous ont rendu, parmi plusieurs fragments d'évangiles apocryphes, de rituels et de traités hérétiques, quelques parcelles de ces odes liturgiques. Amélineau a publié l'ode, très intéressante, du papyrus de Bruce : « *Alors il commença à chanter une hymne de gloire à son Père : Je te rends gloire, etc. Et il fit répondre trois fois par ses disciples : Amen, Amen, Amen. Et il ajouta de nouveau : Je te chanterai une hymne de louange, ô mon Père, ô Dieu, parce que, etc., et à chaque verset ses disciples répondaient : O Dieu immuable, telle est ton immuable volonté* ⁵ ! »

Un papyrus de la collection de l'archiduc Raynier nous a conservé le texte d'une autre hymne, certainement antérieure à la controverse arienne et dont les versets servaient de refrain ou d'acrostiche au psaume 32 ⁶. L'usure du papyrus, là où le chanteur posait le doigt, nous atteste le long usage liturgique du feuillet.

Le concile de Laodicée intervint enfin (343-381), dans le but

1. EUSEB., *Hist. Eccl.*, v, 28, P. G., XX, col. 512.

2. *Op. cit.*, VII, 30, P. G., XX, col. 714.

3. *Op. cit.*, VII, 24, P. G., XX, col. 693.

4. SOCRAT., *Hist. Eccles.*, vi, 8, P. G., LXVII, col. 688 seq. — PHILOSTORG., *Hist. Eccles.*, II, 2, P. G., LXV, col. 465.

5. Cf. AMÉLINAU, *Notice sur le papyrus gnostique de Bruce*. Paris, 1891, pp. 160-170.

6. HARNACK, *Geschichte der altchr. Liter.* (1893), t. I, p. 467.

de protéger l'esprit catholique de la sainte liturgie contre toutes ces tendances euchologiques trop personnelles ou représentant des systèmes d'écoles. Par ses canons xv et lxx il abrogea les *ιδιωτικοί ψαλμοί*, et prescrivit que la psalmodie serait accomplie seulement par les *κανονικοί ψάλται*¹.

Ainsi fut rétabli l'équilibre et une place d'honneur dans l'office divin fut assurée à l'euchologie de l'Ancien Testament, laquelle, sans cela, eût été vite étouffée en Orient, sous l'efflorescence de l'antiphonie et des tropaires.

Au Psautier de cent cinquante psaumes répartis en trois sections, on ajouta de bonne heure d'autres compositions rythmiques, tirées des livres canoniques, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. En général, ces cantiques ou odes sont au nombre de douze :

1. Canticum Moisis (*Ex.*, xv).
2. Cantic. Deuteronomii (*Deut.*, xxxii).
3. Canticum Annae (*Reg.*, i, ii).
4. Canticum Habacuc (*HABACUC*, iii).
5. Canticum Esaiæ (*Is.*, xii).
6. Canticum Esaiæ (*Is.*, xxvi).
7. Cantic. Ezechiae (*Is.*, xxxviii, 10-20).
8. Canticum Ionaë (*ION.*, iii).
9. Canticum benedictionum (*DAN.*, iii).
10. Canticum de Evangelio (*LUC.*, i) « Magnificat ».
11. Canticum de Evangelio (*LUC.*, i) « Benedictus ».
12. Canticum de Evangelio (*LUC.*, ii) « Nunc dimittis ».

On y ajoute souvent le *canticum Manasse* (apocryphe), le *canticum Azariae* (*DAN.*, iii), le *canticum Ezechiae* (*Is.*, xxxviii-xxxix), le *canticum Deborahae* (*IUD.*, v, 2), le *canticum Ieremiae* (*THREN.*, v, i) et plusieurs autres cantiques conservés aujourd'hui encore dans les liturgies mozarabe et bénédictine. Cette dernière comprend, outre ceux déjà énumérés, les cantiques suivants : *Is.*, xxxii, 2 ; ix, 2 ; v, 2 ; xl, 10 ; lxi, 6 ; *IEREM.*, xiv, 17 ; *Eccles.*, xiv, 22 ; xxxi ; *IEREM.*, xvii ; *Sapient.*, iii, x ; *Is.*, xxxix, lxi, lxii ; *IEREM.*, vii ; *TOB.*, xiii ; *Is.*, lxiii ; *OS.*, vi ; *SOPHON.*, iii.

Un auteur du vi^e siècle, Verecundus, retrouvé par le cardinal

1. MANSI, *Collectio Concil.*, t. II, col. 567, 574.

Pitra¹, rapporte la tradition de l'Église d'Afrique, suivant laquelle Esdras aurait réuni en un seul volume les *Cantiques* épars dans les Livres saints, pour qu'ils fussent chantés de la même façon que les psaumes. En effet, le *Codex Alexandrinus* du v^e siècle ajoute à la fin du Psautier, en outre des douze cantiques ci-dessus mentionnés (au nombre desquels est celui de l'Évangile : *Nunc dimittis*), la prière pénitentielle d'Azarias (Dan., III, 26 et suiv.) et un ὕμνος ἑωθινός de composition libre. Il y a là en tout quatorze chants ou odes. Le recueil de Verecundus est moins riche; il comprend seulement les deux cantiques de Moïse, celui des Lamentations, les *Benedictiones*, ceux d'Isaïe (xxxviii, 10), d'Habacuc, de Manassé, de Jonas et de Débora.

A la différence des églises africaines, auxquelles appartiennent les deux recueils dont nous venons de parler, on n'admettait généralement en Orient que neuf odes, récitées parfois à la suite les unes des autres dans l'office du matin, séparées tout au plus par des tropaires². Saint Jean Chrysostome atteste que de son temps, chez les moines au moins, le cantique d'Isaïe (xxvi) et les *Benedictiones* étaient récités partout, le premier durant l'office nocturne, les secondes à celui du matin³.

La liste des cantiques mentionnés par Nicéas de Remesiana est presque identique à celle de Constantinople, sauf la précedence accordée à Isaïe sur Habacuc, et l'addition d'un cantique de Jérémie. Nous emprunterons à Dom Morin⁴ la liste comparative des cantiques en usage à Remesiana, à Constantinople, à Milan et dans les Gaules.

Quant à Rome, la liste en usage *per hebdomadam* au vi^e siècle paraissait si ancienne et si vénérable que saint Benoît lui-même n'osa pas l'altérer dans son *Cursus* monastique. Il prescrivit

1. *Spicileg. Solesmense*, t. IV, p. 1.

2. Cf. PITRA, *Jur. Eccles. Graec. Histor. et Monum.*, t. I, p. 220, n. 17, où est décrit l'office de l'abbé Nil sur le Sinaï. Saint Athanase, dans l'épître « Ad Marcellinum », mentionne simplement le chant très riche « τῶν ψαλμῶν, καὶ ᾠδῶν, καὶ ἀσματῶν ῥήματα ». P. G., XXVII, col. 40.

3. *Hom. XIV in I Timoth.*, V, P. G., LXII, col. 576; cf. *Quod nemo laeditur*, P. G., LII, col. 477.

4. G. MORIN, *Le « De Psalmodyae bono » de l'évêque Nicéas*, *Revue Bénédictine*, XIV (1897), p. 389.

donc que ses moines réciteraient chaque semaine, en outre du Psautier, les cantiques *traditionnels* de l'Église romaine :

Nicéas.

Moyses (*Exod.*).
 Moyses (*Deut.*).
 Anna.
 Isaia (xxvi, 9).
 Habacuc.
 Ionas.
 Ieremia (?).
 Benedictiones.
 Elisabeth (LUC., I, 46).

Constantinople.

Moyses (*Exod.*).
 Moyses (*Deut.*).
 Anna.
 Habacuc.
 Isaia (xxvi, 9).
 Ionas.
 Benedictiones (I^{re} péricope).
 Benedictiones (II^e péricope).
 Maria (LUC., I, 46).
 Ezechias.
 Thren. (v, 1-22).
 IV Esdras (VIII, 20-36).
 Azarias (DAN., III, 26-45).

Cursus Bénédictin.

Benedictiones (dimanche).
 Isaia (XII).
 Ezechia (ISAIA, XXXVIII).
 Anna.
 Moyses (*Exod.*).
 Habacuc.
 Moyses (*Deut.*).
 Canticum de Evangelio ad Mat-
 tut. (LUC., I, 68).
 Canticum de Evangelio ad Ves-
 peras (LUC., I, 46).
 Te decet laus ad vigil.

Milan.

Isaia (xxvi, 9).
 Anna.
 Habacuc.
 Ionas.
 Moyses (*Deut.*).
 Moyses (*Exod.*).
 Zacharia (LUC., I, 68).
 Maria (LUC., I, 46).
 Benedictiones.

Gaules.

Benedictiones.
 Moyses (*Exod.*).
 Moyses (*Deut.*).
 Isaia (LX, 1-14).
 Isaia (LXI, 10-LXII, 7).
 Anna.
 Maria.
 Isaia (xxvi, 9).
 Iudith.

Règle de saint Césaire.

Canticum Moysis (<i>Exod.</i>)	} Dom. ad Mat. Laud.
Benedictiones (Te Deum)	
(Gloria in excelsis)	

Antiphonaire de Bangor.

Cantic. Moysis (*Deut.*, xxxii).
 Cantic. Moysis (*Exod.*).
 Benedictiones.
 Canticum Benedictio S. Zachariae
 (LUC., I).
 (Te Deum).
 (Gloria in excelsis.)

Cette liste de cantiques serait incomplète si l'on n'en rapprochait la liste romaine, telle qu'elle ressort des sacramentaires. C'est sur le texte primitif de la *vigilia* pascalle que nous devons avant tout faire porter nos recherches. Dans le Sacramentaire gélasien, avant la réduction faite par saint Grégoire, les lectures pascales, tant en grec qu'en latin, étaient au nombre de douze, séparées par les collectes et par les cantiques suivants : *Cantic. Moysis* (Ex., xv, après la IV^e leçon); *Cantic. Isaïae* (Is., v); *Cantic. Moysis* (*Deut.*), et sans doute aussi les *Benedictiones* après la lecture de Daniel, puisque le psaume 41 se chantait immédiatement avant la procession qui se rendait au baptistère. Tel était l'usage de Rome, avant la réforme liturgique introduite par saint Grégoire le Grand.

L'*Ordo Romanus I*, qui représente au contraire la liturgie papale du VI^e au VIII^e siècle, prescrit seulement pour la vigile pascalle six leçons, tant en grec qu'en latin, mais séparées par les collectes et par la récitation dans les deux langues des cantiques suivants : *Moysis* (Ex.), *Cantic. Isaïae* (Is., v) et du psaume 41¹. Il n'est plus question des *Benedictiones* qui pourtant suivaient sans aucun doute la lecture de Daniel à la fin des autres vigiles solennelles de l'année² et qui, dès lors, faisaient partie de l'*Ordo Missae*, tant dans la liturgie gallicane que dans la liturgie mozarabe³. Dans les livres romains, la première *collecta* de la messe en ces jours demande précisément la lecture de Daniel et nous fait supposer que pendant un certain temps, au lieu du *Kyrie* et de la litanie, le cantique des *Benedictiones* servait comme de transition entre l'office de vigile et la messe proprement dite.

A la férie VI^e de la semaine sainte également, à la messe, la liturgie de Rome prescrit, après la lecture d'Osée, le cantique d'Habacuc : *Domine audivi*, qui est justement celui qui est assigné à l'office matutinal de la sixième férie.

Et en effet, la Règle de saint Benoît nous apprend qu'à Rome,

1. *Ord. Rom. I, P. L.*, LXXVII, col. 955-956.

2. *Ord. Rom. IX*, loc. cit., col. 1007; *Sacram. Greg., P. L.*, LXXVII, col. 61, 115, 120.

3. Cf. WAGNER, *Origine e sviluppo del Canto Liturgico*. Traduction italienne. Siena, 1910, pp. 96-97.

contrairement à l'usage gallican et irlandais, il existait déjà un recueil de cantiques distribués pour chaque jour de la semaine : *In matutinis dominico die... Benedictiones...; sabbato autem... canticum Deuteronomii... nam coeteris diebus canticum unumquodque die suo ex Prophetis, sicut psallit Ecclesia Romana, dicatur* ¹.

En outre, ce recueil devait être beaucoup plus riche que les recueils orientaux, puisque, pour le troisième nocturne des *vigiliae* dominicales, saint Benoît laisse à l'abbé le soin de déterminer les trois cantiques des Prophètes qui devront le composer : *Tria cantica de Prophetarum* — c'était le titre écrit sur le volume — *quae instituerit Abbas; quae cantica cum alleluia psallantur* ². Ces cantiques n'étaient pas tirés directement de la Bible suivant le jugement personnel de l'abbé, mais il en existait indubitablement un recueil complet, intitulé *Prophetarum*, et de tradition déjà ancienne. C'est pourquoi saint Benoît, à la fin de son *Cursus*, avertit que, au cas où quelqu'un préférerait une autre disposition, il devait en tout cas tenir à ce que : *psalterium cum canticis consuetudinariis per septimanae circulum psallant* ³.

Mais la tradition chrétienne des premiers siècles, qui avait composé tant de psaumes et d'hymnes en l'honneur de la divine Trinité et du Christ, ne fut pas entièrement sacrifiée. Les Orientaux comme les églises d'Occident conservèrent dans l'usage liturgique non seulement les cantiques néo-testamentaires, mais aussi quelques hymnes de la primitive tradition littéraire chrétienne.

On appelle *cantica de evangelio* les trois cantiques de la Bienheureuse Vierge Marie, de Zacharie et de Siméon rapportés par saint Luc, et que nous trouvons en usage un peu partout, dans les liturgies grecques et latines. Le codex biblique *Alexandrinus* les contient tous les trois, quoique en général les Grecs excluent des listes celui de Siméon, qui est également omis par saint Benoît.

1. *Regul. S. Benedicti*, c. XII, XIII.

2. *Op. cit.*, c. XI.

3. *Op. cit.*, c. XVIII.

A l'exception d'un passage d'Origène, on ne rencontre pas la dénomination de *Canticum Elisabeth*, donnée au *Magnificat* par Nicétas de Remesiana ¹. Les Orientaux récitaient le Μεγαλύνει à l'office matutinal du dimanche, et, à leur imitation, la Règle d'Aurélien, en Gaule, en prescrit aussi la récitation à l'office de l'aurore ².

Le *canticum sancti Zachariae*, en Orient, dans la Règle de saint Benoît et dans le *Cursus* irlandais de Bangor, fait partie de l'office du matin ³. Celui de Siméon n'eut pas la même fortune; s'il fut admis sur le mont Sinaï, à l'office vespéral ⁴, en Occident il demeura au contraire exclu des divers *cursus* monastiques. Il entra toutefois rapidement dans le *Completorium* romain ⁵, peut-être grâce à l'influence exercée par les monastères orientaux, assez nombreux à Rome; cela est d'autant plus admissible que le *Nunc dimittis* fait aussi partie de la prière vespérale dans les constitutions apostoliques.

Malgré son origine extra-canonique, la Grande Doxologie, ou *Gloria in excelsis*, surpassa de beaucoup l'importance des autres cantiques scripturaires, et occupa bien vite une place éminente dans la liturgie matutinale. C'est là, en effet, la place traditionnelle que lui réservent les Constitutions apostoliques, — l'un des plus anciens documents qui en attestent l'usage, — les liturgies grecques, celle de Milan, et les liturgies monastiques de Césaire, d'Aurélien et du monastère irlandais de Bangor. Bien plus, dans ce dernier monastère, le *Gloria* était répété aux Vêpres, comme le vrai chant triomphal que l'humanité, rachetée par le Sang précieux de l'Agneau, fait monter chaque jour vers Dieu, au moment du sacrifice du soir.

Les origines de la *Grande Doxologie* se perdent dans les ténèbres de l'antiquité. Il en est qui vont jusqu'à l'identifier avec le chant au Christ *quasi Deo*, rappelé par Pline dans sa

1. Cf. MORIN, *op. cit.*

2. Cf. BAEUMER, *Hist. du Bréviaire*, t. I, p. 217.

3. *Op. cit.*, p. 239.

4. *Op. cit.*, 181. On le trouve déjà ajouté à la prière vespérale dans les Constitutions apostoliques, l. VII, c. 48. P. G., I, col. 1057.

5. Amalaire le mentionne; mais à son époque, pour le clergé, les Complies se dépouillaient déjà de leur signification archaïque de prière intime, presque privée, précédant le repos nocturne. *De Ord. Antiph.*, 7.

lettre à Trajan; d'autant plus que dans l'*Apologie d'Aristide* nous lisons que les chrétiens, *le matin et à chaque heure louent et glorifient Dieu en raison de sa grande bonté envers eux*. D'aucuns ont voulu le rapprocher de l'hymne πολυώνυμος, dont parle Lucien, et vraiment les arguments internes et externes allégués en faveur de cette hypothèse la rendent très probable.

De fait, le contenu théologique du *Gloria in excelsis*, son rythme, les témoignages cités, l'importance qu'il avait dès le IV^e siècle, de préférence aux cantiques scripturaires eux-mêmes, tout nous induit à reconnaître dans la *Grande Doxologie* l'un des premiers chants chrétiens, qui, au milieu des angoisses et des périls de la persécution, bercèrent la foi de l'Église naissante.

Le texte conservé dans les Constitutions apostoliques¹ est entaché de subordinatianisme, mais, en quelques points, il semble plus complet que la recension commune. Le voici :

Constit. Apostol.		Texte commun.
Δόξα ἐν ὑψίστοις Θεῷ, καὶ ἐπὶ γῆς εἰρήνη, ἐν ἀνθρώποις εὐδοκία.	Gloria in excelsis Deo, Et super terram pax, in homines pia vo- luntas.	Gloria in excelsis Deo, Et in terra pax homi- nibus bonae volun- tatis.
Αἰνοῦμέν σε, Ἵμνοῦμέν σε, Εὐλογοῦμέν σε.	Laudamus Te, Canimus Te, Benedicimus Te,	Laudamus te, Benedicimus te
Δοξολογοῦμέν σε, Προσκυνοῦμέν σε, Διὰ τοῦ μεγάλου ἀρχιερέως. σὲ τὸν ὄντα Θεόν,	Glorificamus Te, Adoramus Te, Per Pontificem ma- gnum, Te qui Deus es,	(Glorificamus te), Adoramus te
Ἄγέννητον ἕνα, Ἀπρόσιτον μόνον, Διὰ τὴν μεγάλην τοῦ δόξαν.	Solus inginitus, Solus inaccessibilis, propter magnam glo- riam tuam. Propter magnam glo- riam tuam.
Κύριε, βασιλεῦ ἐπουράνιε, Θεὸς πάτερ παντο- κράτορ.	Domine, Rex coeles- tis, Deus, Pater omnipo- tens,	Domine, Deus, rex coe- lestis, Deus, Pater omni- potens.

1. *Constitutiones Apost.*, lib. VII, c. 47. P. G., I, col. 1056-1057.

Constit. Apostol.

Texte commun.

Κύριε, ὁ Θεός, ὁ Πάτερ τοῦ Χρισ- τοῦ, τοῦ ἀμώμου ἀμνοῦ,	Domine, Deus Pater Christi, Agni imma- culati	Domine (Fili Unige- nite Iesu Christe), Domine Deus Agnus Dei, Filius Patris
"Ὁς αἴρει τὴν ἁμαρ- τίαν τοῦ κόσμου. Πρόσδεξαι τὴν δέη- σιν ἡμῶν	Qui tollit peccatum mundi, suscipe deprecationem nostram,	Qui tollis peccata mun- di (suscipe deprecationem nostram).
"Ὁ καθήμενος ἐπὶ τῶν Χερουβίμ.	Qui sedes super Che- rubim.	Qui sedes (ad dexte- ram Patris suscipe deprecationem nos- tram).
"Ὅτι σὺ μόνος ἅγιος,	Quoniam tu solus San- ctus,	Quoniam tu solus san- ctus,
Σὺ μόνος κύριος Ἰησοῦς Χριστὸς τοῦ Θεοῦ πάσης γεννητῆς φύσεως	Tu solus Dominus Iesu Christi, Dei to- tius naturae creatae,	Tu solus Dominus, Tu solus altissimus Iesu Christe.
Τοῦ βασιλέως ἡμῶν Δι' οὗ σοι δόξα, τιμὴ, καὶ σέβας.	Regis nostri, Per quem Tibi gloria, honor et adoratio.	Cum Sancto Spiritu in gloria Dei Patris. Amen.

Le rythme de ce morceau est celui même qui a été décrit plus haut, rythme oratoire, fondé essentiellement sur la consonance des accents, sur la proportion des phrases qui riment souvent l'une avec l'autre. Son contenu théologique est celui qui se trouve dans les prières de la *Διδαχὴ*. L'Esprit Saint n'y est même pas même mentionné. Jésus est Dieu et Seigneur de tout le créé, prêtre et victime du Père; mais la dignité de la paternité divine est affirmée avec trop d'insistance pour que cette hymne puisse avoir été composée après les controverses trinitaires du III^e siècle. En effet, le Père n'est pas seulement dit ἀγέννητον, il est aussi affirmé ἀπόσιτον μόνον; ce qui, si cela ne visait, au sens catholique, la mission créatrice et rédemptrice du Verbe, impliquerait chez lui un degré d'infériorité, en faisant de lui le moyen par lequel l'« Inaccessible » communique avec le fini.

Ce ne fut que très tard que la *Grande Doxologie*, exclue à

Rome de l'office matutinal, fut insérée par Symmaque (?) (498-514) entre la litanie et la collecte à la messe du dimanche. Il est vrai qu'une tradition rapportée par le *Liber Pontificalis* ferait remonter jusqu'au pape Téléphore († 154) l'insertion du *Gloria* dans la messe nocturne de Noël, mais, à part l'anachronisme représenté par la célébration de la fête de Noël dès la première moitié du II^e siècle, il est probable que la légende contient le souvenir vague, mais unique pour Rome, de la présence de la *Grande Doxologie*, autrefois, dans la *παννυχίς* de ce jour solennel, comme chez les Orientaux.

En tout cas, il est certain qu'au VI^e siècle, à Rome, le *Gloria* n'appartenait plus à l'office matutinal; aussi, malgré le protocole qui rappelle le chant des Anges à la naissance du Rédempteur, est-il plutôt considéré comme un chant pascal et un hymne de triomphe à chanter dans les circonstances les plus solennelles de la vie. Au début du haut moyen âge, le Pape le récitait à la messe, chaque dimanche, jour consacré au souvenir de la résurrection; et également, par suite, aux fêtes des martyrs. Les prêtres au contraire ne disaient le *Gloria* que le jour de Pâques et lors du *natalis ordinationis*, c'est-à-dire le jour de leur consécration sacerdotale.

Une autre hymne antique, qui, dans les Constitutions apostoliques, est assignée à la prière vespérale, et qui, dans les liturgies occidentales, a été recueillie par le *Cursus* bénédictin, est le *Te decet laus*. Saint Benoît le prescrit comme chant doxologique après la lecture de l'Évangile, aux vigiles dominicales. Cet usage liturgique est donc parallèle à celui de l'antienne *post-evangelium* de Milan, et aux diverses acclamations qui, à la messe, suivent la lecture du Texte sacré dans les liturgies gallicanes, mozarabe, partout en somme où les rites orientaux ont exercé quelque influence. Plus tard, au XII^e siècle, le *Te decet* fit partie aussi de la *vigilia* papale, comme hymne pouvant remplacer le *Te Deum*, par lequel se terminait en effet le premier office nocturne, les jours de double office¹.

1. Cf. BAEUMER, *op. cit.*, t. II, p. 51. Les variantes entre le texte des Constitutions apostoliques et le texte bénédictin, se retrouvent dans le texte actuel des Grecs, probablement retouché durant la polémique arienne.

Voici le texte de cette vénérable doxologie :

Constit. Apostol.		Texte bénédictin.
Σοὶ πρέπει αἶνος	Te decet laus,	Te decet laus,
Σοὶ πρέπει ὕμνος	Te decet hymnus,	Te decet hymnus,
Σοὶ δόξα πρέπει τῷ Θεῷ καὶ Πατρὶ	Te decet gloria Deo et Patri,	Tibi gloria Deo Patri
Διὰ τοῦ Υἱοῦ, ἐν Πνεύματι τῷ πα- ναγίῳ, εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώ- νων. Ἀμήν ¹ .	per Filium, in Spiritu omnisancto, in saecula saeculorum. Amen.	Et Filio cum sancto Spiritu, in saecula saeculorum. Amen.

Beaucoup plus célèbre que la précédente est l'hymne occidentale *Te Deum* de l'évêque Nicéas de Remesiana, à la fin du IV^e siècle, souvent attribuée à saint Ambroise², à saint Anicet, à Sisibut et à saint Abondius. Saint Benoît en prescrit le chant au terme des vigiles dominicales³, mais dans les Règles monastiques des Gaules⁴ et d'Irlande, elle est au contraire appelée : *hymnus ad matutinos in dominicis diebus*⁵. Moins ancien que les hymnes citées précédemment, le *Te Deum* leur est inférieur pour l'originalité de la pensée, puisque les dix premiers versets semblent empruntés à l'hymne eucharistique de la liturgie de Jérusalem, tandis que les versets II-13, 24-26 s'inspirent du *Gloria* et que les autres sont tirés des psaumes. Primitivement, ce chant se terminait par le verset 21 : *Aeterna fac cum sanctis tuis gloria munerari*; mais dans les diverses églises on commença à y ajouter plusieurs conclusions qui contribuèrent à donner au *Te Deum* un caractère pénitentiel. De fait, au moyen âge, on le chantait à l'occasion de quelque grande calamité, tandis que dans les circonstances les plus

1. Cf. *Const. Apost.*, VII, c. 48, P. G., I, col. 1057.

2. Cf. MORIN, *Rev. Bénédicte.*, 1890, pp. 15-19; 1894, pp. 49-77, 337-345; 1897, p. 390; 1898, p. 399.

3. *Regula Sancta*, c. XI.

4. Cf. BAEUMER, *op. cit.*, t. I, pp. 216-217.

5. C'est la place qu'il occupe dans l'Antiphonaire de Bangor (VII^e s.), publié d'abord par MURATORI (*Anecd. Ambrosiana. Patavii*, 1713, t. IV, pp. 119 et suiv.), puis par F.-E. WARREN, dans la Collection de la *Bradshaw Society*. London, 1893, t. IV, § II; 1896, t. X.

solennelles et les plus joyeuses on entonnait le *Gloria in excelsis* ¹. Vers l'an 525 l'usage liturgique du *Te Deum* était devenu universel en Occident, tout comme celui du *Gloria* et des *Benedictiones* ; et il servait même de transition entre la *παννυχίς* et la messe ; pour cette raison, l'antiphonaire de Bangor l'appelle *hymnus quando comunicant sacerdotes*.

La ressemblance du *Te Deum* avec une autre hymne ambrosienne ancienne (*Transitor*. dom. iv post Epiph.) est trop suggestive pour que nous renoncions à en rapporter le texte. Dom Cagin, qui l'a étudiée de près, a cru pouvoir conclure à son antiquité reculée, étant donné en outre que la version latine, comparée avec la mélodie, trahit un original grec, auquel elle était destinée primitivement.

1. Te laudamus, Domine Omnipotens,
2. Qui sedes super Cherubim et Seraphim,
3. Quem benedicunt Angeli, Archangeli,
4. Te laudant Prophetæ et Apostoli.
5. Te laudamus, Domine, orando,
6. Qui venisti peccata solvendo ;
7. Te deprecamur magnum Redemptorem,
8. Quem Pater misit ovium pastorem.
9. Tu es Christus Dominus Salvator,
10. Qui de Maria Virgine es natus ;
11. Hunc sacrosanctum Calicem sumentes,
12. Ab omni culpa libera nos semper ².

Il est impossible de ne pas voir l'affinité qui existe entre notre texte, grec à l'origine, et l'hymne de Nicéas, laquelle, bien qu'appartenant par la langue à la grande souche latine, trahit toutefois, en raison du milieu dans lequel vivait l'auteur, de grandes relations avec l'Orient ³.

Un autre chant très célèbre dans les églises orientales, déjà rapporté dans la Bible Alexandrine, est l'Hymne lucernaire, citée par saint Basile comme une preuve de la foi de l'Église antique en la divinité du Saint-Esprit. Il n'est aucunement démontré que saint Basile identifie cette hymne avec celle que

1. Cf. CABROL, *op. cit.*, pp. 161-162.

2. *Paléograph. Musicale*, 1897, p. 18.

3. Cf. MORIN, *Rev. Bénédict.*. XXIV, 1907, pp. 180 et suiv.

le martyr Athénogène aurait composée en montant sur le bûcher. Pourtant comme il rapporte les textes des Pères, en les citant d'après leur ordre chronologique, et que l'hymne vespérale est précisément placée entre Origène et Grégoire le Thaumaturge, il s'ensuit que sa composition ne pourrait remonter moins haut que le III^e siècle. Nous donnons le texte de cette hymne *lucernaire*, qui, aujourd'hui encore, est en honneur chez plusieurs peuples d'Orient :

Φῶς ἰλάρον ἁγίας δόξης ἀθά- νάτου Πατρὸς οὐρανόυ ἁγίου, μάκαρος, Ἰησοῦ Χριστέ ἐλθόντες ἐπὶ τὴν ἡλίου δύσιν ἰδόντες φῶς ἑσπερινόν ὑμνοῦμεν Πατέρα καὶ Υἱόν καὶ Ἁγίον Πνεῦμα, Θεόν. Ἄξιόν δε ἐν πάσι καιροῖς ὑμνεῖσθαι σε φωναῖς ὁσίοις Υἱέ θεοῦ, ζῶν ὁ διδοὺς Διὰ ὃ κόσμος σε δοξάζει.	Lumen hilare gloriae sanctae im- mortalis Patris coelestis. Iesu Christi, Sancti, Beati, Ad solis occasum qui pervenimus, Nocturnum lumen videntes, Patrem, Filium et Spiritum san- ctum Deum canimus. Iustum quidem (est) omnibus momentis Piis Te canere vocibus, Fili Dei, qui vitam largiris, Unde mundus Te glorificat ¹ .
---	---

Malgré toute la célébrité que cette hymne a toujours obtenue chez les Grecs, il semble que les liturgies latines ne l'aient jamais accueillie. Bien plus, on dirait que même les Constitutions apostoliques l'ont ignorée.

Une autre perle de l'antique psalmodie chrétienne est le chant *Ubi charitas et amor*, qui jadis accompagnait les agapes, et est exclusivement réservé maintenant au lavement des pieds le jeudi saint. Le rythme en est libre, et formé d'accents et de phrases proportionnées.

1. Ubi charitas et amor, — Deus ibi est.
2. Congregavit nos in unum — Christi amor.
3. Exultemus et in ipso — Iucundemur.
4. Timeamus et amemus — Deum vivum.
5. Et ex corde diligamus — Nos sincero.
6. Simul ergo cum in unum — Congregamur.
7. Ne nos mente dividamur, — Caveamus.

1. S. BASIL., *De Spir. Sancto*, c. XXIX, n. 73, P. G., t. XXXII, col. 205.

8. Cessent iurgia maligna, — Cessent lites.
9. Et in medio nostri sit — Christus Deus.
10. Simul quoque cum beatis — Videamus
11. Glorianter vultum tuum, — Christe Deus,
12. Gaudium quod est immensum — Atque probum,
13. Saecula per infinita — Saeculorum. Amen.

Les liturgies monastiques de Césaire et d'Aurélien assignent pour le second nocturne des vigiles d'hiver, une autre belle hymne apocalyptique, entrée aussi dans la liturgie mozarabe sous forme de répons pour les vigiles du mercredi de Pâques¹ :

1. Magna et mirabilia opera tua sunt,
2. Domine Deus omnipotens.
3. Iustae et verae sunt viae tuae,
4. Domine, rex gentium.
5. Quis non timebit et magnificabit nomen tuum?
6. Quoniam tu solus sanctus et pius,
7. Et omnes gentes venient et adorabunt nomen tuum sub oculis
tuis,
8. Quoniam iustitiae tuae manifestatae sunt.

La forme coulante et le rythme élégant et libre de cette antique hymnodie chrétienne, résultant entièrement de consonances proportionnées et d'accents rythmiques, exigent une habileté et un goût littéraire qu'on ne peut toujours attendre des masses populaires. C'est pourquoi cette sorte d'hymnodie eut le même sort que la prosodie classique grecque et latine, alors que, sous les auspices de saint Ephrem le Syrien, saint Hilaire et saint Ambroise donnèrent chez nous une impulsion nouvelle à l'ancienne poésie populaire. Ce fut alors que l'accent tonique du mot fit oublier la valeur de durée des syllabes, donnant ainsi naissance à la poésie médiévale des langues néo-latines.

1. G. MORIN, *Un texte préhiéronymien du Cantique de l'Apocalypse*, t. XV, pp. 3-4. L'hymne « *Magna et mirabilia* ». *Rev. Bénédict.*, XXVI (1909), pp. 464-466.

LA SAINTE LITURGIE DURANT LE CYCLE PASCAL

LA VEILLÉE SACRÉE PENDANT LA NUIT PASCALE.

Station au Latran (primitivement à Saint-Pierre).

AVANT-HIER, le Christ crucifié s'est revêtu pour nous de malédiction; il est mort sur un gibet d'infamie, abandonné comme un coupable à l'inexorable justice de Dieu, non moins qu'à la rage de l'enfer et à la haine de ses ennemis. Il est mort, et avec lui est morte toute l'humanité; comme elle mourut une première fois à la sainteté et à l'innocence originelle à cause du péché d'Adam, ainsi, dans le Christ et par le Christ, elle meurt maintenant au péché et à l'ancienne Loi, se rendant, par le moyen de la foi, solidaire de l'expiation et du sacrifice de Jésus.

Et pourtant le moment est enfin arrivé où cette pauvre humanité brisée, meurtrie, déchirée dans le divin Crucifié, mais qui a toutefois donné à Dieu une satisfaction proportionnée à son crime, va être réintégrée dans son ancien honneur. Sur la croix, Jésus s'abandonne et se livre au Père. Le Père agrée cette offrande et, recevant dans son cœur ce don, — un froid cadavre, tout couvert de crachats et de blessures, — il le réchauffe et lui communique sa vie. Jésus ressuscite à l'aube du troisième jour, mais comme il avait associé à son expiation toute l'humanité, ainsi unit-il à son triomphe son corps mystique tout entier, sur lequel il répand, en qualité de Chef, la gloire de sa résurrection.

Il est donc mort comme l'enseigne l'Apôtre, à cause de nos péchés, et il est ressuscité pour en détruire les effets, nous restituant, avec la grâce et la justice, le droit à la gloire. La Pâque de Jésus est donc notre Pâque, puisque, si au soir de la Parascève nous sommes tous morts en lui sur la Croix, cette nuit, en lui encore, nous ressuscitons à une vie nouvelle selon Dieu.

C'est là le motif pour lequel l'Église, spécialement en Occident, a réservé à la fête pascalle, dès l'antiquité la plus reculée, l'administration solennelle du baptême, par lequel, comme l'explique saint Paul, nous descendons dans la piscine comme pour y être ensevelis avec le Christ, et de là, ressusciter à l'image de sa sainteté, à une vie nouvelle de grâce.

Il y a donc un lien intime entre le baptême et la fête de Pâques; aussi l'Église, dans la solennelle liturgie de cette semaine, entrelace-t-elle et fond ensemble ces deux concepts, ces deux résurrections, pour chanter les gloires d'une unique Pâque, celle de Jésus Chef et de son corps mystique.

Une ancienne tradition orientale rapportait que la venue finale du Christ — laquelle, grâce à la résurrection universelle des corps, peut vraiment être regardée comme l'achèvement et la plénitude de la Pâque chrétienne — devait arriver durant la nuit anniversaire de la résurrection du Seigneur. C'est pourquoi le peuple se réunissait dans l'église et veillait en attente de la Parousie; après minuit, rien n'étant apparu du ciel, on en concluait que cette année encore le monde ne finirait pas, et l'on célébrait la Pâque.

Quoi qu'il en soit, la tradition de passer en prière la nuit du samedi au dimanche pascal est fort ancienne. Tertullien en parle comme d'une loi dont on ignore l'institution, et de laquelle personne ne pouvait s'exempter. Ce ne fut que dans le bas moyen âge que la cérémonie fut anticipée définitivement et célébrée l'après-midi, et plus tard, avancée même jusqu'à la matinée du samedi saint.

La plus ancienne description de la veillée pascalle nous est fournie par le martyr Justin dans son Apologie; le baptême suivi de la messe doit, tel qu'il nous le présente, représenter précisément les rites que nous décrivons, puisqu'ils venaient après un jeûne solennel et public non seulement des catéchumènes, mais de toute la communauté chrétienne; jeûne qui, à cette époque, ne pourrait être identifié qu'avec le jeûne précédant la solennité de la résurrection du Seigneur.

A l'époque classique de la sainte liturgie à Rome, c'est-à-dire après le temps de saint Grégoire, toute la cérémonie de la vigile de Pâques se déroulait magnifiquement au Latran, ainsi que

nous la décrivent les plus anciens *Ordines Romani*. A l'origine pourtant, le baptême à Rome était mis en relation avec Pierre, puisqu'on l'administrait dans le cimetière *ad Nymphas ubi Petrus baptizabat*, entre la voie Nomentane et la voie Salaria ou dans le sanctuaire apostolique *ad Catacumbas*, et plus particulièrement dans le baptistère damasien à Saint-Pierre. C'est en effet à ce dernier que, selon toute probabilité, l'on doit rapporter l'inscription lue et recopiée dans les anciens recueils romains, et que nous avons déjà citée ailleurs : *Auxit Apostolicae geminatum Sedis honorem*¹. L'importance de ces vers réside dans le lien qu'ils établissent entre le baptême romain et les Princes des apôtres Pierre et Paul. Ce siège, dit le poète anonyme, est déjà célèbre parce que fondé par les deux Chefs du Collège apostolique; mais le Christ a voulu l'exalter encore plus, car celui à qui Il confia la porte du royaume céleste, jouit aussi dans ce temple de la seconde clef, qui ouvre les vestibules du ciel.

La cérémonie qui va se dérouler sous nos yeux, et qui exprime en des couleurs si suggestives et si vives une sainte et terrible réalité, nous voulons dire la résurrection du Christ et de l'Église, se compose de trois parties distinctes; d'abord l'office de la vigile, auquel sert de prélude le rite de la bénédiction du lucernaire, puis le baptême et enfin la messe. A l'origine, et indépendamment du baptême, l'habituelle *pannuchis* qui, au III^e siècle, sanctifiait, chaque semaine, la nuit du samedi au dimanche, ne devait pas comprendre des rites bien différents de ce que le Missel romain actuel prescrit pour la vigile pascale. Bien plus, avant que la piété monastique eût créé, vers le v^e siècle, le type de l'office nocturne contenu dans nos Bréviaires, l'antiquité chrétienne la plus reculée, en ses ordinaires veillées dominicales et aux anniversaires des martyrs dans les cryptes des cimetières et les Titres urbains, ne connaissait d'autre forme d'office vigilial que celle qui a servi de modèle pour la rédaction de la solennelle préparation liturgique à la fête de Pâques; il se trouve ainsi que la cérémonie actuelle du Missel *in Vigiliis Paschae* représente et conserve intact le type de l'office nocturne primitif selon l'usage romain.

1. Cf. *Liber Sacramentorum*, t. I^{er}, p. 32, et t. II, ch. I^{er}, p. 18.

La première partie de la cérémonie actuelle a pour objet la bénédiction du feu et du cierge pascal. Elle constitue une altération de la primitive *Eucharistia lucernaris*, et, comme telle, elle est tout à fait étrangère à l'antique tradition liturgique du Siège apostolique, au point d'être absente des plus anciens *Ordines Romani*. Le mérite de l'avoir introduite à Rome revient à cette espèce de compromis entre les usages gallicans et la liturgie romaine qui fut conclu durant la première période carolingienne; en sorte que le résultat de cette fusion, grâce aux nouveaux dominateurs francs, finit par obtenir droit de cité même dans la Ville aux sept collines.

Nous avons déjà parlé de l'*Eucharistia lucernaris*, nous n'avons donc pas à revenir sur ce sujet. Pour ce qui est en particulier de cette première partie de la liturgie romaine de la vigile pascale, il est utile d'observer que toute la bénédiction actuelle du feu avec ses quatre collectes de rechange, quelque inspirées et émouvantes qu'elles soient vraiment, représente une curieuse équivoque dans l'interprétation de la rubrique et de la terminologie médiévale. Il n'y était, en effet, question ni de feu ni de brasier, et moins encore de larmes d'encens, l'objet du rite sacré était le *Lucernaire* ou le fait d'allumer, au début de la sainte veillée, le cierge qui devait brûler à côté du lutrin, comme une sorte de poétique sacrifice de lumière, la cire se détruisant comme pour rendre hommage à Celui qui est lumière de lumière, et qui, venu dissiper les ténèbres du monde, entend être précisément ce *claritatis tuae ignem* dont parle la première oraison, c'est-à-dire ce *lumen quod a te sanctificatum atque benedictum est*. Bien plus, la collecte elle-même que maintenant la rubrique du Missel attribue à la bénédiction des grains d'encens, se rapporte en réalité au *nocturnum splendorem*, qui doit briller, afin que *arcana luminis tui admixtione resulgeat*. En un mot, il s'agit du cierge pascal, dont les fidèles des premiers temps, comme nous l'apprend Ennodius et comme l'atteste encore la prière elle-même du Missel, avaient coutume d'emporter chez eux de petits fragments à titre d'eulogies : *In quocumque loco ex huius sanctificationis mysterio aliquid fuerit deportatum, expulsa diabolica fraudis nequitia, virtus tuae maiestatis assistat*.

Il subsiste encore quelque chose de cet usage. De nos jours encore, en de nombreux endroits de l'Italie, le peuple conserve une grande dévotion pour les fragments, non plus du cierge pascal, mais de la cire du *Lumen Christi* que l'on enferme dans de petits sachets de soie pour être suspendus au cou des enfants. Nous ne savons pas comment la pensée s'est à ce point écartée du cierge de la vigile, qu'elle a fini par aboutir aux larmes résineuses de l'encens, alors que les mots *incensum, incensi sacrificium, incensum lucernae* exprimaient sans aucun doute, dès le v^e siècle, et visaient le rite de l'allumage du cierge qui, placé auprès de l'ambon, devait éclairer l'église durant ces saintes veilles.

Le triple cierge que le diacre allume au chant des mots : *Lumen Christi*, paraît être un autre rite de rechange pour le Lucernaire. Peut-être, de la lointaine liturgie hispanique, est-il venu à Rome par l'intermédiaire des rits gallicans.

Suit une troisième formule de l'*Eucharistia lucernaris*, mais cette fois elle est classique, et on l'a attribuée à saint Augustin. En tout cas, elle date au moins du iv^e siècle, alors que commença toute cette floraison de compositions liturgiques en forme d'anaphores, dont le Sacramentaire léonien nous conserve çà et là de curieux exemples.

Saint Jérôme déplore l'inspiration presque profane que plusieurs diacres de son temps donnaient au *praeconium* pascal, citant Virgile à propos des abeilles laborieuses et chastes. De tels thèmes furent développés durant plusieurs siècles encore, à l'occasion de la vigile de Pâques; le rouleau de l'*Exsultet* de Bari, du xii^e siècle, en est la preuve.

La formule romaine se distingue par sa sobriété et son onction. Elle n'est pas dépourvue d'élan lyrique, et parfois l'inspiration en est si véhémement qu'elle semble transporter l'auteur dans les régions les plus sublimes de la mystique chrétienne, par exemple quand il veut établir les avantages qui ont résulté pour l'humanité de la présente économie de la rédemption du monde perdu jadis par le péché. Sans doute, le plan actuel choisi par Dieu pour atteindre sa glorification grâce à Jésus, Sauveur du genre humain, est, entre tous, le plus digne de la Divinité, le plus glorieux pour le Christ, le plus utile pour

nous. En ce sens, l'on peut dire avec l'Église : *O felix culpa, o certe necessarium Adae peccatum*, puisque, dans la sagesse de Dieu, ces maux ont été précisément les causes occasionnelles d'un si grand bien. Partant, un esprit étroit, qui s'arrête au simple concept du péché et de l'offense de Dieu, et n'étend pas ses considérations à tout le plan grandiose de la réparation du monde — Dieu sachant tirer du mal le plus grand bien — peut seul trouver à redire à cette formule. Prise en dehors de son contexte, elle surprendrait sans doute une âme pieuse — et c'est ainsi qu'à Cluny on la supprima — mais entendue au sens qui ressort de toute la composition, elle exprime avec vérité le cri d'enthousiasme et de gratitude qui jaillit de l'âme croyante, quand elle contemple le mystère de sa rédemption. De même, en face du *Jugement dernier* de Michel-Ange, dans la chapelle Sixtine, un esprit sentant moins fortement que le grand artiste le frémissement du *Dies irae, dies illa*, pourra-t-il trouver exagérée et étrange toute cette scène, où, devant le Juge redoutable, il semble que tremble même sa Divine Mère ! Pour comprendre certains puissants effets du génie, il faut d'abord les ressentir et cela est vrai par-dessus tout pour la sainte liturgie ; pour bien la goûter, il est nécessaire de la vivre en son âme.

VIGILE DE PAQUES.

I. L' « *Eucharistia lucernaris* ».

Formule B) ¹ *de rechange.*

LE prêtre salue le peuple et récite plusieurs formules eucharistiques de rechange, qui, primitivement, se rapportaient au cierge allumé au début de la vigile et, plus tard seulement, ont été appliquées à la bénédiction du feu.

Le Prêtre : « Que le Seigneur soit avec vous. »

R. : « Et avec votre esprit. »

Le Prêtre : « Prions. »

1. Nous indiquerons par ordre au moyen de lettres de l'alphabet ces différents textes de rechange.

Cette prière s'inspire de la fameuse hymne lucernaire de Prudence, où l'étincelle tirée de la pierre s'élève jusqu'à symboliser notre âme, qui tire du Christ, pierre mystique, le feu de la charité et la vie de la grâce.

« O Dieu qui par votre Fils, pierre angulaire, avez accordé à vos fidèles le feu de votre splendeur, sanctifiez pour nos usages cette flamme nouvellement tirée du silex, et faites-nous la grâce que cette solennité pascale nous enflamme à ce point de célestes désirs, que nous puissions arriver avec un cœur pur à la fête éternelle de votre lumière. Par le même Seigneur, etc. »

Formule C) de rechange.

La prière suivante elle aussi, plutôt qu'au feu, s'applique à la bénédiction de la lumière du soir, selon le rite primitif.

Prière. « O Seigneur Dieu, Père tout-puissant, lumière indéfectible, qui êtes l'auteur de toute autre lumière; Vous qui avez illuminé le monde entier, bénissez aussi cette lumière déjà consacrée et sanctifiée par Vous, afin que sa flamme nous réchauffe et que nous méritions d'être éclairés par les rayons de votre splendeur. Et comme vous éclairâtes (la route de) Moïse sortant d'Égypte, ainsi illuminez nos sens et notre cœur, pour que nous méritions d'arriver à la vie et à la lumière éternelle. Par le Christ, etc. »

Formule D) de rechange.

Nous avons déjà exposé tout ce symbolisme dans l'introduction de ce quatrième volume, aussi est-il superflu d'y insister à nouveau. L'équivoque liturgique et le désordre que nous trouvons dans ces collectes de rechange prouvent une fois de plus qu'elles n'appartiennent pas à la primitive tradition liturgique romaine, et représentent des interpolations étrangères qui, toutes vénérables qu'elles soient, défigurent néanmoins la solennelle simplicité de cette sorte d'édifice que constitue la liturgie de l'Église de Rome.

Prière. « Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, daignez coopérer avec nous, tandis qu'en votre nom, en celui de votre Fils unique, notre Seigneur Jésus-Christ, et du Saint-

Esprit, nous bénissons cette flamme. Aidez-nous contre les traits embrasés de l'adversaire et éclairez-nous par votre céleste grâce. Vous qui vivez, etc. »

Formule E) de rechange.

La prière suivante, qui maintenant se récite pour la bénédiction des grains d'encens que l'on fixe ensuite en forme de croix dans le cierge pascal, représentait primitivement elle aussi une autre formule de rechange pour la bénédiction de la lumière du soir. L'équivoque s'est introduite très tardivement, causée par le mot *incensum*, qui, à l'origine, signifiait la lumière du cierge, et, par la suite, désigna la résine parfumée.

Prière. « Que votre abondante bénédiction, Seigneur tout-puissant, descende sur ce cierge; Vous, invisible régénérateur, allumez ce flambeau nocturne, afin que ses rayons symboliques éclairent le sacrifice qui est offert en cette nuit, et qu'en outre, partout où sera introduite une parcelle de ce cierge sacré, soient éloignées toute fraude et malice de Satan, et qu'on ressente la puissance de Votre majesté. Par le Christ, etc. »

Cette prière fait allusion à l'ancien usage de partager parmi le peuple les restes du cierge pascal, en guise d'eulogie ou d'objet béni. A Rome, au VII^e siècle, comme nous l'avons dit, l'archidiacre, le matin du samedi saint, faisait un mélange de cire fondue et d'huile bénite, et, au moyen d'un moule, y découpait de petits disques portant gravée l'image de l'*Agnus Dei*. Ces objets étaient distribués aux fidèles durant l'octave de Pâques, pour qu'ils les fissent brûler dans leurs demeures en cas de maladie ou de tempête. C'est là l'origine de ce qu'on appelle les *Agnus Dei*, que bénit maintenant, à des époques déterminées, le Souverain Pontife lui-même.

Après la lecture des quatre premières formules de cette *Eucharistia lucernaris*, qui actuellement sont récitées par le prêtre sur le seuil de l'église, devant un brasier allumé et un plateau contenant les grains d'encens, le diacre se revêt de la blanche dalmatique pascalle, et le cortège s'avance processionnellement vers l'autel. Pour éclairer la route, — car tel est le sens primitif de la cérémonie, — le diacre allume successivement

les trois cierges placés à l'extrémité d'un roseau, disant chaque fois, comme dans le rit mozarabe du *Lucernaire* quotidien :

Le Diacre : « La lumière du Christ. »

Ry. : « Rendons grâces à Dieu. »

A Rome, au VIII^e siècle, avant que le clergé entrât dans l'église pour la célébration de la vigile, on allumait le cierge sur l'ambon, et l'on commençait la lecture des Prophètes. A une époque postérieure, le diacre après avoir demandé la bénédiction du prêtre saluait le peuple et chantait lui-même la collecte qui servait comme de préambule à la bénédiction du cierge ou, ainsi que l'on disait, sa *sanctificatio*. Après la collecte, venait le chant de la splendide prière eucharistique, désignée aussi sous le nom général de préface. Les Sacramentaires en contiennent différentes formules, mais roulant toutes, depuis le temps de saint Jérôme, sur le même thème obligé, car le concept en est toujours identique.

Formule A) Sanctification ou bénédiction du « Lucernaire Pascal ».

C'est au diacre qu'il appartient d'allumer le cierge pour la veillée. Par suite le chant qui, à l'occasion de la vigile pascale, accompagne le rite symbolique de cette soirée du sabbat lui est également réservé. Il est inutile de dire que ce rite du lucernaire provient lui aussi des traditions de la Synagogue.

Le Diacre : « De grâce, Seigneur, bénissez-moi. »

Le Prêtre : « Que le Seigneur soit dans votre cœur et sur vos lèvres, afin que vous nous donniez avec une digne compétence annonce de sa Pâque. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

Suit la fameuse formule d'*Eucharistia lucernaris* dont nous avons parlé plus haut. Cette composition diaconale a un caractère tout particulier et la tradition liturgique voulait que le texte en fût lu sur un rouleau de parchemin, que le diacre déroulait peu à peu du haut de l'ambon. Il était généralement historié, mais les scènes étaient peintes à l'envers du texte pour être vues du peuple à mesure que le lecteur déroulait le *volumen*.

Le Diacre : « Que la multitude des Anges exulte dans le ciel, qu'exultent les divins mystères, que la trompette résonne pour célébrer convenablement la victoire de notre Très-Haut Souverain. Que la terre aussi se réjouisse, irradiée qu'elle est d'un si grand éclat, et illuminée par la splendeur du Roi éternel; qu'elle sache que déjà s'est dissipée la nuée qui recouvrait toute la terre. Qu'exulte aussi notre mère, l'Église, sur qui se reflètent les rayons d'une si noble lumière et que cette enceinte retentisse des cris de joie du peuple. C'est pourquoi, mes très chers frères ici présents, en face de la splendeur merveilleuse de cette lumière sacrée, je vous prie d'invoquer avec moi la miséricorde divine, afin que Celui qui, sans aucun mérite de ma part, a daigné me compter au nombre des lévites, éclairant mon âme des rayons de sa lumière, m'assiste pour achever les louanges de ce Cierge. Par notre Seigneur, etc. »

Ry. : « Amen. »

Le Diacre : « En haut les cœurs. »

Ry. : « Nous les avons élevés au Seigneur. »

Le Diacre : « Élevons donc au Seigneur notre Dieu, l'hymne eucharistique. »

Ry. : « Cela est bien et juste. »

Le Diacre : « Oui, en vérité, il est digne et juste de célébrer, non seulement avec tout l'amour du cœur et de l'esprit, mais aussi au moyen du chant, le Dieu invisible, Père tout-puissant, et son Fils unique, Jésus-Christ, notre Seigneur, qui paya pour nous au Père éternel la dette d'Adam, et, dans sa bonté, effaça par son sang l'obligation contractée en raison de l'ancien péché. C'est, en effet, la fête pascale, où vraiment fut mis à mort l'Agneau dont le sang consacre les portes des fidèles. C'est la nuit où la mer Rouge se laissa fouler à pied sec par les enfants d'Israël à peine sortis d'Égypte. C'est précisément la nuit où la colonne lumineuse dissipa les ténèbres du péché. C'est la nuit qui, partout, vient détourner ceux qui croient en Jésus-Christ, des vices du siècle et de l'obscurité des péchés, pour les rendre à la grâce et les reconduire à la sainteté. C'est la nuit où, les lacets de la mort étant brisés, le Christ ressuscita vainqueur des enfers. De rien, en effet, ne nous eût servi la vie temporelle, si nous n'avions pu tirer avantage de la rédemption. Combien

donc, ô Seigneur, est merveilleuse votre bienveillante condescendance ! O charité incomparable, dont vous nous avez aimés ! Pour racheter le serviteur vous avez livré votre Fils à la mort ! Bien heureux est le péché d'Adam, qui devait être effacé par la mort du Christ. Heureuse faute, qui mérita d'avoir un pareil et si grand Rédempteur !

» Nuit vraiment heureuse, qui seule as mérité la gloire de marquer l'heure et le moment où le Christ se leva de la tombe. Voici la nuit dont il est écrit : « La nuit sera claire à l'égal du » jour », et encore : « La nuit redoublera ma joie par sa lumière. » La sainteté de cette nuit chasse les péchés, lave les fautes, restitue l'innocence aux pécheurs, et la joie à ceux qui sont tristes, met en fuite les rancunes, réconcilie les esprits dans la concorde, abat les tyrannies. »

Ici le diacre fixe dans le cierge, en forme de croix, les cinq grains d'encens. Puis il poursuit :

« A l'occasion de cette nuit, accueillez, ô Père saint, le sacrifice nocturne de cette lumière que vous offre la sainte Église, vous présentant solennellement, par la main des lévites, le cierge provenant du travail des abeilles... Et maintenant que nous connaissons les significations de cette colonne, voici qu'à l'honneur de Dieu elle s'allume au moyen de l'étincelle enflammée. »

Il est évident qu'il y a ici une lacune, puisque le sens présente une coupure. On a en effet supprimé tout ce qui était dit ici de la chasteté des abeilles et de leur amour du travail, passage que nous trouvons dans d'autres *Exsultet*, hors de Rome.

« Quoique sa flamme soit communiquée à plusieurs luminaires, elle ne ressent cependant aucun dommage de cette distribution, puisqu'elle tire son aliment de la cire liquéfiée, que la mère abeille a produit d'elle-même, pour en former la matière de ce cierge précieux. O nuit vraiment heureuse, où l'Égypte fut dépouillée et les Hébreux enrichis ! Nuit où le ciel se réconcilia avec la terre, où la Divinité prit contact avec l'humanité ! Nous vous prions donc, Seigneur, afin que ce cierge, consacré à l'honneur de votre nom pour éclairer les ténèbres de cette nuit, ne nous manque jamais. Bien plus, qu'agréé par vous comme un

parfum suave, ses rayons se joignent à ceux des astres nocturnes. Que l'astre du matin le trouve encore ardent, je parle de cet astre qui ne connaît pas de couchant, Celui qui, revenu du *schéol*, resplendit avec sérénité sur le genre humain.

» Nous vous prions donc, Seigneur, afin que durant ces joies pascales, vous nous accordiez des jours tranquilles, et que vous daigniez assidûment protéger, gouverner et conserver nous, vos serviteurs, tout le clergé et le peuple très pieux, ainsi que notre bienheureux Père N.N. et notre évêque N. » (*Depuis que l'empire romain-germanique inauguré par Charlemagne n'existe plus, on omet toute la phrase suivante :*) « Tournez aussi vos regards vers notre très pieux empereur (*tant qu'il n'avait pas encore été consacré par le Pape, on disait : élu empereur*), dont vous connaissez, ô Dieu, les vœux intimes. Dans votre infinie bonté et votre miséricorde, donnez-lui un gouvernement tranquille. prélude pour lui de la paix éternelle, et faites qu'avec son peuple il puisse remporter la victoire dans le ciel. Par le même notre Seigneur, etc. »

II. *Les saintes Vigiles.*

QUAND a pris fin l'*Eucharistia lucernaris* (qui correspondait en partie, comme heure canonique et comme signification, au préluce des vêpres), commencent immédiatement les Vigiles, lesquelles, durant les trois premiers siècles à Rome, consistaient exclusivement en une série de lectures scripturaires, séparées par des collectes et par le chant responsorial des psaumes. Plus tard seulement l'influence monastique a donné à l'Office divin un plan et un type tout différent.

Une très ancienne tradition réservait aussi à l'office du matin le chant d'une série d'odes prophétiques, passées de la Synagogue à l'Église. C'est la raison pour laquelle aujourd'hui, dans la veillée pascale, après les lectures, les chants responsoriaux ne sont pas empruntés au Psautier mais à l'antique recueil des Odes matutinales. En somme, la vigile pascale décrite dans le Missel Romain a une importance capitale, puisqu'elle conserve encore, presque intact, le type primitif de la vigile dominicale romaine, suivie du sacrifice eucharistique, comme c'était l'usage aux premiers siècles de l'Église.

Saint Grégoire réduisit à six le nombre des lectures; mais quelque temps après, l'antique tradition duodénaire du Sacramentaire Gélasien, si répandu en Italie et en France, prévalut à Rome également.

Les collectes qui suivent les lectures sont remarquables : avec la brièveté du style lapidaire, elles font ressortir leur signification mystique, en les mettant en relation avec le baptême.

La première leçon est tirée de la *Genèse* (I, 1-31 et II, 1-2); l'œuvre de la création y est décrite. Le monde est le chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu, et tout ce qui a l'être est beau, parce qu'il est sorti de ses mains. Par suite le monde est comme un temple immense que Dieu lui-même a élevé à sa propre gloire; et nous qui nous servons, par concession de Dieu, des créatures inférieures, nous le devons faire avec de grands égards et avec respect, usant d'elles toujours pour la fin que Dieu s'est proposée en nous les concédant.

Les Saints aimaient toutes les créatures, parce qu'ils reconnaissaient en elles une certaine fraternité — on pense à « frère feu, frère loup, frère soleil », de saint François — par rapport à Dieu qui est notre commun Père. Quand, d'autre part, l'Écriture met dans la bouche du Seigneur les paroles : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance », les saints Pères expliquent que cette image et cette ressemblance ont une signification très profonde et très exacte, puisqu'on les peut entendre de l'élévation de la créature raisonnable à l'état surnaturel au moyen de la grâce. Celle-ci élève intrinsèquement la nature créée et lui confère, autant qu'il est possible à une créature, une sublime conformité avec la nature divine. C'est en ce sens que l'apôtre saint Pierre nous déclare *Divinae naturae consortes*.

Après la lecture, toute l'assemblée, à l'invitation du diacre, ployait les genoux et se recueillait pour méditer quelques instants; puis le prêtre prenait la parole et récitait la collecte.

Le Diacre : « Fléchissons les genoux. »

Ry. : « Levez-vous. »

Prière. « O Dieu qui avez merveilleusement créé l'homme, et plus merveilleusement encore l'avez racheté; faites qu'à l'at-

trait sensible du péché nous opposons le refus de l'esprit, afin d'arriver aux joies éternelles. Par notre Seigneur, etc. »

On peut comparer la rédemption à une seconde création, puisque par elle l'homme, qui s'était livré comme esclave au démon, est rendu à sa première dignité de fils de Dieu.

Les appâts dont Satan se sert pour nous attirer au péché sont spécialement les sens; mais la raison, illuminée par la foi, dissipe le charme et la fascination de cette fantasmagorie sensible.

La seconde lecture (*Gen.*, v, vi, vii et viii) est en intime relation avec la première, et, par suite, avec l'œuvre de la Rédemption. Comme au début Dieu avait tiré du néant l'univers, ainsi maintenant, au moyen de l'arche de Noé qui abrite les réserves de la création, il le renouvelle. Saint Pierre donne une explication profonde de ce symbolisme de l'arche qui flotte sur les eaux du déluge universel : elle figure l'Église, c'est-à-dire la société de tous ceux qui, grâce à l'eau du baptême, sont élus pour constituer le temple spirituel du vrai Dieu. De même que l'arche de Noé renouvela la vie du monde entier, ainsi maintenant le saint baptême submerge un état de choses désormais intolérable et y met fin, en inaugurant le Testament Nouveau de paix et d'amour.

Après la lecture vient la collecte suivante, qui est d'une profondeur de doctrine ascétique vraiment digne de l'âge d'or de la liturgie romaine. En général, et il faut le dire une fois pour toutes, les collectes qui, en cette veillée pascalle, servent de conclusion aux lectures, sont parmi les plus admirables de la liturgie, et pourraient servir de thème à tout un traité d'ascèse sur l'œuvre de la Rédemption humaine.

Le Diacre : « Fléchissons les genoux », etc.

Prière. « O Dieu, force immuable et lumière éternelle, regardez avec bonté le mystère sacré de votre Église, et par votre action continuelle et paisible, conduisez à bonne fin l'œuvre du salut humain. Que le monde entier voie et expérimente en lui-même que vous le relevez de toute la profondeur de son abaissement, que vous le rajeunissez de toute sa vieillesse, et que vous le

rendez à son intégrité première par Celui qui est principe de tout, Jésus-Christ, notre Seigneur, qui vit et règne, etc. »

Il n'y a pas en Dieu succession de plans. Artiste génial, il a conçu le monde d'un seul jet, à ce point que saint Augustin lui dit : *mutans opera, sed non mutans consilium...* Tout l'ensemble des choses entre donc dans un plan unique et magnifique, où se manifeste la gloire de la bonté de Dieu.

La troisième lecture (*Gen.*, XXII, 1-19) traite d'Abraham sacrifiant Isaac, et, par sa foi, méritant la grâce de devenir le prototype et le patriarche d'un peuple innombrable de croyants, auquel il transmettra en héritage sa propre bénédiction. Ce peuple descendra d'Abraham, non par une génération charnelle, comme la nation juive, mais par les mérites de la foi en Celui auquel le patriarche chaldéen avait cru, adorant de loin le Christ qui devait venir.

Le sacrifice d'Isaac, fils premier-né d'Abraham, symbolise aussi celui de Jésus, que l'Éternel livre à la mort pour l'amour de nous. Jésus, comme Isaac, accepte par obéissance volontaire ; il se laisse donc charger sur les épaules le bois du sacrifice, et il gravit la montagne.

La collecte suivante explique le lien symbolique qui existe entre la lecture et la régénération pascalle du monde au moyen de la foi et du baptême sacramentel.

Le Diacre : « Fléchissons les genoux », etc.

Prière. « O Dieu, souverain Père des fidèles, vous qui, répandant largement la grâce de votre adoption, multipliez sur toute la terre les enfants de votre promesse ; vous qui, au moyen du Sacrement pascal, avez fait que votre serviteur Abraham devînt père de tous les peuples, selon ce que vous lui promîtes avec serment ; ah ! faites que ces mêmes peuples puissent maintenant arriver dignement à la grâce d'être appelés par vous (à faire partie de la famille chrétienne). Par notre Seigneur, etc. »

La quatrième lecture, tirée de l'*Exode* (XIV, 24-31 et XV, 1) a été placée ici, soit pour servir de préambule au Cantique de Moïse, qui autrefois faisait partie de la collection des Odes à

chanter dans l'Office matutinal, soit parce que le passage prodigieux des Israélites à travers la mer Rouge est l'un des symboles du saint baptême. Cet épisode faisait partie de tout ce cycle scripturaire évoqué dans les prières judaïques, qui a fourni leur première inspiration tant au rédacteur de notre *Commendatio animae*, qu'aux artistes des catacombes. La mer Rouge symbolise le baptême chrétien dans la mort sanglante de Jésus. En ces eaux sont submergés le démon et le péché, tandis qu'au contraire le nouveau peuple croyant en sort sain et sauf et rajeuni.

Suit le fameux cantique de Moïse une fois que le peuple hébreu fut sorti de la mer Rouge. La main de Dieu s'est montrée terrible avec les Égyptiens idolâtres et obstinés, tandis qu'elle a été d'une tendresse vraiment maternelle vis-à-vis du peuple qui s'abandonnait à elle.

La collecte qui suit met en évidence le contenu symbolique de la narration précédente, qui, grâce à cette signification spirituelle, revêt un caractère d'éternelle actualité. Nous voulons dire que les scènes scripturaires qu'on lit ici ne sont pas seulement le récit historique de faits passés, mais symbolisent ce qui, dans un sens bien plus élevé et plus réel, se vérifie encore de nos jours, en faveur du peuple chrétien.

Le Diacre : « Fléchissons les genoux », etc.

Prière. « O Dieu, dont les miracles resplendissent de nos temps comme autrefois, car ce que votre droite opéra alors en faveur d'un seul peuple qui devait être délivré de la persécution égyptienne, vous l'accomplissez aujourd'hui en faveur de toutes les nations au moyen de l'eau régénératrice; ah! faites que l'humanité tout entière puisse arriver à la grâce de la filiation d'Abraham et à la dignité d'appartenir à la race d'Israël. Par notre Seigneur, etc. »

La cinquième lecture est tirée d'*Isaïe* (LIV, 17 et LV, I-II) et se rapporte à la vocation des Gentils, grâce à la foi et au bain baptismal. Pour arriver à un si grand bien, la justice légale et la parenté charnelle avec Israël ne sont pas nécessaires, comme dans l'Ancien Testament; il suffit d'une foi vive dans le Christ

Rédempteur, guide et maître universel de tous les peuples. La mission du Saint-Esprit, méritée par le Divin Crucifié, sera décisive et fructueuse, à l'égal de la pluie et de la rosée qui descend pour rafraîchir et féconder les champs. Jésus élevé de terre sur la croix attirera tout le monde à Lui.

Dans la collecte on insiste sur les relations existant entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

L'Ancien était une consolante promesse. Le Nouveau, par l'universalité de la filiation messianique, en est le splendide accomplissement.

Le Diacre : « Fléchissons les genoux », etc.

Prière. « Dieu tout-puissant et éternel, multipliez pour l'honneur de votre Nom ce que vous avez promis à la foi de nos Pères; et par votre sainte adoption, augmentez les fils de la promesse, afin que tout ce que les saints d'autrefois espèrent fermement devoir arriver, votre Église maintenant le reconnaisse comme déjà en grande partie accompli. Par notre Seigneur, etc. »

La sixième lecture est tirée de *Baruch* (III, 9-38) et elle est parmi les pages les plus profondes de la Bible. C'est comme un examen de conscience fait avec soin. Qu'a gagné Israël à marcher à la suite de la puissance, de la gloire, de la civilisation païenne? Celle-ci s'est écroulée; ses représentants ont donné la preuve de leur impuissance à résoudre les problèmes les plus pressants pour l'esprit humain, tandis qu'Israël est appelé à tirer sa sagesse spirituelle de Celui-là même à qui la création obéit en tremblant.

Il est descendu pour converser parmi les hommes, et il a confié à l'Église, symbolisée par la race d'Israël, le dépôt de la révélation.

La collecte insiste sur le caractère cosmopolite de la famille d'Israël selon l'esprit. Ce caractère était mis en évidence par le fait qu'à Rome, au moment où toutes ces formules étaient rédigées, les catéchumènes qui descendaient dans la vasque baptismale étaient réellement les représentants des nations les plus variées de la terre.

Le Diacre : « Fléchissons les genoux », etc.

Prière. « O Dieu qui multipliez votre Église en appelant sans cesse à elle de nouveaux peuples; faites que tous ceux que vous purifiez maintenant dans les eaux du baptême, soient aussi toujours défendus par votre protection. Par notre Seigneur, etc. »

La septième lecture décrit la tragique vision d'*Ézéchiel* (XXXVII, 1-14). Israël est mort, et ses ossements sont disséminés sur un vaste champ. Il se lamente sur sa condition actuelle, mais le Seigneur est fidèle dans l'accomplissement de ses promesses. Par l'entremise du Prophète, il donnera mouvement, esprit et vie à ces squelettes, et en suscitera une armée immense qui formera le nouveau peuple de sa prédilection, le peuple de Dieu. Cette transformation a un sens entièrement spirituel. Dieu réparera les ruines de Sion au moyen des Gentils, qui, au baptême, recevront la grâce du Saint-Esprit et formeront la race spirituelle d'Abraham. Cette résurrection mystique des peuples par l'effusion du don du Paraclet figure à son tour le miracle de la finale résurrection des morts.

La collecte exprime l'accord des deux Testaments pour faire du mystère de la rédemption pascalle comme le point central de toute la présente économie divine en vue du salut du monde. C'est pourquoi Pâques est la plus grande de toutes les solennités de l'année et le point de départ qui engage le développement du cycle de la liturgie chrétienne tout entier.

Le Diacre : « Fléchissons les genoux, etc. »

Prière. « O Dieu qui, au moyen des Livres des deux Testaments, nous enseignez à célébrer le Sacrement Pascal; faites que nous pénétrions dans les secrets de votre miséricorde, afin que les dons présents dont nous jouissons, fortifient notre espérance d'obtenir aussi la récompense future. Par notre Seigneur, etc. »

Dans la huitième lecture, empruntée à *Isaïe* (IV, 1-6) et qui sert d'introduction à la célèbre Ode matutinale tirée des chants du même prophète, il est question du rejet de l'Ancien Pacte et de la promulgation du Nouveau. Le Seigneur punira Israël

prévaricateur à ce point que les hommes venant à manquer, sept femmes proposeront à un seul homme de les prendre pour épouses, sans s'obliger pour autant à assurer leur subsistance. Le royaume d'Israël détruit, c'est-à-dire quand les nations commenceront à se fiancer à un unique époux, Jésus-Christ, Dieu restaurera, au sens spirituel, les ruines de l'ancien empire de Juda. Il effacera les souillures de ceux qui croiront en lui, et les purifiera dans le feu du Saint-Esprit. Ainsi sont annoncés en termes exprès le Baptême et la Confirmation chrétienne.

Suit le cantique d'Isaïe (v, 1, 2, 7), apostrophe à la vigne du Seigneur, vigne stérile et ingrate, qui, aux soins du vigneron qui la cultivait, a répondu en produisant des épines et des fruits d'amertume. Cette vigne de réprobation est la maison d'Israël.

Le Diacre : « Fléchissons les genoux, etc. »

Prière. « O Dieu qui, par la bouche de vos saints prophètes, avez annoncé que dans le cœur de chacun des fils de votre Église, répandus dans le monde entier, vous jetteriez la semence de la grâce divine, les cultivant comme autant de palmiers choisis; accordez au peuple que vous avez vous-même comparé à la vigne et à la moisson, qu'ayant extirpé la désolation des ronces et des épines, il puisse produire une abondante récolte. Par notre Seigneur, etc. »

Dans la neuvième lecture (*Ex.*, XII, I-II) sont décrits les rites mosaïques de l'immolation de l'agneau et du repas pascal. L'agneau symbolise Jésus lavant dans son sang les péchés du monde. L'agneau est immolé puis servi au cours d'un banquet religieux, pour signifier notre incorporation et notre union au Rédempteur par le moyen du Sacrement. La posture des Hébreux, tandis qu'ils mangeaient l'agneau, était celle de gens prêts à entreprendre un long voyage, parce que l'Eucharistie est le viatique de notre pèlerinage mortel, pour traverser la terre et arriver au ciel.

Le Diacre : « Fléchissons les genoux, etc. »

Prière. « Dieu tout-puissant et éternel qui vous montrez admirable dans la disposition de toutes vos œuvres, faites que

les âmes rachetées par vous comprennent que l'ordre établi au début de la création n'est point plus merveilleux que notre Pâque, laquelle fut immolée au terme des siècles, c'est-à-dire Jésus-Christ, notre Seigneur, etc. »

La dixième lecture, du livre de *Jonas* (III, 1-10) est identique à celle de la messe du lundi après le dimanche de la Passion. Comme Jésus lui-même eut à le faire remarquer dans l'Évangile, Jonas est le symbole du Sauveur enseveli dans les entrailles de la terre et revenu ensuite à la vie et à la lumière. Jonas prêche la pénitence aux Ninivites, et ceux-ci prêtant foi à la parole du Prophète, s'imposent un jeûne collectif auquel devront participer non seulement la population, mais même les bêtes de somme. Cette forme paradoxale est propre à l'esprit sémite; toutefois elle nous révèle que non seulement l'individu mais aussi la société, comme telle, et en corps, doit exprimer sa dévotion à Dieu. La sainte liturgie accomplit admirablement ce devoir.

Le chrétien ne doit jamais oublier les relations qui l'unissent au Christ et à son corps mystique qui est l'Église. L'exagération de l'individualisme dans la piété appartient aux protestants. Le catholique, tout en ne négligeant rien pour sa préparation personnelle à la grâce de Dieu, se sanctifie dans l'Église, par l'Église et avec l'Église, et cela surtout au moyen du culte liturgique.

Suit la collecte, où est mise en relief l'unité mystique de l'Église, dans une foi identique et dans un même amour, sans barrière de nationalités ni division de castes. Précisément parce qu'elle est catholique, l'Église ne peut être nationale.

Le Diacre : « Fléchissons les genoux, etc. »

Prière. « O Dieu, qui avez uni les diverses nations dans l'unique confession de votre Nom, donnez-nous la grâce de vouloir et de pouvoir tout ce que vous nous commandez, afin que le peuple choisi par vous pour obtenir l'éternité bienheureuse nourrisse en son cœur une unique foi, et, dans ses œuvres, s'inspire d'une identique piété. Par notre Seigneur, etc. »

La onzième lecture (*Deut.*, xxxi, 22-30) contient comme le testament de Moïse, dans lequel il renie le peuple juif à cause

de ses infidélités envers le Seigneur. Il fait cette protestation dans une forme très solennelle, en présence des anciens et les menace de toutes sortes de maux. Mais de quel horrible crime s'était donc rendu coupable le peuple juif? Toute cette scène est symbolique. Moïse déclare savoir que l'infidélité arrivera après sa mort, bien plus : *in extremo tempore*, c'est-à-dire aux derniers âges du monde, quand précisément les Hébreux renieront Jésus-Christ, le Prophète par excellence, annoncé par Moïse en personne, qui avait ordonné à Israël de l'écouter comme il l'avait écouté lui-même.

Suit le célèbre cantique de Moïse (*Deut.*, xxxii) qui, dans la liturgie hébraïque, était justement destiné à la solennité sabbatique. Moïse prend le ciel et la terre à témoin de ses malédictions, pour n'être pas solidaire d'un peuple qui va consommer un déicide.

Le Diacre : « Fléchissons les genoux, etc. »

Prière. « O Dieu qui élevez les humbles et soutenez les bons, vous qui, au moyen des mélodies du Cantique sacré de votre fidèle serviteur Moïse avez voulu instruire votre peuple, en sorte que cette seconde promulgation de la loi nous servît aussi de règle; exercez votre puissance en faveur de tous les peuples appelés par vous à la grâce; accordez-leur la joie, calmez leurs terreurs, afin que, dans votre miséricorde, pardonnant à tous leurs péchés, ce qui fut annoncé comme un châtiment devienne une occasion de salut. Par notre Seigneur, etc. »

Vient la douzième lecture, avec l'histoire des trois jeunes gens jetés dans la fournaise de Babylone en punition de leur refus d'adorer la statue d'or de Nabuchodonosor (*DAN.*, III, 1-24). Cette scène était très familière aux artistes des catacombes qui la reproduisaient sur les *arcosolia* et sur les sarcophages. Elle symbolisait la force héroïque des martyrs chrétiens.

Prière. « Dieu éternel et tout-puissant, unique espérance de l'humanité, qui, par les prédictions de vos prophètes, avez annoncé les mystères qui s'accomplissent de nos jours; augmentez dans votre bonté la dévotion de votre peuple, puisque

tout accroissement de la vertu de vos fidèles ne peut venir que de votre inspiration. Par notre Seigneur, etc. »

Tandis que l'on *descend* au baptistère — c'est le mot consacré par la tradition romaine représentée par le Missel : le baptistère papal de la voie Salaria, et sans doute aussi celui du Vatican se trouvaient à un niveau assez bas — on chante le psaume suivant (XLI, 2-4) :

« Comme le cerf aspire à la source d'eau, ainsi mon âme a soif de vous, Seigneur. »

℣. : « Mon âme est assoiffée du Dieu vivant. Quand viendrai-je et paraîtrai-je devant Dieu? »

℣. : « Les larmes furent ma nourriture jour et nuit, tandis qu'on me répétait continuellement : Où est ton Dieu? »

Le symbolisme de l'eau, qui figure la grâce intérieure, est fort commun dans l'antiquité. De même que l'eau lave, rafraîchit, féconde la terre, ainsi la grâce du Saint-Esprit produit spirituellement tous ces effets dans l'âme.

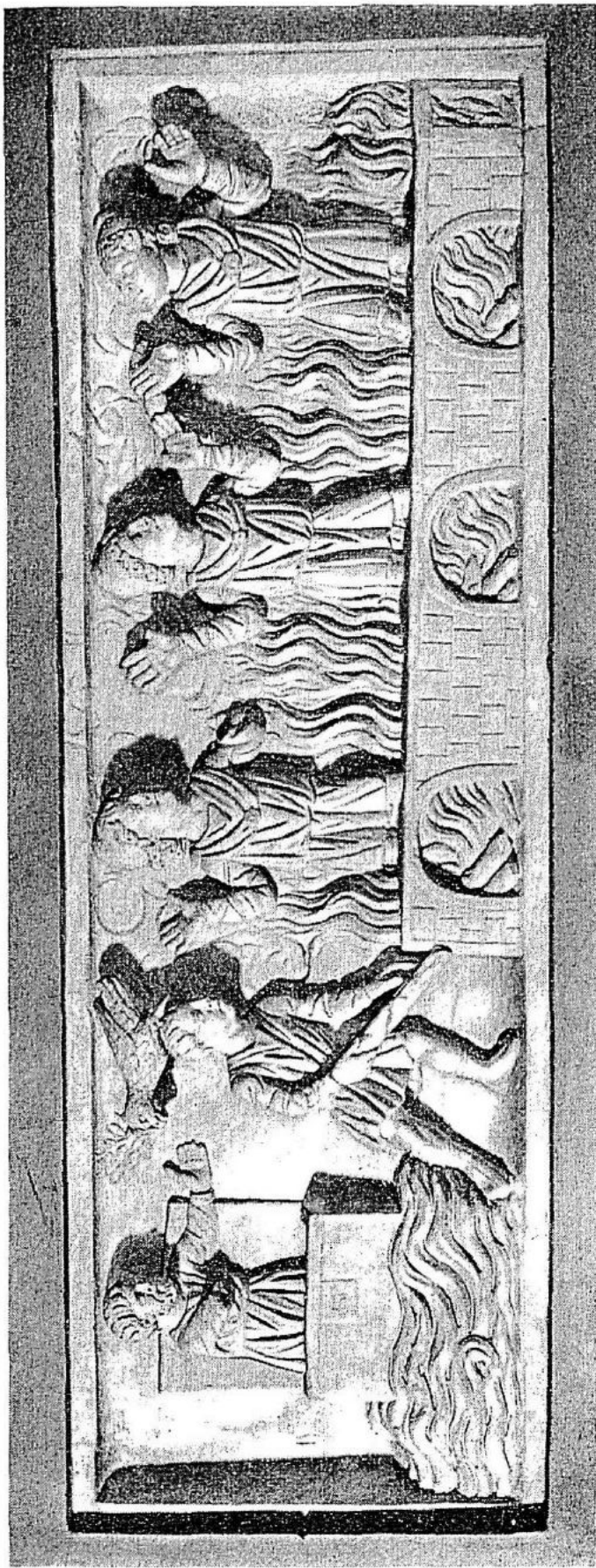
Après le psaume, suivant un usage de l'antiquité, le prêtre chante une collecte où est expliquée la signification spirituelle du psaume lui-même. Dans les anciens psautiers, on trouve très souvent cette sorte d'oraisons, mais dans le Missel il ne subsiste que celle qui suit ici le psaume XLI.

Le Prêtre : « Que le Seigneur soit avec vous. »

R7. : « Et avec votre esprit. »

Prière. « Dieu éternel et tout-puissant, regardez favorablement la dévotion du peuple qui attend sa renaissance, à l'égal d'un cerf aspirant à la source d'eau; accordez-lui que la même soif de la sainte Foi, grâce au Sacrement du baptême, sanctifie les âmes et les corps. Par notre Seigneur, etc. »

Ici se termine le rite de la vigile. L'aurore, heure de la résurrection du Christ, s'est cependant levée. Il est donc temps d'administrer aux catéchumènes le saint Baptême.



Sarcophage du Musée du Latran.

NOÉ DANS L'ARCHE ET LES TROIS
ENFANTS DANS LA FOURNAISE

III. *Bénédiction de la fontaine baptismale.*

A PRÈS une collecte d'introduction, l'anaphore consécatoire des saintes eaux baptismales commence aussitôt.

Le Prêtre : « Le Seigneur soit avec vous. »

Ry. : « Et avec votre esprit. »

Prière. « Dieu tout-puissant et éternel, assistez-nous durant la célébration des admirables mystères de votre miséricorde, soyez propice à notre rite sacramentel; répandez l'esprit d'adoption pour former le peuple nouveau que la source baptismale engendre à votre grâce; afin que ce que nous allons accomplir, nous pauvres misérables, obtienne son effet par la vertu de votre puissance. Par notre Seigneur, etc. »

Le Prêtre : « Le Seigneur soit avec vous. »

Ry. : « Et avec votre esprit. »

Le Prêtre : « En haut les cœurs. »

Ry. : « Ils sont tournés vers le Seigneur. »

Le Prêtre : « Élevons donc au Seigneur notre Dieu, l'hymne eucharistique. »

Ry. : « Cela est bien et juste. »

Le Prêtre : « Il est vraiment convenable et juste, séant et utile, que nous vous rendions grâces incessamment, à vous, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, qui, par votre puissance invisible, produisez dans vos sacrements d'admirables effets. Et bien que nous nous sentions absolument indignes de célébrer des mystères si élevés, ne nous laissez toutefois pas manquer des dons de votre grâce et prêtez l'oreille à nos prières. O Dieu, dont l'Esprit, à l'origine de l'univers, planait sur les eaux, afin que dès lors elles reçussent une vertu sanctificatrice; ô Dieu qui, châtiant dans les eaux les délits du monde fourvoyé, fîtes du déluge comme un symbole de la nouvelle régénération (spirituelle) en sorte que le même élément symbolisât à la fois et la fin du péché et le commencement de la vertu. Regardez la face de votre Église, et en elle multipliez vos enfants, vous qui, au moyen de la grâce, comme un torrent impétueux, réjouissez votre cité; vous qui, pour renouveler les peuples

dans tout l'univers, faites sourdre la source baptismale, afin que l'Église, par l'efficacité de votre commandement, arrive à la grâce de votre Fils unique au moyen du Saint-Esprit. »

— Le prêtre divise l'eau en forme de croix, comme pour la féconder par le contact de ses mains consacrées, ainsi qu'autrefois l'Esprit de Dieu se posait sur les eaux du chaos primitif.

« Que ce même Esprit, par la mystérieuse puissance de sa divinité, rende féconde cette eau, préparée pour régénérer l'humanité, afin qu'elle conçoive une vertu sanctificatrice, et que du sein immaculé de la source divine sorte une race céleste, régénérée à une vie nouvelle; et ceux que maintenant différencie le sexe, l'âge ou le temps, que la grâce, comme une mère commune, les régénère tous dans la même enfance. Que par votre commandement, Seigneur, fuie loin d'ici tout esprit immonde; que s'en écarte toute fraude ou malice diabolique; qu'aucun esprit hostile n'infeste ce lieu, qu'il ne tourne pas alentour pour y tramer d'embûches, ne s'y insinue pas en cachette, ne s'y dissimule pas pour le contaminer. »

— Le prêtre étend à nouveau sa main sur les eaux, comme pour les exorciser.

« Que cet élément sacré et innocent échappe à toute insulte de l'adversaire, et après son éloignement, demeure indemne de toute contagion mauvaise; que ce soit une source de vie, une eau régénératrice, une onde purifiante; afin que tous ceux qui devront se plonger dans ce bain salutaire obtiennent, par l'intime action de l'Esprit Saint, la grâce d'une entière purification. »

— Le prêtre trace trois signes de croix sur l'eau.

« C'est pourquoi je te bénis, eau, créature (de Dieu), par le Dieu ✠ vivant, par le Dieu ✠ véritable, par le Dieu ✠ saint; par le Dieu qui, au commencement, te sépara, par sa parole, d'avec la terre aride, et dont l'Esprit plana sur toi. »

— Le prêtre divise l'eau en forme de croix, pour rappeler le fleuve qui, jailli de l'Éden, se divisait en quatre branches.

« Lui qui, dans le paradis, te fit jaillir de la source, et voulut

que tu te divisasses en quatre fleuves pour arroser toute la terre; Lui qui, lorsque tu étais amère dans le désert, te rendit douce et potable, et, en faveur d'un peuple altéré, te fit jaillir de la roche. Je te bénis aussi au nom de Jésus-Christ, son Fils unique et notre Seigneur, qui, par un admirable prodige de sa puissance, te changea en vin à Cana de Galilée. Sur toi Il marcha à pied sec, et, par le ministère de Jean, il fut en toi baptisé au Jourdain. Il te produisit de son côté avec le sang, et commanda à ses disciples de baptiser en toi les fidèles, leur disant : Allez et enseignez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

» Assistez-nous dans votre bonté, en ce moment où nous accomplissons votre commandement et daignez nous inspirer. »

— Le prêtre souffle trois fois en forme de croix sur les eaux, comme autrefois l'Esprit Saint soufflait sur les eaux primitives.

« De votre souffle, bénissez ces eaux innocentes, afin que, outre l'effet naturel de pouvoir purifier les corps qui s'y lavent, elles aient aussi la vertu de purifier les âmes. »

— Le prêtre plonge trois fois le cierge pascal dans l'eau, selon un rite qui apparaît à Rome vers le VIII^e siècle.

« Que la vertu de l'Esprit Saint remplisse cette fontaine, et confère à l'eau l'efficacité de régénérer (les âmes). Qu'ici s'effacent toutes les taches de péché; qu'ici la nature, créée à votre image, et ensuite restaurée pour la gloire de son Créateur, se dépouille de sa misère passée, afin que tous ceux qui entrent dans cette fontaine de sacramentelle régénération renaissent à une nouvelle et vraiment innocente enfance. Par notre Seigneur, etc. »

— Avec l'eau bénite de la fontaine baptismale, les prêtres aspergent le peuple et les habitations des fidèles. Pendant ce temps on verse dans la fontaine l'huile des catéchumènes, rite qui n'a rien d'antique ni de primitif dans la liturgie romaine et qui s'introduisit peu à peu lorsque les catéchumènes adultes ne se présentant plus, la notion exacte de la signification spéciale de l'huile qui porte leur nom vint à s'effacer.

« Que par la vertu de l'huile de salut, cette fontaine soit sanctifiée et rendue féconde en faveur de ceux qui y renaîtront pour la vie éternelle. »

Ry. : « *Amen.* »

— On verse dans l'eau baptismale le saint Chrême, pour exprimer la grâce de l'Esprit Saint qui la féconde.

« Que le chrême de notre Seigneur Jésus-Christ et la grâce du Saint-Esprit se répandent (en ces eaux) au nom de la sainte Trinité. »

Ry. : « *Amen.* »

— Une troisième fois, on verse ensemble le chrême et l'huile des catéchumènes.

« Que le chrême de sanctification, l'huile d'onction et l'eau baptismale soient mêlés ensemble, au nom du Père ✠, du Fils ✠ et de l'Esprit ✠ Saint. »

Ry. : « *Amen.* »

Et le baptême est alors administré selon le rite habituel.

A l'origine, sans doute parce que le baptême était ordinairement conféré aux adultes, la confirmation (dont le nom même indique l'étroite relation qu'elle a avec le baptême) et la première Communion suivaient immédiatement le sacrement de la Régénération spirituelle. Par la suite, à mesure que la société devint chrétienne, et que l'on présenta au baptême presque exclusivement des nouveau-nés, l'administration des sacrements qui marquent la virilité chrétienne fut retardée jusqu'à un âge plus mûr.

Dans les *Ordines Romani* du VIII^e siècle, il est prescrit que le Pape, après avoir baptisé lui-même quelques catéchumènes, remette les autres au clergé, et se retire dans l'oratoire contigu dédié à la sainte Croix, pour y *consignare* avec le saint Chrême, les néophytes, à mesure qu'ils remontent de la fontaine. On sait que, selon l'ancien usage romain, il faut distinguer une double onction de chrême : la première (*chrismatio*) était faite par un prêtre sur la tête du néophyte à peine sorti des fonts baptismaux ; la seconde, au contraire (*consignatio chrisimalis*),

était accomplie par le Pape lui-même sur le front du néophyte et était proprement le Sacrement de la Confirmation.

Durant toute cette longue cérémonie, la grande masse du peuple demeurait dans l'église avec les clercs inférieurs et la *schola* des chantres. Elle ne s'était pas transportée au baptistère où elle n'aurait pu trouver place; et d'ailleurs les convenances ne l'auraient pas permis, le baptême étant administré alors par immersion. Pour ce motif on tendait voiles et rideaux, usant d'une souveraine réserve pour que la pudeur chrétienne ne puisse être offensée. Pour employer saintement le temps, la foule des fidèles chantait trois fois les litanies, de manière cependant que chaque invocation fût répétée d'abord sept fois, puis cinq fois, et enfin trois fois. C'est la raison pour laquelle, aujourd'hui encore, lorsque la procession revient du baptistère, on chante les litanies en répétant deux fois chaque invocation.

Le texte de ces litanies, inséré dans le Missel, est un peu plus bref que celui fixé pour les Rogations. Outre la grande liberté liturgique qui, en fait de litanies, régna dans l'Église jusqu'au XIII^e siècle, la raison en est que les litanies des Rogations sont un vrai chant populaire processionnel à refrains, et qui, pour cette raison, peut être allongé en proportion du trajet à parcourir; tandis qu'au contraire ces litanies du samedi saint, qu'aujourd'hui encore les ministres sacrés récitent, prosternés devant l'autel, sont une vraie et propre *supplicatio litanica* et donc, normalement, pas trop longue.

IV. *Le Sacrifice dans la Nuit Pascale.*

LE samedi saint nous conserve encore sans trop d'altérations le type primitif de la messe matinale qui, dans les trois premiers siècles, mettait fin à la vigile dominicale. L'on peut même dire que l'office vigilial du dimanche *per annum* a pris naissance de la solennelle vigile pascale, la seule qui fût de caractère vraiment général et obligatoire pour tous les fidèles sans distinction au temps de Tertullien.

La messe n'a pas d'introït comme non plus, d'ailleurs, les autres messes de vigiles, du moins à l'origine, car l'introït est, à Rome, d'introduction très postérieure et remonte seulement

au temps de Célestin I^{er} environ, quand la messe eût cessé d'être ordinairement précédée par l'office de la Vigile. Ceci explique qu'aujourd'hui, après la prière litanique, le prêtre chante tout de suite la collecte, qui est comme la conclusion naturelle de tout le précédent rite vigilial. Ce qui suit n'a plus un caractère catéchétique, mais formellement eucharistique. Comme d'autre part, depuis le VI^e siècle au moins, on oublia les relations d'origine qui existent entre les douze leçons de la vigile et les deux petites lectures tirées des épîtres et de l'Évangile (celles-ci représentant la dernière forme des prières vigiliales qui, dans l'antiquité, précédaient la messe), à une époque postérieure, mais, en tout cas, antérieurement au VII^e siècle, on voulut ajouter à la collecte les deux lectures habituelles de l'Apôtre et de l'Évangile.

Après l'hymne matutinale *Gloria in excelsis* qui avait, à Rome, un sens pascal caractérisé, on chante la collecte, qui devrait, conformément à sa signification primitive, servir de conclusion à la prière litanique.

A Rome, toute la liturgie pascalle a un caractère éminemment baptismal. Ce sont les néophytes qui, grâce au bain sacré, sont admis à ressusciter avec le Christ. Aussi, pour bien comprendre l'esprit de la liturgie durant cette semaine, il faut avoir toujours présent à l'esprit ce lien qui unit la Pâque du Christ se levant du sépulcre avec la Pâque de l'Église qui sort de la fontaine baptismale, ressuscitée spirituellement à une vie nouvelle.

Prière. O Dieu qui faites resplendir cette nuit très sainte de l'éclat de la résurrection de notre Seigneur, conservez dans les nouveaux enfants de votre famille cet Esprit d'adoption que vous leur avez conféré; afin que, renouvelés dans le corps et dans l'esprit, ils puissent vous servir en toute pureté.

La lecture est empruntée à la lettre de saint Paul aux Colossiens (III, 1-4). La vie chrétienne est à la fois mort, et vie en Jésus-Christ : Mort à la nature corrompue, résurrection à la grâce, en sorte que le fidèle, ressuscité avec le Christ, doit nourrir des goûts et des désirs célestes.

Durant de longs siècles, l'*Alleluia* fut tellement propre à la solennité pascalle, qu'à Rome, au temps de Sozomène, c'était

une formule de malédiction que de souhaiter à quelqu'un de ne pas arriver à entendre le chant alléluïatique de la future fête de Pâques. Saint Augustin atteste que de son temps on répétait l'*Alleluia* durant les cinquante jours qui aboutissent à la Pentecôte. A Rome, ce fut probablement saint Grégoire le Grand qui étendit ce chant à tous les dimanches hors du Carême. Il est toutefois possible qu'au IV^e siècle, même à Rome, l'*Alleluia* ait suivi le chant de l'Évangile, comme chez les Grecs, et que saint Grégoire en ait fait avancer le chant après l'Épître, à cause justement de ses homélies évangéliques. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'*Alleluia* que le prêtre entonne aujourd'hui si solennellement, aurait sa place logique et naturelle, plutôt qu'après l'Épître, à la suite du récit évangélique de la résurrection du Sauveur. C'était là sans doute sa place primitive et spéciale durant la solennelle vigile pascale.

« *Alleluia*, louez Yahweh » (trois fois).

« Célébrez Yahweh qui est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. »

Suit le psaume alléluïatique 116, qui, à Rome, se chante toujours, en toutes les *pannuchis* dominicales.

« Louez Yahweh, tous autant que vous êtes, ô Gentils; toutes les nations, louez-le ensemble.

℟. : « Parce que sa bonté prévaut sur nous, et la vérité de Yahweh est éternelle. »

A l'Évangile, on ne porte pas de lumières; les liturgistes du moyen âge ont attribué à ce rite un sens symbolique. Quelle que soit son origine, le cierge pascal, qui se dresse à côté de l'ambon, dispensait cette nuit d'autres lumières.

La péricope évangélique est tirée de saint Matthieu (xxviii, 1-7). Au lever de l'aurore du dimanche après le sabbat pascal, les pieuses femmes, disciples du Sauveur, vont à son sépulcre pour accomplir avec plus de soin l'embaumement du cadavre de Jésus, qu'on avait dû hâter dans la soirée de la Parascève, à cause de la proximité du repos sabbatique.

Elles trouvent renversée la pierre qui fermait l'ouverture de la grotte sépulcrale, et entrées à l'intérieur, elles apprennent

d'un ange que le Crucifié est ressuscité. Ce ne sont point les apôtres, mais de simples femmes qui, sans tenir compte ni de la colère du sanhédrin, ni des soldats qui gardent la tombe, ni de la pierre qui fermait la caverne, rendues hardies par leur foi et leur amour, forment le dessein courageux de parachever l'embaumement de Jésus. Souvent Jésus, pour confondre nos jugements humains, se sert des instruments les moins adaptés et fait trouver au milieu du peuple, en des âmes simples, des vertus que l'on chercherait à grand'peine parmi ceux qui occupent les places les plus élevées dans la hiérarchie.

Ainsi les Apôtres reçurent-ils des femmes la première annonce de la résurrection du Seigneur. D'ailleurs, cette préférence, donnée à la fidélité aimante de la femme, était juste. Elle avait été la première à pleurer, elle devait être la première à recouvrer la joie. Elle avait porté à Adam l'annonce de la mort, elle devait être pour l'Église le premier héraut de la résurrection.

On ne chante pas d'offertoire, parce que la messe de la vigile pascale est beaucoup plus ancienne que l'introduction de ce chant dans le rit romain; mais on prépare sur le corporal l'hostie et le calice, et l'on fait les cérémonies et les encensements habituels sur la matière du sacrifice.

Dans la collecte de préparation à l'anaphore consécatoire, on supplie le Seigneur d'accueillir favorablement les prières de son peuple avec l'offrande des hosties, en sorte que, initié au Sacrement pascal par le Baptême et par la Communion, il trouve dans celle-ci un remède efficace pour l'éternité.

Dans le texte de l'anaphore, avant les diptyques qui rappellent le nom des apôtres et des évêques de Rome, on insère la mention suivante :

« ... célébrant la nuit très sacrée de la résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ selon son humanité, et vénérant avant tout la mémoire de la glorieuse et toujours Vierge Marie, Mère du même Jésus-Christ, notre Dieu et Seigneur; vénérant en outre, etc. »

Le Sacrifice eucharistique qui aujourd'hui vient comme parfaire le rite de l'initiation chrétienne, est offert d'une façon spéciale pour les néophytes. C'est pourquoi, dans la prière que le Pape Innocent I^{er} aurait appelée *Commendatio oblationum*,

au sens que nous avons expliqué dans notre troisième volume, on commémore en ce jour les nouveaux baptisés.

Tenant les mains ouvertes sur les oblations, le prêtre dit :

« Nous vous prions donc, Seigneur, d'accueillir favorablement cette offrande de notre collègue sacerdotal, et de toute votre famille; nous vous la présentons aussi au nom de ceux que vous avez daigné régénérer au moyen de l'eau et du Saint-Esprit, leur accordant la rémission des péchés; afin que, etc. »

On ne récite ni l'*Agnus Dei*, ni le psaume de la Communion, qui sont d'origine postérieure. L'absence du verset : *Dona nobis pacem* doit avoir contribué, durant le bas moyen âge, à faire supprimer avant la Communion le baiser de paix que, selon le rit romain, on échangeait toujours avant de s'approcher de la sainte Table.

Plus tard, quand toute cette messe vigiliale fut anticipée à l'après-midi du samedi saint, on lui joignit étrangement les vêpres, en sorte que, après avoir célébré durant plusieurs heures consécutives, la nuit de la Résurrection du Seigneur, le rite actuel nous ramène tout d'un coup en arrière d'au moins douze heures. Le fait est devenu encore plus caractéristique, depuis que, à force d'avancer la vigile pascale, on en est arrivé à l'anticiper jusqu'au matin du jour précédent. Toutes ces stratifications successives sont relevées ici, faut-il le dire, simplement pour leur intérêt historique, sans que cela implique la moindre critique contre le rite actuel de l'Église : aucun de ses enfants, en effet, ne pourrait oser trouver à redire quelque chose contre la prudente condescendance de cette bonne mère.

Après la Communion, on chante en guise de vêpres :

Ant. « Louez Yahweh, louez Yahweh, louez Yahweh. »

Ps. « Louez Yahweh, vous tous ô Gentils, etc. »

Ant. « Louez, etc. »

Le capitule, l'hymne et le verset étant omis, le prêtre entonne immédiatement l'Antienne suivante :

« Dans la nuit du samedi *, à l'aube du jour suivant, Marie de Magdala et l'autre Marie allèrent voir le tombeau. Louez Yahweh. »

Suit le cantique évangélique : *Magnificat*, durant lequel

s'accomplit, comme à l'ordinaire, l'encensement de l'autel et du chœur. Puis on répète le chant de l'antienne; pour finir, en guise de collecte vespérale, le prêtre récite l'antique prière eucharistique :

« Répandez en nous, Seigneur, l'Esprit de votre amour, afin que, rassasiés par le Sacrement pascal, nous soyons aussi établis par votre bonté dans une concorde mutuelle. Par notre Seigneur, etc. »

L'Esprit de dilection est un des fruits de la sainte Communion. Il nous pousse à nous unir intimement tant au Christ personnel qu'au Christ mystique qui est l'Église, de façon à étouffer en nous tous les germes d'égoïsme désordonné qui nous fait rechercher *quae sua sunt*, et à ne plus vivre que de l'esprit de l'Église.

Le Prêtre : « Le Seigneur soit avec vous. »

Ry. : « Et avec votre esprit. »

Le diacre congédie l'assemblée :

« Allez, on vous congédie. Louez Yahweh, louez Yahweh. »

Ry. : « Grâces soient à Dieu. Louez, etc. »

La Vigile pascale est le symbole de l'attente du divin Juge. Celui-ci nous a avertis qu'il viendra, tel un voleur, la nuit. Et comme l'affaire qui est en jeu importe plus pour nous que quoi que ce soit au monde, le salut de notre âme, aucune précaution n'est de trop quand il s'agit de nous bien disposer à ce redoutable moment d'où dépend notre éternité.

Les anciens, durant la vigile pascale s'attendaient à l'accomplissement de la parousie tant désirée du Rédempteur. Nous ne savons pas quand elle arrivera; nous savons seulement que ce sera au moment où le monde y pensera le moins. Mais ce n'est pas la seule parousie qui sera soudaine et vers laquelle il faut que nous soyons toujours en attente. Durant la journée chrétienne, Jésus vient à nous tant de fois, à l'improviste, avec ses grâces. Prenons garde à ne pas les laisser échapper. Elles ne reviennent plus, si nous avons manqué d'y correspondre. Une bonne occasion que Dieu nous offre et que nous laissons fuir est comme un précieux trésor, flottant tout près de notre

barque. Si nous ne le saisissons pas immédiatement, le courant l'emportera au loin, et nous ne le retrouverons que dans l'Océan de l'éternité.

DIMANCHE DE PAQUES.

Station à Sainte-Marie-Majeure.

DURANT cette semaine pascale, la liturgie romaine est toute occupée de deux grandes pensées : celle de la résurrection de Jésus, et celle du baptême administré aux néophytes. Ce sont deux mystères qui se complètent et s'éclairent réciproquement ; l'un symbolise l'autre ; l'un est le prototype, l'autre est l'image, et on ne les comprend pas si on les sépare, car la régénération des âmes à la grâce par le baptême, en un sens spirituel mais pourtant plein de réalité, est une nouvelle résurrection du Christ dans ses membres mystiques.

Les fêtes stationnales elles-mêmes de cette semaine ont un caractère quelque peu différent des solennités quadragésimales. On n'y parle plus de jeûnes ni de pénitences corporelles, et l'on visite en revanche les grandes basiliques romaines, y conduisant comme en triomphe la blanche théorie des néophytes.

Après la vigile pascale célébrée au Latran, la première visite est pour la basilique de l'Esquilin dédiée à la Mère de Dieu, parce qu'à celle-ci avant tout autre, doivent être annoncées les joies de la résurrection ; à Marie qui, plus intimement qu'aucune créature, eut part à la passion de Jésus. En outre, les fatigues de la nuit précédente et le long office vespéral qui devait se célébrer de nouveau près des fonts baptismaux du Latran, auraient difficilement permis au Pape de s'éloigner par trop du *patriarchium* en se rendant en procession à Saint-Pierre, où aurait dû, régulièrement, être célébrée la messe stationnale en ce jour solennel.

L'introït est tiré du psaume 138 qui célèbre en général la science et la présence de Dieu pénétrant jusqu'au plus intime de notre être. Toutefois l'antienne a été adaptée à la solennité pascale. En effet, Jésus s'est endormi sur la croix, confiant au Père son esprit. Maintenant il se réveille entre les bras aimants de Yahweh, lequel a accepté l'innocente Victime qui s'est offerte

spontanément à lui. Il l'a serrée sur son cœur et l'a réchauffée de sa propre chaleur. Jésus est ressuscité.

« Je me lève et me retrouve toujours avec toi ; louez Yahweh ; tu tiens sur moi ta main ; louez Yahweh ; trop élevée est devenue pour moi ta science ; louez Yahweh, louez Yahweh. »

Ps. « Yahweh, tu me scrutes, tu me connais bien ; tu connais mon repos et mon lever. » *Ps.* « Gloire, etc. »

Suit la splendide collecte. La résurrection du Christ est une anticipation de la résurrection de l'humanité. Voyant en ce jour leur Chef mystique ressuscité des morts, les membres sont confirmés dans l'espérance qu'un jour eux aussi obtiendront le même sort.

Prière. « Seigneur qui aujourd'hui, par votre Fils unique, avez vaincu la mort et nous avez ouvert les portes de la bienheureuse éternité ; exaucez par votre grâce les vœux que le premier vous daignez nous inspirer. Par le même notre Seigneur, etc. »

La lecture est tirée de la I^{re} Épître aux Corinthiens (v, 7-8). Il faut rejeter l'aigreur de l'antique ferment, pour célébrer la Pâque avec les azymes de l'innocence et de la sincérité. Le Christ est notre Pâque, parce que, par son immolation, Il a mis fin à l'Ancien Testament et a donné naissance au Nouveau. Nous devons donc, comme Lui-même, marcher devant Dieu dans la candeur et la simplicité des enfants, n'ayant plus rien de commun avec la vieille nature corrompue. Comme le Fils de Dieu reflète purement la beauté du Père, ainsi encore chaque chrétien est appelé à refléter la bonté et la beauté divine. C'est justement ce que disait l'Apôtre en une autre circonstance : *Estote imitatores Dei, sicut filii charissimi.* (*Eph.*, v, 1.)

Suit le répons-graduel, tiré du psaume pascal 117 : « C'est le jour qu'a fait Yahweh, en lui exultons et réjouissons-nous. » Si, en effet, nous avons chanté avec tant de joie, le jour de Noël, que Jésus s'était incarné *de Spiritu Sancto ex Maria Virgine* et était né pour souffrir et pour mourir, combien plus la joie sied-elle à ce jour où, sans aucune coopération humaine, Dieu seul rend la vie à Jésus, et, pour ainsi dire, l'engendre à nouveau à sa propre gloire. Une si grande faveur fait éclater Jésus en vives actions de grâces : « Louez Yahweh, parce qu'il

est bon ; éternelle est sa miséricorde. » Il est particulièrement bon avec chacun de nous, à ce point qu'il n'a pas épargné son Fils, pour ne nous réserver, à nous, que les trésors magnifiques de sa bonté.

Vis-à-vis de Jésus, il a fait triompher son inexorable justice ; vis-à-vis des hommes, sa miséricorde.

Le verset alléluïatique s'inspire des paroles de l'Apôtre : « Notre Pâque a déjà été immolée : le Christ. » Jésus est dit : *Pascha nostrum*, parce qu'il s'est donné entièrement à nous. Il ne veut pas célébrer seul la Pâque, mais il veut la faire avec nous, afin que nous aussi nous associions à sa passion, et, par suite, à sa triomphale résurrection. Il ne s'appelle pas simplement *Pascha*, mais *Pascha nostrum*, parce que, si sa mort et sa résurrection ne deviennent pas intimement nôtres ; si nous ne revivons pas, si nous ne nous approprions pas ses mystères dans notre vie spirituelle, ses peines et ses gloires ne nous seront pas profitables, tout comme il ne sert de rien au malade d'avoir le remède s'il ne le prend pas.

L'origine de la séquence (*acolutia*) doit probablement être recherchée à Byzance, d'où, par l'intermédiaire de moines grecs, elle parvint à l'abbaye de Saint-Gall en Suisse. Les très longs neumes orientaux sur l'*Alleluia*, d'exécution difficile, ennuyaient les chantres latins, aussi le moine Notker pensa-t-il à remplacer toutes ces vocalises à la suite de l'*Alleluia* par des textes rythmés auxquels s'adapteraient les neumes du *iubilus* alléluïatique. Telle est l'origine de la séquence.

Celle de Pâques est attribuée à Wipon († 1050), chapelain à la cour de Conrad II et de Henri III. Le texte donné par le *Missel* est mutilé, car on y a supprimé toute la cinquième strophe, laissant ainsi en l'air celle qui lui correspond.

V ^o strophe. <i>Credendum est magis</i>	<i>Scimus Christum surrexisse</i>
<i>soli</i>	
<i>Mariae veraci</i>	<i>A mortuis vere ;</i>
<i>Quam iudeorum</i>	<i>Tu nobis victor</i>
<i>Turbae fallaci.</i>	<i>Rex miserere.</i>

Les mots : *praecedet suos*, du texte primitif, furent, de plus, changés à l'époque de la revision du missel sous saint Pie V,

en *praecedet vos*, probablement par suite d'une erreur de transcription. L'*Amen* et l'*Alleluia* sont des additions postérieures.

- | | |
|---|--|
| 1. Que les chrétiens paient leur tribut de louange à la victime pascalle. | |
| 2. L'agneau racheta le troupeau; 2a. La mort et la vie combattirent
Le Christ innocent, avec le Père
Réconcilia les pécheurs. | En un duel étrange;

La source de la vie, jadis morte,
Vit et règne. |
| 3. Dis-nous, ô Marie,

Qu'as-tu vu le long du chemin? | 3a. Les anges qui témoignaient
(de la résurrection),
Les bandelettes et le suaire. |
| 4. Le sépulcre du Christ revenu à la vie
Et la gloire du Ressuscité, j'ai vus. | 4a. Il ressuscita, le Christ, mon
espérance,
Il précédera les siens en Galilée. |
| 5. Il vaut mieux croire à la seule

Marie sincère,
Qu'à la foule
Menteuse d'Israël. | 5a. Nous savons que le Christ
est ressuscité
Indubitablement de la mort.
Toi, victorieux
Monarque, donne-nous miséricorde. |

La séquence, tout comme l'hymnodie de l'office, introduit dans la liturgie un élément poétique extra-scripturaire et d'inspiration privée, raison pour laquelle Rome ne l'admit que tardivement dans ses livres officiels. Dans le cérémonial de la cour papale au XII^e siècle, la place accordée à la séquence était extra-liturgique; on l'exécutait durant le repas du clergé dans le *triclinium* léonien.

La séquence pascalle, en particulier, introduite au cours de la messe, en guise d'hymne avant l'Évangile, a perdu beaucoup de son ancien caractère dramatique qui, en France, la rendait si chère au peuple, quand, au matin de ce jour, elle était chantée alternativement par le groupe des Apôtres, par Marie de Magdala et enfin par le chœur.

La lecture de l'Évangile, avec le récit du message de l'ange aux saintes Femmes, est prise en saint Marc (xvi, 1-7). La résurrection de Jésus-Christ est un fait dogmatique solidement

prouvé. Il s'est produit dans un milieu en grande partie hostile, — les juifs, — en partie se refusant à y croire, non seulement les hommes, les Apôtres, mais les femmes elles-mêmes. On ne peut donc parler de l'autosuggestion de la première génération chrétienne, qui aurait attribué au Christ historique ce qui aurait été, au contraire, une déception de leurs espérances. Non, la résurrection de Jésus fut crue par eux, malgré eux; ils n'étaient pas disposés à l'admettre, et ils durent s'incliner devant l'évidence. Ils crurent, mais parce qu'ils virent, parce qu'ils touchèrent sensiblement, parce qu'ils *mangèrent et burent avec lui*, qui était mort et ressuscita.

Le verset de l'offertoire est tiré du psaume 75. « La terre frémit et fut consternée, quand le Seigneur ressuscita pour venir juger le monde. » Comme la nature a été associée à la malédiction de Dieu contre le péché d'Adam, ainsi, au dire de saint Paul, est-elle en attente impatiente du jour qui verra sa revanche et son affranchissement de l'état de dégradant esclavage où la tient le pécheur. A la première annonce de la parousie du Christ ressuscité, la terre se secoue et frémit parce que le jugement de Dieu sur le monde infidèle commence déjà; puis lorsque, au dernier jour, Jésus viendra juger définitivement les vivants et les morts, la création tout entière sentira la présence du Créateur, et s'unira à lui pour combattre les impies, comme le dit la *Sagesse* : *et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* (*Sap.*, V, 21.)

La collecte sur les offrandes et celle pour l'action de grâces sont les mêmes que lors de la précédente vigile, sans doute parce que cette seconde messe n'existait pas primitivement, et que le sacrifice pascal mettait fin à la solennité du baptême.

L'initiation au mystère pascal, comme le dit l'oraison sur les oblations, ne doit pas se terminer avec le cycle liturgique de Pâques. La Pâque du Christ est éternelle, parce que, une fois entré dans sa gloire, Il ne peut plus descendre de ce sommet.

Le chrétien est appelé lui aussi à participer à ce caractère de perpétuité de la résurrection, puisqu'il doit exprimer à son tour, dans sa vie spirituelle, une Pâque stable et continuelle.

Dans le prélude à l'anaphore consécrationnaire, et au commen-

cement des diptyques, on fait mémoire de la résurrection du Seigneur, comme durant la nuit précédente.

L'antienne pour la Communion provient du texte de saint Paul, déjà lu dans l'Épître : le Christ est notre Pâque. Il a été immolé. Faisons donc festin, mais avec les azymes de la vérité et de la sincérité; nourrissons-nous de Lui. Toute autre nourriture, tout autre assaisonnement profanerait notre Pâque. Le Christ immolé, nourriture des fidèles, indique que nous devons imprimer la passion de Jésus dans notre esprit; le pain azyme non fermenté ni gonflé par le levain signifie l'esprit de mortification qui doit assaisonner la vie chrétienne.

Dans la collecte après la Communion, on rappelle que l'Eucharistie est le gage de la Communion des Saints, qui réunit en un même esprit les cœurs de tous les fidèles. C'est pourquoi dans l'antiquité, les fidèles, recevant de leur évêque la sainte Communion, lui donnaient le baiser de paix, dont le dernier souvenir est conservé dans ce baiser qu'ils impriment maintenant sur son anneau épiscopal. Pour la même raison, les prêtres s'envoyaient réciproquement en cadeau la sainte Eucharistie parce que Jésus dans son Sacrement nous communique son propre Esprit, en sorte que la multitude de ceux qui le reçoivent forme vraiment, grâce à Jésus dont ils vivent, *cor unum et anima una*.

Non seulement la divine Eucharistie est le mémorial de la mort du Seigneur, mais elle nous le présente également glorieux. Elle dépose donc en nous les germes de mort, pour que nous ayons part à la mort du Christ, et en même temps elle nous met en contact avec la résurrection du Seigneur et nous y fait participer.

LUNDI DE PAQUES.

Station à Saint-Pierre.

TANDIS que les autres fêtes de l'année, Noël, l'Épiphanie, la Pentecôte, duraient, pour nos pères, trois ou quatre jours à peine, c'était la caractéristique de la solennité pascalle de se prolonger toute une semaine et de ne se terminer que le samedi *in Albis*, tandis que le dimanche suivant, les néophytes déposaient leurs tuniques blanches baptismales. Durant tout

ce temps, c'était, à Rome, comme une fête continuelle. On suspendait les affaires, les tribunaux étaient fermés, les noces étaient renvoyées à plus tard; chaque matin on allait célébrer la station aux basiliques les plus célèbres de la ville, et l'après-midi le peuple se rassemblait de nouveau dans la basilique du Latran, pour accompagner de là en procession les néophytes jusqu'au baptistère et aux différents oratoires qui entouraient ce sanctuaire.

Après la station d'hier à Sainte-Marie-Majeure il faut aller dès aujourd'hui à Saint-Pierre, car il convient de se hâter de conduire au *Pastor Ecclesiae* ceux que la liturgie appelle *Agni novelli, qui annuntiaverunt alleluia*¹, et aussi parce que saint Pierre fut le premier des Apôtres qui mérita de voir le Rédempteur ressuscité. Les lectures scripturaires de la messe et le répons de l'office vespéral, *Surrexit Dominus vere et apparuit Simoni*², nous attestent la vive foi de l'Apôtre, auprès de qui l'Église romaine veut comme renouveler aujourd'hui la fête pascale.

L'antienne d'introït, précédant le psaume 104, s'inspire de l'*Exode* (XIII, 5, 9) et s'adresse aux néophytes : « Le Seigneur vous a introduits dans une terre où coulent le lait et le miel; louez Yahweh; que la loi de Yahweh soit toujours sur vos lèvres; louez Yahweh, louez, etc. »

Ps. « Confessez le Seigneur et invoquez son nom; portez aux Gentils l'annonce de ses œuvres. » *℣.* « Gloire, etc. »

La collecte célèbre le Sacrement pascal, qui apporte au monde la rédemption. L'Israël selon l'esprit est sorti de la servitude d'Égypte. Que le Seigneur se fasse donc le gardien de cette liberté reconquise.

Prière. « Seigneur qui, par le solennel mystère de cette Pâque, avez racheté le monde; aidez votre peuple par votre céleste grâce afin qu'il mérite d'arriver à une parfaite liberté vis-à-vis

1. « Les nouveaux petits agneaux qui annoncèrent l'*Alleluia.* »

2. « Le Seigneur est vraiment ressuscité et il est apparu à Simon. » (Luc., XXIV, 34.)

du péché, et qu'il avance de plus en plus dans les voies de l'éternité bienheureuse. Par notre Seigneur, etc. »

En ce jour, c'est Pierre lui-même qui fait les honneurs de sa maison dans sa propre basilique. C'est pourquoi il prend la parole et annonce aux néophytes la gloire de la résurrection du Christ (*Act.*, x, 37-43). La mission de Jésus, dit l'Apôtre, est parfaitement accréditée. Tous les prophètes lui rendent témoignage : Dieu l'a rempli du Saint-Esprit et de puissance, Il a passé à travers le monde en faisant du bien à tous et en guérissant les malades. Les juifs l'ont crucifié mais Dieu a effacé leur condamnation en ressuscitant le Christ, comme ont pu le constater des témoins choisis et capables, qui ont même pris leurs repas avec lui. Conformément à l'unanime enseignement des prophètes, le Seigneur a constitué Jésus rédempteur et juge universel, en sorte que, pour être sauvés, tous ont l'obligation de le reconnaître en cette double qualité de rédempteur et de juge et de régler leur vie en conséquence. Exposition brève, mais dense et complète, du mystère de la rédemption chrétienne, à ce point que les différents membres de la démonstration de la thèse, convenablement développés, pourraient être le sujet d'un magnifique ouvrage d'apologétique chrétienne.

Suit le répons-graduel, tiré, comme hier, du psaume 117 :

« Voici le jour que fit Yahweh; en lui exultons et réjouissons-nous. »

℣. « Maintenant qu'Israël confesse que Yahweh est bon, qu'éternelle est sa miséricorde. Louez, etc. »

Le verset alléluïatique est tiré de l'Évangile de la vigile pascale : « L'Ange du Seigneur descendit du ciel, et s'approchant, renversa la pierre et il se tenait assis sur elle. » Séquence : « A la victime pascale, etc. »

La lecture suivante (*LUC.*, xxiv, 13-35) à la fin de laquelle est mentionnée l'apparition du Rédempteur à Pierre, se rapporte en réalité à la soirée du jour de Pâques. Toutefois comme hier, à l'office vespéral, il n'y aurait pas eu de place pour une lecture évangélique, c'est aujourd'hui qu'on la fait, dans la basilique même dédiée au Prince du collège apostolique.

Cléophas est probablement le cousin du Sauveur; l'autre disciple n'est pas nommé; certains l'identifient avec saint Luc. Ces deux disciples qui sont profondément affligés par la mort de Jésus, mais, en même temps, méritent de lui le reproche d'être insensés, et réfractaires à croire au mystère de la Croix, symbolisent opportunément cette forme de piété sentimentale si commune de nos jours, ces âmes qui cherchent des émotions religieuses mais se refusent à comprendre le lien nécessaire et indispensable qui unit le sacrifice et la résurrection, la croix et le salut.

Et cognoverunt eum in fractione panis. Jésus consacra-t-il la sainte Eucharistie à Emmaüs, et fut-ce grâce au Sacrement qu'il se révéla aux deux disciples? C'est probable, car le terme *fractio panis* est traditionnel chez saint Luc, pour désigner ordinairement la fraction rituelle du Pain eucharistique. En outre, il est dit que Jésus *accepit panem, benedixit ac fregit*, exactement comme à la dernière Cène. De même que le Sauveur lors de celle-ci avait été le premier à recevoir l'Eucharistie, ainsi, selon toute probabilité, fit-il après sa résurrection. En ce nouvel état, comme aujourd'hui à Emmaüs, il but réellement du nouveau suc de la vigne avec les Apôtres puisque le mystère figuré le jeudi saint s'était déjà réalisé et que l'ère messianique avait eu son accomplissement. Il est donc probable que les deux disciples reconnurent précisément Jésus ressuscité quand ils le virent répéter la scène sacramentelle du jeudi précédent.

Le verset de l'offertoire est tiré du texte évangélique de saint Matthieu : « L'Ange du Seigneur descendit du ciel et dit aux femmes : Qui cherchez-vous? Il est ressuscité, comme il vous l'a dit. Louez Yahweh. »

L'importance dogmatique que prend le saint Sépulcre de Jésus réside en ceci, que le mort n'y est plus : la tombe est vide parce que Jésus est ressuscité.

La collecte sur les oblations est la même que le jour de Pâques.

Le verset pour la Communion est tiré de la lecture évangélique de ce jour : « Le Seigneur est ressuscité et il est apparu à Pierre. Louez Yahweh. »

Il apparut séparément à Pierre pour plusieurs raisons : pour

épargner sa confusion après son péché de reniement, et surtout parce que Pierre devait être le point d'appui de la foi catholique. Il convenait donc que la révélation de la résurrection, qui met le sceau divin sur l'œuvre messianique de Jésus, fût faite d'abord à Pierre. C'est pourquoi les autres Apôtres, avant même d'avoir vu Jésus de leurs yeux, crurent à sa résurrection à cause de l'infailible magistère et du témoignage de Pierre. Pierre avait vu, il enseignait ainsi, et l'Église formulait son premier symbole, s'associant à la foi du premier Apôtre et disant : « Le Seigneur est vraiment ressuscité et il est apparu à Pierre. »

La collecte après la Communion est la même qu'hier. De même que dans les maisons la table domestique réunit tous les membres de la famille, ainsi l'Eucharistie est le signe visible de l'unité de la famille catholique, et du dogme de la Communion des Saints. Nous participons tous à un même sacrifice, offert au nom de la communauté catholique par les mains de nos pasteurs légitimes. Cela explique pourquoi l'esprit de l'Église pousse les fidèles à la fréquence de la communion collective au cours de la messe paroissiale, capitulaire et épiscopale. Le fruit que nous rapportons de la sainte Table est précisément cet esprit d'intime union d'âme, de cœur et de volonté avec Jésus-Christ, avec l'Église et avec nos frères.

Surrexit Dominus et apparuit Simoni : Voilà le premier symbole de foi que répète l'Église au soir même du jour de Pâques. Encore à présent, Pierre seul a la divine mission de nous transmettre d'une manière infailible le dépôt des vérités révélées ; et la communauté catholique, comme jadis les Apôtres, donne une pleine adhésion à la foi de Pierre.

Pour rappeler le symbolisme de cette première apparition à Pierre, durant le moyen âge le Pontife se rendait aujourd'hui en cortège solennel sur la tombe de l'Apôtre pour y célébrer la messe stationnale.

En ces temps, il n'était pas rare que, pour la fête de Pâques, l'empereur ou d'autres princes et rois se trouvassent à Rome, et les historiens nous disent ordinairement qu'à cette occasion, ces souverains, par un geste de pieuse sujétion, soutenaient l'étrier et tenaient les brides du destrier du Pape. Après la

messe, le Pontife ceignait la tiare et retournait triomphalement au Latran ; au peuple qui se pressait en foule le long de la route, aux cardinaux, au clergé inférieur, il faisait de larges distributions de monnaie. Dès que le cortège avait franchi le pont d'Hadrien, il était acclamé par les représentants de la colonie juive de Rome, qui, pour récompense, demandaient la protection pontificale pour leur peuple. Le Pape leur faisait distribuer de l'argent à eux aussi, et leur promettait justice et défense contre toute vexation. La procession, qui s'était arrêtée quelques instants pour accueillir la requête des Israélites, reprenait ensuite son chemin dans la direction du Latran ; le cortège gravissait d'abord le Capitole, puis descendait au Forum par le *Clivus Argentarius* ; il passait sous les arcs de triomphe de Septime-Sévère et de Titus ; arrivé à la *Meta Sudans*, il laissait à gauche l'arc de Constantin, et se dirigeant vers le colosse de Néron, il entrait dans la *via Sancta* qui conduisait directement au Latran.

Le spectacle de cette pompe religieuse à travers les ruines de la grandeur de Rome impériale devait être indescriptible. Le Pontife couronné, son cheval tenu en bride par les autorités les plus augustes de la terre ; le groupe nombreux des évêques et des cardinaux, sous leurs imposants vêtements sacerdotaux, entourant le Pape ; les clercs inférieurs, à mesure que le Pontife passait devant les diverses églises de la cité, sortant joyeusement à sa rencontre en balançant les encensoirs aux nuages parfumés ; le peuple compact, serré le long des rues, tout cela devait rappeler à ceux qui en étaient témoins la prophétie de Daniel, au sujet du petit caillou détaché de la montagne, et qui devait broyer les royaumes les plus gigantesques, et fonder un empire qui serait éternel.

Après cette marche triomphale, quel chant était plus approprié à la circonstance que celui qu'exécutaient les chantres devant les portes du *Patriarchium*, tandis que le Pape descendait de son palefroi : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat !*

MARDI DE PAQUES.

Station à Saint-Paul.

IL est urgent, après avoir été à Saint-Pierre, de présenter les néophytes au Docteur des Gentils, près du tombeau duquel ils ont appris naguère les premiers rudiments de la loi évangélique. C'est pourquoi, dans la lecture qu'on fait en ce jour des Actes des Apôtres, c'est à saint Paul que revient l'honneur d'annoncer aux fidèles la résurrection du Sauveur, comme c'était hier à saint Pierre.

L'antienne de l'introït est tirée de l'*Ecclésiastique* (xv, 3-4), et elle est suivie du psaume habituel, le 104^e. « Le Seigneur les abreuva des eaux de la sagesse; louez Yahweh; celle-ci s'établira parmi eux, sans faire défaut; louez Yahweh; et les exaltera pour toute l'éternité; louez, etc. » — « Confessez, etc. »

La collecte se rapporte à la nouvelle génération qui a réjoui l'Église, en accroissant le nombre des croyants.

Prière. « O Dieu qui multipliez toujours votre Église par de nouveaux enfants, accordez à vos serviteurs d'être fidèles par leur vie à ce Sacrement qu'ils ont reçu au moyen de la foi. Par notre Seigneur, etc. »

Sacramentum vivendo teneant veut dire réaliser tout le contenu du baptême, qui nous communique la vie même de Jésus-Christ ! Quel vaste et sublime programme de vie, annoncé aujourd'hui avec une solennelle simplicité de langage, qui rappelle celui même de Dieu, aussi simple que tout-puissant ! Aucune âme humaine n'aurait su, certes, trouver une inspiration aussi élevée, et ne pourrait, à plus forte raison, proposer aux autres, avec autant d'autorité, un idéal aussi sublime. Ce divin langage qui non seulement annonce, mais, au moyen de la grâce, accomplit ce qu'il annonce, est propre à Jésus-Christ seul. Si l'Église le répète, c'est en son nom et par son autorité; et l'apologiste catholique pourrait tirer en faveur de l'Église, des formules mêmes de la sainte liturgie, les preuves de la divinité de sa mission.

La lecture, avec le magnifique discours tenu par saint Paul dans la synagogue d'Antioche de Pisidie, est tirée des *Actes des*

Apôtres (XIII, 16 et 26-33). Même quand ils se révoltent contre la loi de Dieu, les impies ne font que concourir au plan magnifique que Dieu a prévu et disposé de toute éternité pour le salut des âmes. La malice des pécheurs leur est entièrement imputable, mais Dieu la permet, bien plus, il en utilise les œuvres, pour en tirer un plus grand bien. C'est ainsi que de la malice des bourreaux de Jésus, la sagesse de Dieu a tiré la rédemption du monde et l'accomplissement des prophéties, y compris de la plus importante, celle qui promettait la résurrection du Sauveur.

Durant cette octave, il est de règle que le répons-graduel soit emprunté au psaume 117, on y ajoute aujourd'hui un verset du psaume 106, promettant l'universalité de l'Église qui recueille ses fils de tous les pays du monde. Aujourd'hui est mis en évidence ce caractère d'universalité du Nouveau Testament, puisque nous sommes précisément dans la maison du *Doctor Gentium*, de celui qui fut le plus ardent défenseur de cette thèse.

« C'est le jour, etc. »

Le verset alléluïatique est d'inspiration extra-scripturaire :

Ps. 106 : « Qu'ils le disent maintenant, tous ceux qui ont été délivrés par Yahweh, tous ceux qu'il a rachetés des mains de l'ennemi et qu'il a recueillis des différents pays. »

« Louez, etc. Le Seigneur, celui qui pour nous fut suspendu à la croix, ressuscita de la tombe. »

La lecture évangélique (LUC., XXIV, 36-47) décrit la première apparition de Jésus aux Apôtres. La résurrection de Jésus-Christ étant le dogme central de la mission messianique, la divine sagesse, comme pour fermer toute issue à l'incrédulité de la Synagogue, a voulu que le miracle apparût d'une manière inattaquable. Les témoins, ce ne fut pas seulement quelques femmes, donnant, dans un état d'exaltation, une valeur objective et réelle à un rêve pieux né de leur attachement pour Jésus, mais plus de cinq cents personnes, parmi lesquelles beaucoup, comme les apôtres, peu disposés à croire. Ils conversent avec Jésus, ils voient sur ses membres les cicatrices des clous, et ils ne se rendent pas encore. Finalement l'évidence du fait s'impose à toutes leurs préventions et à leurs résistances, et, le jour de

la Pentecôte, ils se présenteront au monde avec la mission spéciale de rendre témoignage à la résurrection de Jésus-Christ. Voilà, encore une fois, comment la sagesse de Dieu fait servir les défauts mêmes des créatures, au déroulement de ses plans pour le salut du monde.

L'antienne suivante, *ad offerendum*, fait allusion à la source baptismale, née de la puissance du Très-Haut, sanctifiée par Lui qui fait servir au salut des hommes même la matière insensible, précisément parce que les appétits matériels avaient, à l'origine, éloigné l'humanité du commandement de Dieu.

Ps. 17. « Le Seigneur tonna du ciel, et le Très-Haut fit entendre sa voix; alors apparurent les abîmes de la mer. »

La prière *secrète* sur l'oblation n'a pas de caractère particulier : on y parle de prières et d'offrandes d'hosties, parce que, autrefois, chaque fidèle apportait à l'autel son offrande pour le sacrifice commun.

« Accueillez, Seigneur, avec les prières des fidèles, l'offrande des hosties; et que, grâce à ces actes de notre culte, nous puissions arriver à la gloire céleste. Par notre Seigneur, etc. »

A la Communion, retentit la parole puissante de l'Apôtre (*Coloss.*, III, 1-2) : « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, aspirez aux choses d'en haut, là où le Christ siège à la droite de Dieu; ayez le goût des choses célestes. Louez, etc. »

L'Eucharistie nous fait communier au sacrifice et à la mort de Jésus, et elle nous donne part à l'esprit de sa résurrection.

Après la Communion, l'on récite la collecte suivante : « Faites, Seigneur, que la participation au sacrement pascal ait un effet impérissable dans nos âmes. Par notre Seigneur, etc. »

Par cette collecte, l'Église veut nous enseigner qu'il y a deux sortes de communion, l'une sacramentelle et l'autre spirituelle. Par la première, nous participons corporellement au Corps et au Sang de Jésus; au moyen de la seconde, nous vivons de l'esprit de la divine Eucharistie. Cette seconde Communion est le fruit et la conséquence de la première. Comme la Communion sacramentelle ne peut être reçue qu'en des temps et en des lieux déterminés, Jésus, dans la sainte Eucharistie, s'unit l'âme si intimement, que celle-ci vit de son Esprit et participe aux

battements de son cœur. Voilà, au sens le plus excellent, la Communion spirituelle dont parle l'Église dans la collecte de ce jour; son effet est impérissable, même quand dans notre poitrine se sont consumées les espèces eucharistiques.

MERCREDI DE PAQUES.

Station à Saint-Laurent hors les Murs.

AUJOURD'HUI vient le tour de saint Laurent, le « Staurophore » de l'Église romaine. On semble vouloir le remercier de la faveur accordée aux catéchumènes, les faisant arriver à la grâce du saint Baptême. En effet, l'introït et l'offertoire s'adressent précisément à ces nouveaux rejetons de l'Église, les *Benedicti* du Père, qui viennent d'être introduits dans le céleste royaume de Jésus-Christ, et admis à participer au Pain des Anges.

L'introït, emprunté à l'Évangile (MATTH., XXV, 34) est une belle acclamation adressée aux néophytes. Ils sont bien les *bénis*, ceux à qui la bénédiction a été promise comme un héritage. A cette bénédiction est annexée la promesse d'un royaume, qui est l'Église considérée sous son triple aspect : triomphante, militante et souffrante. Par suite, être admis dans l'Église grâce au baptême équivaut à avoir commencé à réaliser le plan de sa propre prédestination. L'essentiel est de ne pas arrêter à moitié route l'œuvre magnifique de Dieu.

« Venez, ô vous bénis de mon Père, entrez en possession du royaume; louez, etc.; qui fut préparé pour vous dès le commencement du monde. Louez, etc. »

Ps. 95 : « Chantez à Yahweh un cantique nouveau; que toute la terre exalte Yahweh. »

∇. « Gloire. »

La collecte est ainsi conçue : « Seigneur qui, chaque année, nous réjouissez par la solennité de la résurrection du Sauveur, faites qu'au moyen de ces fêtes que nous célébrons dans le temps, nous puissions arriver aux joies de l'éternité. Par le même notre Seigneur. »

Tel est le noble concept de la fête chrétienne : elle est un temps sacré où l'âme, dans un recueillement plus intense, par une pureté de vie plus immaculée, et avec un désir plus vif du ciel, se prépare à la fête éternelle.

Durant cette semaine pascale, exception faite hier pour saint Paul dans sa basilique stationnale (la messe du jeudi est quelque peu postérieure), c'est Pierre qui se réserve exclusivement l'honneur d'annoncer le premier aux Romains la résurrection du Seigneur. Avec quel courage l'Apôtre, peu de temps auparavant si timide devant la parole d'une servante, aujourd'hui sans dissimulation ni réticence, en face du sanhédrin et du peuple, rejette-t-il sur eux l'entière responsabilité du déicide ! Pilate, dit-il, avait décidé de renvoyer libre Jésus ; Dieu le Père l'a ressuscité des morts ; vous au contraire vous l'avez trahi, allant jusqu'à le renier (*Act.*, III, 13-19).

C'est là un des aspects les plus prodigieux de la prédication évangélique. Les apôtres ne flattent pas ni n'adulent le monde ; au contraire, ils lui reprochent ses crimes, lui montrant la nécessité d'expié le passé et de changer de vie. Dans l'Évangile, le monde ne trouve rien qui flatte sa sensualité, et, naturellement, l'attire ; pourtant, malgré toute cette incompatibilité de l'esprit mondain avec les principes de l'Évangile, en moins de trois siècles, le monde païen, qu'il le veuille ou non, courbera la tête sous les ondes salutaires du saint Baptême. Après la résurrection de Jésus, c'est là le plus grand des miracles qui mettent le sceau à notre foi.

Le répons-graduel appartient au psaume 117.

« C'est le jour, etc. »

℣. « La droite du Seigneur a agi vaillamment, la droite de Yahweh m'a exalté. »

Le verset alléluïatique insiste sur le sens particulier de l'apparition de Jésus à Pierre. « Louez Yahweh, etc. ℣. Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il est apparu à Pierre. »

La série des péricopes évangéliques, durant cette octave, suit plus ou moins l'ordre historique des événements. Aujourd'hui, 3^e jour ferial de la semaine, on lit précisément le récit de la troisième apparition du Sauveur ressuscité aux Apôtres (IOAN.,

XXI, 1-14), jointe en saint Luc à l'apparition d'Emmaüs. Lundi on a lu la première apparition, et hier la seconde.

Jésus se manifeste aux Apôtres au bord du lac de Tibériade. Jean, l'apôtre vierge, est le premier à reconnaître Jésus. Toutefois Pierre, qui est le plus ardent et le plus impétueux dans la vigueur de sa foi, se jette à la nage et rejoint le premier le divin Maître, tandis que les autres rament doucement dans la barque pour aller au Seigneur. Arrivés au rivage, ils se restaurent ensemble et Jésus leur sert le poisson rôti. *Piscis assus*, — observe saint Augustin, — *Christus est passus*, pour leur apprendre que même les soulagements nécessaires que nous devons accorder à la faiblesse de notre nature, doivent être comme assaisonnés de la mortification de Jésus-Christ.

Hier l'offertoire rappelait aux néophytes la source sacrée de leur régénération; aujourd'hui il leur remémore la nourriture eucharistique à laquelle ils ont été admis. Le Pain des Anges devient le pain de l'homme, non que les choses célestes doivent se modeler sur les choses humaines, mais pour que l'homme, par sa vie, s'élève jusqu'à rivaliser avec la sainteté des anges.

Ps. 77 : « Le Seigneur ouvrit les portes du ciel, et, pour les reconforter, il fit pleuvoir pour eux la manne; il leur donna le pain du ciel, l'homme fut nourri du Pain des Anges. Louez, etc. »

La prière secrète sur l'oblation fait observer que, pour célébrer dignement les joyeuses fêtes pascales, nous immolons au Seigneur le Sacrifice eucharistique, qui, tout en lui rendant le plus grand honneur, rassasie et nourrit admirablement son Église.

L'antienne pour la Communion est tirée de nouveau de l'Apôtre (*Rom.*, VI, 9) : « Le Christ ressuscité des morts ne meurt plus; louez Yahweh. La mort n'aura plus aucun pouvoir sur lui; louez Yahweh. » Non seulement il n'est plus sujet à la mort, mais, comme jadis dans l'Éden l'arbre de vie, il est devenu pour ceux qui croient en lui une nourriture d'immortalité; aussi tous ceux qui en mangent vivront spirituellement pour l'éternité, et, avec lui, seront les vrais *Fils de la résurrection*.

Après la Communion, nous prions Dieu afin que le Sacrifice

pascal qui a mis fin à l'Ancien Pacte, inaugure aussi en nous une vie tout à fait nouvelle de vigoureuse sainteté. « Nous vous demandons, Seigneur, que la sainte participation à votre Sacrement, nous purifiant de toute ancienne souillure, nous rajeunisse en nous initiant à une vie nouvelle. Par notre Seigneur, etc. »

Durant le temps pascal, l'Église professe un culte solennel envers les Martyrs, dont aujourd'hui elle consacre comme les prémices sur la tombe de saint Laurent. La raison de cette prédilection est que les Martyrs ont un titre spécial à la gloire de la résurrection, puisqu'ils ont participé de plus près aux ignominies de la croix.

JEUDI DE PAQUES.

Station aux Saints-Apôtres.

AUJOURD'HUI, la fête stationnale est en l'honneur de tout le Collège apostolique. Toutefois comme l'autel principal du vénérable *Apostoleion* érigé en mémoire de la victoire de Narsès, garde seulement les reliques des apôtres Jacques et Philippe, la liturgie romaine identifiant à tort, semble-t-il, Philippe, l'évangéliste de Césarée, avec l'Apôtre du même nom, prescrit en ce jour la lecture du récit du baptême administré par le célèbre diacre à l'eunuque de Candace, reine d'Éthiopie.

Cette station du jeudi de Pâques dans une basilique byzantine nous reporte au temps où, à Rome, les Byzantins détenant le pouvoir, la liturgie papale subit une forte influence orientale.

L'introït est tiré de la *Sagesse* (x, 20-21) : « Ils célébrèrent en chœur votre bras vainqueur ; louez Yahweh. En effet, la Sagesse ouvrit les lèvres du muet et rendit éloquente la bouche des petits enfants. Louez, etc. »

Suit le psaume 97 : « Chantez au Seigneur un cantique nouveau, car il a opéré des choses merveilleuses. »

∇. « Gloire. »

Cette sagesse, qui infuse tant de jugement aux enfants, c'est la foi chrétienne qu'ont à leur tour professée solennellement

dans la nuit de Pâques les nouvelles recrues de l'Église. Leur exemple est éloquent, puisque la propagation rapide et persuasive de l'Évangile chez tous les peuples est le meilleur argument pour démontrer la divinité de ce mouvement de conversion du monde au Christ.

Dans la collecte on met en relief l'unité de la confession catholique dans la multiplicité des peuples qui la professent. C'est là le caractère qui distingue l'Église des anciennes religions nationales. Nombreux sont les peuples et les nations, mais unique est le *Credo*, unique la hiérarchie, unique la discipline, unique la piété.

Prière. « Seigneur qui avez réuni dans la confession de votre Nom les diverses nations, faites qu'unique soit la foi intime, unique la dévotion extérieure des œuvres de ceux qui ont été régénérés dans les ondes baptismales. Par notre Seigneur, etc. »

L'unité de la famille chrétienne fut le vœu suprême du Sauveur. Plus nous nous tiendrons serrés à Lui et plus intense sera notre union ici-bas; puisque l'unité du corps mystique de Jésus est troublée si quelqu'un, s'éloignant de ce centre divin, recherche *quae sua sunt, non quae Iesu Christi*.

La lecture des *Actes des Apôtres*, avec le récit de la conversion du trésorier de la reine Candace, grâce à l'intervention de l'évangéliste et diacre Philippe (VIII, 26-40), prétend donc être en l'honneur de l'apôtre du même nom, Philippe, dont quelques reliques sont sous l'autel. Le passage où Isaïe décrit la passion du Serviteur de Yahweh, qui, l'évangéliste le démontre, ne peut se rapporter à personne autre qu'à Jésus, est, pour l'Éthiopien, l'occasion de sa conversion.

Cette scène de Philippe montant dans le char du puissant ministre d'Éthiopie et qui le convertit durant la route, nous remet en mémoire une anecdote de la vie de saint François de Sales. Celui-ci était en France pour une mission diplomatique au nom de son prince, quand vint le trouver un Calviniste qui lui dit d'un air décidé : « Monseigneur, je voudrais savoir si les Apôtres allaient en carosse, comme vous le faites? — Assurément, quand l'occasion s'en présentait. — Et pourriez-vous le

démontrer, l'Écriture en main? — Volontiers. Ne vous souvenez-vous pas du diacre Philippe qui monta en carosse avec l'eunuque de la reine d'Éthiopie, et durant le voyage lui annonça la foi de Jésus-Christ? — Le carosse n'était pas à Philippe, interrompit le Calviniste, mais il appartenait à la cour de l'officier d'Éthiopie. — Précisément comme dans mon cas, répondit le saint Évêque de Genève, car moi je suis pauvre et le carosse dont je me sers actuellement n'est pas à moi, mais la bonté du Roi l'a mis à ma disposition. — Vous êtes donc un évêque pauvre? répliqua le Calviniste. — Oui, répondit le saint, depuis que vos coreligionnaires de Genève se sont emparés de tout le patrimoine de mon Église. » On devine si l'hérétique demeura fortement impressionné par ce dialogue avec saint François de Sales.

Le répons-graduel provient, comme d'habitude, du psaume 117 : « Voici le jour que le Seigneur a fait ; exultons et réjouissons-nous. *Ps.* La pierre rejetée par les constructeurs est devenue la tête d'angle. C'est le Seigneur qui a accompli cette œuvre, et elle est merveilleuse à nos yeux. » — Cette pierre est le Christ, comme il l'expliqua lui-même au Sanhédrin. Exclu de l'édifice d'Israël, bien plus, renié et maudit, il est devenu la pierre fondamentale de l'Église.

Suit le verset alléluïatique : « Louez, etc. *Ps.* Le Christ ressuscita, lui qui créa tout et fit miséricorde au genre humain. » Au jour de sa Passion, il accumula les mérites, et dans la solennité pascale il les reversa sur le monde, lui donnant part à la résurrection, d'abord au moyen de la grâce, puis finalement au moyen de la gloire béatifique.

Tout procède non point avec un ordre méthodique, car la liturgie n'est pas une science exacte, mais avec un art qui, dans un sentiment délicat s'inspire des principes religieux les plus élevés. Après le récit des apparitions de Jésus aux Apôtres, sacrifiant quelque peu l'ordre chronologique, on évoque aujourd'hui la scène de l'apparition du divin Maître à Marie Madeleine qui, historiquement, a eu lieu le matin même du dimanche. Le sénat apostolique méritait certes cet égard, mais d'autre part, on ne pouvait omettre la consolante apparition de Jésus à la pauvre pénitente de Magdala, dont le récit attendrissait tant

saint Grégoire le Grand, lorsque, dans ses homélies, il le commentait au peuple romain.

Puissance du cœur d'une femme ! (IOAN., XX, 11-18.) Les Apôtres se retirent, mais Marie est constante et demeure, intrépide, pleurant près du tombeau de Jésus. Elle ne craint pas les ennemis, et ne se retire pas devant les difficultés : si le jardinier a dérobé le cher cadavre, qu'il confie son secret à Madeleine, et à elle seule elle l'emportera. Vraiment, cette pauvre pécheresse a beaucoup aimé, et c'est pourquoi elle a mérité que beaucoup lui soit pardonné. Bien plus, de préférence aux Apôtres et à Pierre lui-même, elle mérite la grâce de voir la première le Rédempteur ressuscité : « Va vers mes frères, lui dit Jésus, et annonce-leur que je vais monter à mon Père. » Marie exécuta l'ordre et ainsi la pauvre Pénitente de Magdala obtint le privilège d'annoncer ce dogme central de la théologie chrétienne au collège apostolique, c'est-à-dire à ceux que le Seigneur constituait prédicateurs infaillibles du saint Évangile. C'est pour cette raison que l'Église, au jour de la fête de sainte Marie de Magdala, fait réciter le *Credo* à la messe, comme lors des fêtes des saints Apôtres.

L'antienne de l'offertoire s'inspire de l'*Exode* (XIII, 5) : « Au jour de votre solennité, dit le Seigneur, je vous introduirai dans un pays où coulent le lait et le miel. Louez, etc. »

Pour indiquer la fécondité spirituelle de cette région plantée par la droite de Dieu et arrosée par les eaux de la rédemption, dans l'antiquité, au moins depuis l'époque de Tertullien, on présentait aux néophytes, après le baptême, un breuvage béni composé de lait et de miel. Le lait signifie la nourriture vivifiante que les Sacrements donnent à l'âme; le miel marque la douceur qu'on éprouve à servir le Seigneur.

La prière secrète sur l'oblation revient sur l'idée du baptême, lequel comporte la continuelle profession de l'Évangile du Christ, et, en conséquence, la rénovation des mœurs.

« Accueillez favorablement, Seigneur, les oblations de vos peuples, afin que renouvelés dans la confession de votre nom et dans les ondes baptismales, ils obtiennent la béatitude céleste. Par notre Seigneur, etc. »

L'antienne pour la Communion a été tirée de la I^{re} Épître

de saint Pierre (II, 9) : « Peuple de conquête, annoncez la puissance, louange à Yahweh, de Celui qui, des ténèbres, vous appela à sa lumière admirable. Louez, etc. »

C'est une allusion à la vocation des Gentils qui représentent pour Yahweh un peuple d'acquisition (racheter équivaut à acheter de seconde main), tandis qu'Israël est son peuple à titre de véritable héritier. La vocation des Gentils à la Foi représente donc une miséricorde de Dieu d'autant plus grande et gratuite que les païens étaient plus dépourvus de titres à l'héritage messianique d'Abraham.

Dans la collecte après la Communion nous prions ainsi : « Seigneur, accueillez nos prières, afin que le prix sacrosaint de notre rachat nous soit une protection dans la vie présente et nous obtienne les joies de la vie future. Par notre Seigneur, etc. »

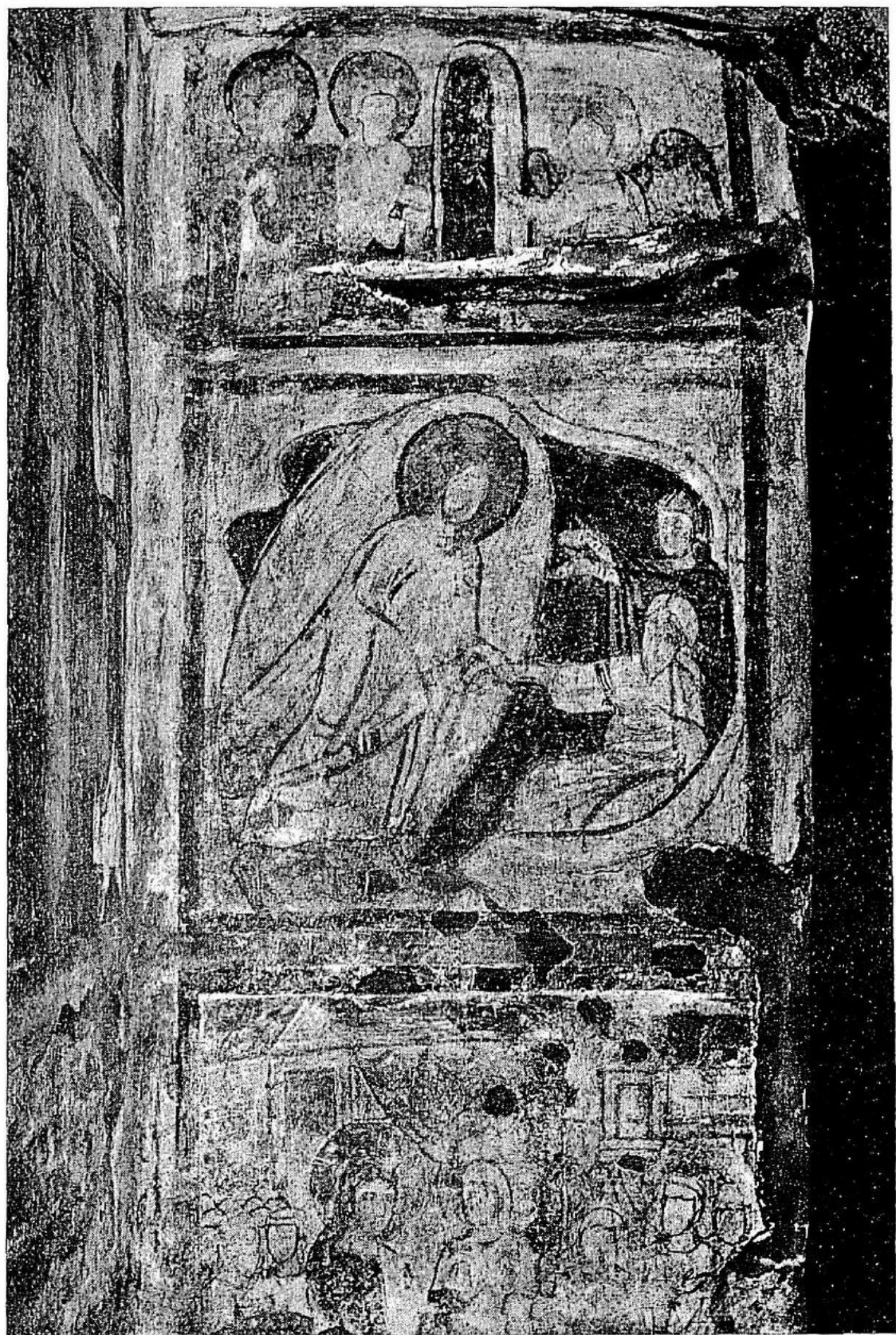
Les mots *sacrosancta commercia redemptionis* employés ici par la liturgie, empruntent avec délicatesse une métaphore aux usages du négoce. Le *commercium* est un échange de marchandises. Dans le cas qui nous occupe Jésus se donne lui-même à la divine justice comme prix de notre rachat de l'esclavage du péché et celle-ci nous remet à Jésus.

Jésus parlant de nous à la pénitente de Magdala lui dit : « Dis à mes frères : voici que je m'en vais à mon Père et à votre Père. » Quelle suavité ont pour nous de telles paroles, et combien sont ineffables les intimes relations que la résurrection du Rédempteur est venue lier avec l'humanité ! Jésus est vraiment notre Frère, Dieu est notre Père. Par la mort de Jésus nous avons acquis beaucoup plus que nous n'avions perdu par le péché, et c'est en ce sens que le diacre chante dans le *Praeconium* pascal : « O heureuse faute, qui mérita d'avoir un si grand Rédempteur ! »

VENDREDI DE PAQUES.

Station à Sainte-Marie « ad Martyres » (ou « Martyra »).

DE même que, hier, la station était indiquée simplement *ad Apostolos*, ainsi aujourd'hui elle était *ad Martyres*, avec cette intention d'être comme un tribut spécial de vénération de l'Église romaine envers ses héroïques enfants, lesquels, au dire de l'Apôtre, n'avaient pas épargné leur vie *ut meliorem*



Fresque du VIII^e siècle à Saint-Clément.

LA DESCENTE DU CHRIST AUX LIMBES

invenirent resurrectionem. Les martyrs, en effet, semblent avoir un droit spécial à la gloire de la résurrection, à cause de leur parfaite ressemblance avec Jésus crucifié et beaucoup d'anciennes liturgies avaient même institué une fête particulière en leur honneur, précisément au milieu de la solennité pascale. La station de ce jour *ad Martyres* conserve donc comme le dernier souvenir de cette primitive tradition liturgique, puisque, par la suite, la fête collective des Martyrs, même à Rome, fut transférée à la mi-mai, et enfin au 1^{er} novembre.

L'antienne d'introït provient du psaume 77, et se rapporte à la Pâque des néophytes, lesquels à l'égal des anciens Israélites ont échappé à la servitude d'Égypte à travers la mer Rouge. symbole du baptême. L'ennemi submergé sous ces eaux est Satan, le péché.

« Le Seigneur les tira hors (de l'exil) dans l'espérance; louez Yahweh; la mer ensevelit leurs ennemis. Louez, etc. Écoute, ô mon peuple, mon enseignement, prête l'oreille aux paroles de ma bouche. »

Ÿ. « Gloire. »

Le Nouveau Testament a été scellé par le Sacrifice Pascal, qui, renouvelé quotidiennement sur nos autels, donne au contenu spirituel de la Pâque un caractère de pérennité. Il est donc nécessaire que les œuvres s'accordent avec la foi.

La collecte exprime bien la même pensée : « O Dieu éternel et tout-puissant, qui avez scellé le pacte de votre réconciliation avec le monde au moyen du Sacrement Pascal; accordez à nos âmes d'accomplir par nos œuvres ce que nous professons maintenant par la solennité des rites. Par notre Seigneur, etc. »

Tel est précisément le but que se propose l'Église dans la sainte liturgie : enseigner les fidèles, et leur obtenir par sa puissante intercession, la grâce de réaliser dans leurs œuvres cette sainteté sublime exprimée par les rites.

La première lecture est prise de l'Épître de saint Pierre (I, III, 18-22). Il y traite de la mort de Jésus et de sa descente aux Limbes, alors que le Divin Sauveur parut en cette prison close, pour porter aux Patriarches l'annonce de la Rédemption

accomplie. Parmi ces morts, il y avait aussi ceux qui n'avaient pas cru aux menaces de Noé alors qu'il avait prédit que seule son arche serait épargnée par le tourbillon des eaux. Maintenant le type prophétique va obtenir son entière réalisation, puisque l'arche flottante symbolise l'Église, qui s'élève sur les ondes purificatrices du baptême.

Le dogme énoncé dans l'article du symbole : *descendit ad inferos*, est clairement enseigné ici par l'apôtre Pierre, dont les paroles ne doivent toutefois pas être prises en ce sens que le Sauveur aurait prêché en enfer pour y convertir ceux qui s'étaient déjà damnés pour leur péché d'infidélité. Non; l'état des âmes est immuable après la mort; la descente de Jésus parmi les défunts eut pour tout but d'annoncer aux bons et aux méchants la rédemption accomplie. Aux bons, pour leur suprême consolation, aux impies, au contraire, comme un argument définitif de leur condamnation. L'art chrétien antique se plaisait à représenter cette descente du Christ aux Limbes, où il apparaissait, tel un triomphateur venant prendre possession d'une forteresse qui lui fut si longtemps contestée, mais qu'il a enfin enlevée de vive force.

La liturgie exprime la même pensée le samedi saint aux Matines :

Ille captus est qui captivum tenebat primum hominem; hodie portas mortis et seras pariter Salvator noster dirupit. Destruxit quidem claustra inferni et subvertit potentias diaboli.

Le répons-graduel, comme à l'ordinaire, provient du psaume 117 : « Voici le jour, etc. *Ps.* Béni Celui qui vient au nom de Yahweh; Yahweh est le Seigneur, et il nous a illuminés. »

Suit le verset alléluïatique du psaume 95 avec l'adjonction des mots *a ligno* qui nous est attestée par beaucoup d'anciens Pères : « Louez, etc. *Ps.* Annoncez parmi les Gentils que le Seigneur a inauguré son règne sur un gibet. » C'est le trône où Jésus montre sa puissance. Il broie la mort par sa propre mort, et il donne à l'Église la grâce de triompher de ses ennemis en succombant à leur haine sanguinaire. *Semen Christianorum est sanguis Martyrum*; bien plus, la croix est devenue l'étendard et le glorieux blason de presque toutes les nations civilisées de l'Europe au moyen âge.

La brève lecture évangélique qui suit contient en abrégé toute l'histoire de l'Église, la somme de ses droits, sa mission dans le monde. *Euntes docete* : c'est l'affirmation de sa libre puissance d'enseigner partout la loi évangélique, indépendamment du pouvoir civil; *baptizantes* : c'est l'autorité de paître les fidèles avec les divins Sacrements, dont le baptême est comme la porte; *docentes servare omnia quaecumque mandavi* : c'est la puissance législative et judiciaire de l'Église, sans laquelle il n'y a pas d'autorité véritable; *ego vobiscum sum usque ad consummationem saeculi* : c'est l'assurance de l'indéfectible assistance de la vertu divine jusqu'à la fin des siècles. (MATTH., XXVIII, 16-20.)

L'antienne *ad offerendum* s'inspire de l'*Exode* (XII, 14) et fait allusion au baptême, où les néophytes, sortis de l'Égypte du péché et de l'idolâtrie, ont fait un nouveau pacte avec Dieu. La solennité pascale devra, durant toute leur vie, leur rappeler l'engagement sacré pris en ce jour. De plus, dans l'antiquité, grâce à la solennité dite *Pascha annotinum* décrite dans le Sacramentaire Gélasien, les néophytes, au premier anniversaire de leur baptême, célébraient une fête spéciale commémorative de la Pâque précédente.

« Celui-ci sera pour vous un jour de souvenir. Louez Yahweh ; vous, à travers les diverses générations, vous le célébrerez comme une fête solennelle du Seigneur ; louez Yahweh ; une date confirmée pour toujours par la loi ; louez, etc. »

La prière secrète sur l'oblation s'exprime ainsi : « Nous vous prions, Seigneur, d'accepter favorablement les offrandes que nous vous présentons, tant pour expier les fautes des nouveaux régénérés à la grâce, que pour hâter votre céleste secours. Par notre Seigneur, etc. » Pour bien saisir le sens de cette prière, il faut se rappeler que le sacrifice de la Croix, et par conséquent celui, non sanglant, de l'autel, expient les péchés du monde et donnent l'efficacité sanctificatrice aux sacrements. Aujourd'hui l'Église, dans la secrète, se reporte au moment précédant le baptême des néophytes *in remissionem peccatorum*, et à leurs pénitences, et à leur contrition des fautes commises — dans l'antiquité il s'agissait d'adultes — elle unit l'offrande du sacrifice eucharistique.

Dans l'antienne pour la Communion, empruntée à l'Évangile du jour, le Christ donne à l'Église la mission de continuer à travers les siècles son œuvre rédemptrice, grâce à la doctrine céleste et aux Sacrements dont elle est dépositaire et trésorière. Le Christ a obtenu la somme des pouvoirs au ciel et sur la terre. Dans le ciel, il l'exerce directement ; sur la terre, il la confie à l'Église, qui est ainsi sa vivante image, nous pourrions dire avec saint Paul, le *plérôme*, l'intégrité ou la plénitude du Christ.

« La somme des pouvoirs m'a été conférée, dans le ciel et sur la terre ; louez Yahweh. Allez donc, et enseignez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Louez, etc. »

Après la Communion, la collecte concerne encore spécialement les néophytes, initiés à une vie nouvelle de sainteté : « Regardez, Seigneur, votre peuple, et puisque vous avez daigné l'initier à une vie éternelle moyennant les célestes Mystères, qu'il vous plaise aussi de l'absoudre des fautes commises durant cette vie temporelle. Par notre Seigneur, etc. »

Pendant cette semaine, l'Église fait remarquer avec insistance l'importance de notre initiation baptismale. Durant l'octave pascalle, chaque après-midi, elle reconduit au baptistère les néophytes vêtus de blanc. Dans l'offertoire de ce jour, elle souhaite que la date du baptême soit un jour mémorable et de grande fête pour toute la vie. De fait, elle institua le *Pascha annotinum* en mémoire du baptême reçu à la fête de Pâques de l'année précédente.

De nos jours, on ne mettra jamais trop d'insistance à faire remarquer aux fidèles la sainteté dont a été pour eux le principe le Sacrement de la régénération baptismale. Le gage de cette sainteté nous est donné par les promesses du Baptême, en vertu desquelles nous nous sommes obligés à renoncer pour toujours à Satan et à ses œuvres, et à aspirer à être parfaits, comme est parfait notre Père céleste. Une bonté purement négative ne suffit pas ; nous ne devons pas nous contenter d'être simplement bons, nous devons aspirer à devenir parfaits, comme le Divin Modèle. C'est aux chrétiens qu'il est dit particulièrement par le Seigneur : « Soyez saints parce que Je suis saint. »

Et comme les fils participent à la même nature que leur Père, ainsi nous, qui sommes fils de Dieu, nous devons souverainement prendre garde à ce que l'image divine en nous soit de plus en plus parfaite et conforme à l'ineffable beauté de notre Père céleste.

SAMEDI « IN ALBIS ».

Station à Saint-Jean de Latran.

LA conclusion des fêtes baptismales rappelle aujourd'hui les néophytes à la basilique du Latran, près des fonts, où ils furent régénérés durant la nuit qui précéda Pâques. Ce sont les derniers moments de leur enfance spirituelle, puisque demain ils seront comme sevrés et prendront place parmi les autres fidèles. C'est pourquoi la liturgie stationnale de ce jour semble plus que jamais éprise de la pureté de leur innocence, telle une tendre mère qui se sent ravie par la beauté de son petit enfant.

En ce jour, dans l'ancienne liturgie romaine, le Pape distribuait au peuple les *Agnus Dei* de cire bénite, mélangée avec le saint Chrême, et sur lesquels était imprimée l'image de l'Agneau de Dieu. Cette distribution est très ancienne et se faisait pendant la messe, tandis que la *Schola Cantorum* chantait l'invocation *Agnus Dei* avant le baiser de paix qui précède la Communion.

Au XIV^e siècle, la cérémonie nous est ainsi décrite : Durant le chant de l'*Agnus Dei*, le Pape distribue les *Agnus Dei* de cire aux cardinaux et aux prélats, les déposant dans leurs mitres. Quand le divin Sacrifice est terminé, il se rend dans le *Triclinium* et se met à table; pendant le repas apparaît sur le seuil un acolyte portant un bassin d'argent plein d'*Agnus Dei*, et qui lui dit : *Domine, Domine, isti sunt agni novelli qui annuntiaverunt alleluia; modo venerunt ad fontes, repleti sunt claritate, alleluia.*

S'avançant au milieu de la salle, le clerc répète la même annonce; puis, s'étant approché davantage du Pontife, sur un ton plus élevé il répète avec encore plus d'insistance son message, déposant cette fois son bassin sur la table papale. C'est alors que le Pape commençait la distribution des *Agnus Dei*

à ses familiers, aux prêtres, aux chapelains, aux acolytes, et il en envoyait même en cadeau aux souverains catholiques.

L'introït est tiré du psaume 104 et se rapporte aux néophytes sortis des ténèbres de l'Égypte.

« Le Seigneur tira de l'exil son peuple avec une grande allégresse, louez Yahweh; et dans la jubilation (il fit sortir) ses élus. Louez, etc. »

Ps. : « Confessez le Seigneur et invoquez son nom; annoncez ses œuvres parmi les gentils. »

∇. « Gloire. »

La prière est la suivante : « Dieu tout-puissant, accordez-nous qu'après avoir maintenant célébré dévotement les fêtes pascales, nous puissions, grâce à elles, arriver aux joies éternelles. Par notre Seigneur, etc. »

Voilà l'esprit de la sainte liturgie : grâce à la fête temporelle, parvenir à l'éternelle fête.

Festa Paschalia... egimus. Aujourd'hui, en effet, l'antique liturgie entendait célébrer l'octave de la solennité pascale, en tant qu'elle commençait au soir du samedi saint; d'un samedi à l'autre on trouve les huit jours requis. Pour la Pentecôte on retrouve le même calcul, en sorte que, maintenant encore, le dimanche qui la suit n'est aucunement considéré comme l'octave de la descente du Saint-Esprit. L'octave se termine le samedi à la messe; aussi le dimanche *in albis*, où, la fête pascale achevée, on déposait les tuniques blanches, ne fut dénommé que postérieurement *in Octava Paschae*.

Durant cette semaine pascale, l'ancienne liturgie romaine reconduisait chaque jour les néophytes *ad Fontes*, au baptistère du Latran, pour imprimer dans leurs âmes un vif souvenir des obligations qu'ils avaient contractées au bord de cette vasque mystérieuse.

L'Église romaine, à cette occasion, chantait le verset connu d'Ézéchiël : *Vidi aquam egredientem de templo a latere dextro*; J'ai vu l'eau qui sortait du côté droit du temple (Ez., XLVII, 2-9), et, par là, elle voulait insinuer que les eaux du saint Baptême ont précisément jailli du côté ouvert de Jésus, puisque

là est l'océan où *nos pisciculi secundum Ἰχθὺν nostrum*¹, nous vîmes à la lumière.

Aujourd'hui dans l'épître (I PETR., II, 1-10) saint Pierre explique à ses premières recrues de la milice chrétienne la dignité sublime à laquelle les a élevées le saint Baptême. Pendant un temps, les gentils n'étaient pas considérés comme un peuple légitime, puisqu'ils n'avaient pas reçu, comme les Juifs, la divine promesse. Maintenant, au contraire, le Sacrement de la régénération a fait d'eux une race sainte, un peuple élu, un sacerdoce royal, à la condition toutefois qu'ils s'unissent spirituellement au Christ au moyen d'une foi agissante. Il ne s'agit pas ici de rites matériels et de solidarité extérieure, comme c'était le cas pour le peuple hébreu. Dieu est esprit, et il veut que le chrétien l'adore surtout en esprit et en vérité.

A partir de ce jour, durant tout le temps pascal, le psaume graduel, après l'épître, devient alléluatique, c'est-à-dire que, à chaque verset du soliste, le peuple répondait par le cri : Alleluia.

« Louez Yahweh, louez Yahweh. *Ps.* : C'est le jour, etc. »

« Louez Yahweh. *Ps.* : Enfants, louez le Seigneur, louez le nom de Yahweh. »

Les enfants, invités ici à louer le Seigneur, sont les néophytes qui assistent à la messe stationnale dans leurs blanches tuniques baptismales. La lecture évangélique qui suit est choisie fort à propos à cause du rôle qu'y jouent Pierre et Jean. Pierre est le « Pasteur » qui, durant toute cette semaine, s'est réservé le droit de paître par sa parole les néophytes; Jean est l'un des patrons du baptistère du Latran, en sorte que, d'une certaine manière, la station se célèbre aujourd'hui dans sa maison.

Jean, plus jeune et plus ardent dans l'amour, laissa Pierre en arrière dans sa course au tombeau de Jésus. Toutefois, arrivé au bord de l'ouverture par où l'on pénétrait dans la caverne souterraine, il se pencha pour regarder, mais il n'osa pas descendre, à cause d'un certain sentiment de terreur qui lui était inspiré par ce lieu, témoin du miracle accompli. Enfin

1. « Jésus est notre Poisson symbolique, et nous sommes les petits poissons. » — TERTULL., *De Baptism.*, P. L., I, col. 1306. On sait que ce mot grec compose l'acrostiche : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur.

Pierre arrive, et dans l'impétuosité de sa foi il descend sur-le-champ et invite Jean à l'imiter. Cela nous montre que l'amour doit toujours s'inspirer de la foi, qui, pour cette raison, le précède, et que ces formes vagues de religiosité sentimentale, tant aimées de beaucoup d'âmes modernes, ne s'inspirant point du catéchisme catholique, n'ont aucune efficacité sur la vie de l'individu et constituent une sorte d'état morbide voisin de la superstition, mais non pas un culte vrai et agréable à Dieu.

L'antienne *ad offerendum* est prise du psaume pascal 117. Désormais, l'Église a donné aux néophytes tout ce qu'elle possédait. Ils se sont présentés à elle au moyen de la foi en Yahweh, Dieu les a illuminés. Il ne reste plus à l'Église, au terme de la solennité pascale, qu'à invoquer sur eux dans le lieu saint l'abondance des bénédictions divines.

« Béni soit celui qui vient au nom de Yahweh. Nous vous bénissons de la maison de Yahweh. Yahweh est Dieu, et il nous a illuminés. Louez Yahweh, louez Yahweh. »

Ce beau verset du psaume 117 appartient dans sa première partie au chœur sacerdotal saluant les nouveaux prosélytes. Ceux-ci, avant de déposer les vêtements blancs, sont bénits par les prêtres. Alors les néophytes reconnaissent les immenses bienfaits dont ils ont été comblés par le Seigneur durant cette semaine, et, pleins de gratitude, ils proclament ses magnificences.

Au terme de la solennité pascale, l'Église semble regretter de mettre fin à cette fête. Extérieurement elle s'y résigne, mais à la condition que l'âme célébrera intérieurement une Pâque perpétuelle, comme est perpétuelle, sur les autels, l'immolation de l'Agneau Pascal. C'est là le sens de la collecte suivante sur les oblations.

« Faites, Seigneur, que ces mystères de la Pâque nous remplissent toujours de joie, en sorte que l'offrande continuelle du Sacrement de notre Rédemption nous soit un sujet d'éternelle allégresse. Par notre Seigneur, etc. »

L'antienne pour la Communion est fort belle. Les néophytes vont déposer les tuniques reçues après le baptême. Cependant leurs âmes ont pris un autre vêtement spirituel qui ne doit plus

jamais être déposé, celui-ci. L'image semble hardie, mais elle est de l'Apôtre dans sa lettre aux Galates (III, 27) :

Jésus-Christ y est comparé à un vêtement, car le chrétien, étant recouvert des mérites du Sauveur, en doit revivre aussi la vie, les pensées, les affections et jusqu'aux mouvements mêmes du cœur. « Vous tous qui avez été plongés en Jésus-Christ, vous êtes revêtus de lui. »

Dans la prière après la Communion, l'Église se montre soucieuse de voir les néophytes se détachant, pour ainsi dire, de la robe de leur mère, garder jalousement cette foi qu'avec tant de soin, elle leur a enseignée durant toute la longue période de leur préparation catéchétique. Gage de conservation et aliment de cette vraie foi est la divine Eucharistie, le *mysterium fidei* par excellence, qui, dans le cœur des Martyrs, a alimenté la flamme sacrée les poussant au supplice pour la défense de la foi catholique.

« Maintenant que nous avons été réconfortés par votre don, gage de notre rédemption, nous vous prions, Seigneur, qu'au moyen de ce remède d'éternel salut, la vraie foi prenne toujours plus d'accroissement. Par notre Seigneur, etc. »

La divine Eucharistie n'est pas seulement un gage quelconque de la Rédemption; elle la contient dans la plus vaste signification du mot, puisqu'elle ne se borne pas à commémorer le sacrifice du Golgotha et à nous en appliquer les mérites, mais qu'elle est aussi le germe de la résurrection glorieuse et nous donne dans notre exil, en nous mettant en possession de Dieu, un avant-goût des joies de la patrie céleste.

Jésus apparaît aux Apôtres le soir du jour de Pâques, puis il se montre à eux huit jours après et de nouveau leur souhaite la paix. Au terme de cette semaine séculaire, c'est-à-dire à la fin du monde, Jésus apparaîtra aussi à son Église, et, par le don de sa paix, il la réconfortera contre les dernières persécutions de l'antéchrist.

DIMANCHE « IN ALBIS ».

Le matin : *Station à Saint-Pancrace*. Le soir : *Station aux Saints-Côme-et-Damien*.

CONFORMÉMENT à un ancien usage romain, qui remonte au moins à saint Grégoire le Grand, les basiliques cimitérielles des Martyrs, en raison de leur éloignement de la cité, ne sont jamais choisies comme but des processions stationnales. Toutefois en un jour solennel comme l'est celui de l'octave de Pâques, où tout parle encore d'enfance spirituelle, on fait exception pour la tombe du jeune martyr Pancrace, mort à quatorze ans. Sa basilique sépulcrale sur la voie Aurélienne fut érigée par le pape Symmaque, puis restaurée par Honorius I^{er} et par Hadrien I^{er}. Comme à Ravenne, sur le tombeau de saint Apollinaire, de même à Rome les serments solennels étaient habituellement prononcés sur celui de saint Pancrace; cet usage, qui nous est déjà attesté par Grégoire de Tours, se conserva au moins jusqu'au XIII^e siècle. Près de la basilique, saint Grégoire le Grand institua une abbaye qui, pour se distinguer de celle dédiée à saint Pancrace près du Latran, reçut le nom du martyr Victor. La dévotion romaine à saint Pancrace, à cette époque, franchit les mers et pénétra jusqu'en Angleterre. On sait que les moines du Latran, envoyés par saint Grégoire pour convertir cette île, dédièrent à saint Pancrace, l'antique titulaire de leur monastère romain, une des premières basiliques qu'ils érigèrent sur cette plage lointaine.

Selon l'ancien concept romain, avec les vêpres d'hier se terminait la semaine de Pâques; aussi la collecte de la messe d'hier rappelait-elle en effet la conclusion de la solennité pascale. Par suite, pour marquer que la fête est terminée, les néophytes déposent-ils aujourd'hui leurs blanches tuniques, pour reprendre leurs vêtements ordinaires, et l'Église, dans la collecte de la messe, considère la solennité pascale comme une fête désormais célébrée. C'est la raison pour laquelle l'office divin de ce dimanche n'est pas celui du jour de Pâques, mais l'office ordinaire des dimanches, eu égard toutefois au cycle liturgique pascal, qui se poursuit jusqu'au samedi après la Pentecôte.

L'antienne d'introït qui précède le psaume 80, est tirée de la I^{re} Épître de saint Pierre (II, 2) où il invite les néophytes à goûter les douceurs que le Seigneur leur prodigue en ces débuts de la vie chrétienne : « Comme de tendres enfants, nés récemment à la vie spirituelle, venez goûter du lait spirituel et pur. Louez Yahweh. »

Ps. : « Exultez à Yahweh, notre aide, jubilez au Dieu de Jacob. »

Ÿ. « Gloire, etc. »

Quand le Seigneur nous reconforte par ses consolations, prenons-les, comme le faisait Job, *de manu Domini*. Si le Seigneur nous nourrit de lait et de douceurs, comme les petits enfants, ne faisons pas les dédaigneux, comme si la nourriture plus solide des adultes nous convenait. Le Seigneur sait ce qui nous convient le mieux, et c'est un grand secret de la vie spirituelle que celui de nous maintenir toujours devant Dieu dans les dispositions de sincérité, d'humilité, d'abandon, qui caractérisent notre enfance spirituelle.

Dans la collecte on prie ainsi : « Faites, Seigneur tout-puissant, qu'ayant déjà terminé les fêtes pascales, nous puissions, par votre grâce, les continuer dans notre vie et dans nos œuvres. Par notre Seigneur, etc. » Mœurs pascales dans les œuvres, cela signifie une vie de résurrection et de pureté.

L'épître de saint Jean (I, v, 4-10) vise spécialement la « gnose » qui niait la divinité de Jésus-Christ, en prétendant que la nature divine lui avait été unie au moment de son baptême dans le Jourdain, et l'avait abandonné sur le Calvaire. L'Apôtre insiste et enseigne que le Verbe s'est uni hypostatiquement à la nature humaine, et non pas seulement dans le Jourdain : *Non in aqua solum, sed in aqua et sanguine*, c'est-à-dire dès l'instant de sa virginale conception dans le sein très chaste de Marie. Celui qui conserve cette foi catholique nourrit en lui-même le témoignage de Dieu, puisque Dieu seul répand dans le cœur humain ce rayon de son inaccessible lumière.

Le verset-graduel est tiré de l'Évangile de saint Matthieu (XXVIII, 7) : « Louez, louez Yahweh ! Quand le temps de ma résurrection sera venu, je vous précéderai dans la Galilée. »

Le Seigneur promet cette apparition solennelle et générale non tant pour les onze Apôtres, auxquels d'ailleurs il apparut plusieurs fois à Jérusalem, que pour toute la foule des disciples et des fidèles auxquels il se montra effectivement, comme saint Paul nous l'atteste, tandis qu'ils étaient rassemblés au nombre de plus de cinq cents.

Le verset alléluïatique est comme un prélude de l'Évangile qu'on va lire : « Louez Yahweh. Huit jours plus tard, à portes closes, Jésus apparut au milieu de ses disciples et leur dit : Paix à vous. » (IOAN., XX, 26.)

La lecture évangélique (IOAN., XX, 19-31) traite de deux apparitions distinctes de Jésus aux Apôtres : la première, le soir même de Pâques, quand il institua le Sacrement de Pénitence; l'autre, huit jours après, quand il voulut faire toucher ses plaies par Thomas. Il est significatif que le pouvoir de remettre les péchés ait été accordé aux Apôtres le jour même de la résurrection du Christ. C'était un jour de joie et de triomphe, et c'est pourquoi il convenait que la divine miséricorde y instituât le Sacrement qui écarte de cette terre le deuil et les pleurs, et appelle les pécheurs à une vie nouvelle. En mémoire de ce fait, à présent encore, le sens chrétien veut que les fidèles, avant de participer au Sacrement Pascal, implorent du prêtre l'absolution sacramentelle de leurs fautes. Dans le langage populaire, si expressif et qui reflète une profonde éducation catholique, s'approcher de ces deux sacrements à l'occasion de la fête pascale s'appelle *faire ses Pâques*, tellement intime est le lien entre la résurrection du Seigneur et la réconciliation sacramentelle des pénitents. Dans l'antiquité, la réconciliation des pénitents publics se faisait précisément le jeudi et le vendredi saints.

La seconde apparition de Jésus dans le cénacle eut lieu pour confondre le scepticisme de Thomas. Pour croire, il voulait toucher matériellement, et Dieu permit cette faiblesse pour que le remède qui le guérit servît à guérir aussi l'incrédulité de toutes les générations futures. La résurrection du Seigneur ne laisse aucun doute : avant d'être crue, elle fut vue, et même touchée, par des personnes qui n'étaient point disposées à l'admettre.

Le verset de l'offertoire est identique à celui du lundi précédent. L'Église grecque, le second dimanche après Pâques, célèbre une fête spéciale en l'honneur des saintes Femmes *Myrrhophores*, c'est-à-dire porteuses des aromates au Sépulcre. La liturgie latine a uni leurs louanges à tout l'office de la semaine pascale.

Dans la collecte sur les oblations, nous prions le Seigneur d'agréer le sacrifice que l'Église offre dans son exultation, le suppliant de faire que la joie pascale devienne le gage de ce bonheur impérissable que nous attendons dans le ciel.

La sainte joie chrétienne, voilà la caractéristique du christianisme. La joie qui provient des ineffables richesses du contenu dogmatique et moral de l'Évangile, des Sacrements, de la grâce sanctifiante, de l'éducation de la sainte Mère l'Église. Ceux qui sont en dehors de la communion catholique ne peuvent expérimenter cette source d'intime joie spirituelle qui inonde les âmes à mesure qu'elles participent davantage à l'esprit de l'Église catholique. Plus de joie, plus de joie ! tel devrait être notre mot d'ordre pour instituer une sainte croisade contre ce sentimentalisme mélancolique qui tente de pénétrer dans la piété des fidèles. Plus de joie, et pour la goûter, il faut ramener les chrétiens à ses vraies sources, c'est-à-dire à la piété catholique.

Dans l'antienne pour la Communion on répète les paroles de Jésus à Thomas. Participant au sacrement, nous aussi nous touchons par la foi les plaies des mains et du côté de Jésus et nous confessons sa résurrection en tant que nous croyons que cette chair dont nous nous nourrissons spirituellement n'est plus la chair morte d'un crucifié, mais le corps glorieux d'un Dieu immolé pour nous, ressuscité et vivant.

La collecte après la Communion a un caractère général : « Que le Sacrement de notre réparation devienne aussi un remède contre les maladies de la vie présente et le gage de l'immortalité future. » Ce sont justement les pensées exprimées par saint Thomas d'Aquin dans son antienne : *O Sacrum Convivium*.

Quand, par l'entremise des Byzantins, le culte des martyrs Côme et Damien atteignit à Rome une grande célébrité, les stations pascales étaient, depuis de longues années déjà, distribuées entre les plus insignes basiliques de la cité, sans qu'il restât

aucune place pour celle que Félix IV avait dédiée à ces Martyrs sur la *Via Sacra*. C'est pourquoi la station à cette dernière basilique fut fixée au second dimanche après Pâques. Cet arrangement ne dura toutefois pas longtemps; le deuxième dimanche pascal, avec l'Évangile du Bon Pasteur, portait naturellement les pensées vers saint Pierre; aussi, par égard pour les martyrs Côme et Damien, on finit par établir une sorte de compromis. La station du deuxième dimanche après Pâques fut fixée à la basilique Vaticane, mais en même temps on détermina que ce même jour, dans l'après-midi, le Pape se rendrait aux Saints-Côme-et-Damien pour y célébrer la station vespérale. Selon les *Ordines Romani*, le clergé titulaire avait coutume d'y servir à cette occasion au Pontife et à sa suite un souper frugal, consistant en pain, vin, laitages et salade.

Grâce à la sainte Eucharistie, Jésus nous donne part au *mysterium fidei* tout entier, tant de sa passion que de sa résurrection. A l'autel, nous participons à la chair de la victime immolée, et, par suite, celle-ci inocule en nous des germes de mort, nous voulons dire de la mort mystique à notre nature corrompue, au péché et à l'esprit du monde. En même temps, ce Jésus qui se trouve sous les voiles eucharistiques, est Jésus vraiment ressuscité, glorieux et triomphant, qui nous incorpore à lui pour nous donner part à ses joies, à ses victoires, à sa vie de résurrection. La divine Eucharistie produit en nous ce double effet, réalisant précisément ce que disait Paul à ses premiers fidèles : Vous êtes morts, et votre vie, en union à celle du Christ, est cachée en Dieu. (*Coloss.*, III, 3.)

II^e DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Station à Saint-Pierre.

AU temps de saint Grégoire le Grand, la station de ce jour avait lieu à Saint-Pierre, près de la tombe du *Pastor ovium*, puisque c'est là que le saint Docteur prononça sa splendide Homélie sur l'Évangile du Bon Pasteur. L'affirmation était énergique et belle : Jésus, le « prince des pasteurs et l'évêque de nos âmes », comme précisément saint Pierre l'appelle en ce jour (I, II, 25), avait voulu, avant de lui confier le soin de

l'Église universelle, que l'Apôtre l'assurât qu'il l'aimait d'un amour intense, qui ne pût être comparé avec celui de ses collègues dans l'apostolat. Sur la foi indéfectible et sur l'amour de Pierre, Jésus fondait la primauté pontificale; et Pierre, à l'imitation du Sauveur, n'hésita pas à donner sa vie pour le troupeau qui lui avait été confié, scellant de son sang son office pastoral.

C'est pourquoi, dès l'antiquité la plus reculée, l'Église romaine désignait la tombe de saint Pierre comme un trophée de victoire. Là, en effet, à quelques pas de la Confession Apostolique, le premier Pontife avait proclamé devant le « divin » Néron et sa cour, la divinité du Christ : *Tu es Christus, filius Dei vivi*¹; aussi, tel un conquérant glorieux, avait-il étendu ses bras sur la croix, comme pour accueillir Rome et le monde sous sa protection.

La dévotion à Jésus Rédempteur sous les traits du Bon Pasteur pénétra de bonne heure dans le cœur des premiers fidèles. Abercius, dans son inscription funéraire, parle du Bon Pasteur qui, de ses yeux toujours vigilants, regarde son troupeau. A la fin de l'âge apostolique, Hermas donne précisément le nom de *Pasteur* à son écrit apocalyptique sur la pénitence, sujet alors si discuté. A Rome, l'église située sur le Viminal, près de laquelle les Pontifes fixent leur résidence temporaire, porte le nom du bon Pasteur, dont l'image, au dire de Tertulien, ornait les calices et les coupes eucharistiques. La représentation du bon Pasteur est si familière aux peintres et aux sculpteurs des catacombes que nous la trouvons reproduite à profusion dans les *arcosolia* et sur les sarcophages. Bien plus, à une époque où le spiritualisme de l'art chrétien antique avait encore en horreur les statues, on fait une exception en faveur de celle du bon Pasteur, dont plusieurs exemplaires importants nous ont été conservés.

Ce dimanche, l'Église grecque commémore avec délicatesse les pieuses femmes qui allèrent au sépulcre de Jésus pour embaumer son corps. Rien n'indique que cet usage ait pénétré dans la liturgie romaine. Quoi qu'il en soit, la pensée est pleine

1. « Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant. » (MATTH., XVI, 16.)

de noblesse, et nous ne pouvons nous retenir de rapporter ce gracieux distique grec en l'honneur des saintes Myrrhophores :

Χριστῶ φέρουσιν αἱ μαθήτραι μύρα
'Εγὼ δὲ ταύταις ὕμνον, ὡς μύρον, φέρω.

*Christo deferunt aromata discipulae
Quibus, pro unguento, carmina fero.*

L'introït est tiré du psaume 32. La résurrection de Jésus est venue répandre sur la terre ses miséricordes, c'est-à-dire les Sacrements, les charismes et les grâces qui alimentent dans l'Église cette vie de sainteté et de mystique résurrection. C'est la puissance de la parole divine qui a opéré tant de merveilles. La nature seule ne pourrait aucunement expliquer un fait aussi merveilleux que la conversion, en si peu de temps, du monde païen au christianisme, et la constitution divine de la famille catholique. Ici intervient évidemment le doigt de Dieu, et à lui seul aussi doit en être attribuée la gloire.

Dans la collecte, il est rappelé que les humiliations du Christ ont été comme les échelons, le moyen dont Dieu s'est servi pour descendre jusqu'au monde abattu dans la poussière et la fange du péché, pour nous relever à notre dignité première d'enfants de Dieu. Heureusement, ce triste état de choses est désormais fini, et au deuil a succédé l'allégresse pascale. On demande donc au Seigneur de donner aux fidèles un continuel motif de se réjouir, non pas des vains plaisirs mondains, mais de cette joie intime que le Saint-Esprit alimente précisément dans le cœur des saints. L'effet de cette allégresse toute spirituelle est de nous pousser plus facilement à désirer et, par suite, à obtenir le bonheur céleste.

Dans la lecture (I PETR., II, 21-25) c'est Pierre en sa demeure, c'est-à-dire dans la basilique Vaticane, qui prend la parole. Il veut expliquer aux fidèles la raison de cette fête pascale en l'honneur du bon Pasteur, qui donne sa vie pour son troupeau. Il décrit dans ce but les circonstances qui révèlent davantage la tendresse et l'amour du Christ en son sacrifice volontaire, sa patience en face des injures, ses blessures, sa charité à exprimer de ses plaies le baume salulaire qui doit guérir nos péchés.



Marbre du III^e siècle au Musée du Latran.

LE BON PASTEUR

Enfin l'Apôtre termine en nous proposant Jésus-Christ comme le type du pasteur et de l'évêque de nos âmes.

Le verset alléluïatique est pris dans saint Luc (XXIV, 35), là où il raconte que les Apôtres reconnurent Jésus à la fraction du Pain eucharistique. Durant la vie présente, nous procédons par voie de paraboles et de voiles mystérieux. Quand nous sommes sur le point de franchir le seuil de l'éternité bienheureuse, Dieu déchire le voile du Sacrement et il se révèle à nous, non plus sous des symboles et des signes extérieurs, mais face à face, dans les splendeurs de sa lumière, dont le Psalmiste a dit : *Et in lumine tuo videbimus lumen.* (Ps. XXXV, 10.)

Le verset alléluïatique précédant l'Évangile (IOAN., X, 14) présente par anticipation Jésus qui aujourd'hui se révèle à nous comme un pasteur tendre et bon. Entre lui et le troupeau il y a une intime correspondance d'affection. Il connaît ses brebis, c'est-à-dire qu'il les aime, et il dispose tout pour leur bien. Celles-ci à leur tour le connaissent, c'est-à-dire écoutent intérieurement sa voix, dont elles ont l'intime expérience, et elles se prêtent aux motions intérieures de sa grâce, comme il est écrit : *Qui Spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei.* (Rom., VIII, 14.)

Aujourd'hui la leçon évangélique vient troubler le cycle des lectures pascales de l'Évangile, qui sont tirées exclusivement du discours de Jésus après la Cène. Toutefois une solennité trop caractéristique et trop exceptionnelle se présente aujourd'hui pour que cette infraction à l'antique règle romaine ne semble pas plus que justifiée. D'ailleurs la tradition liturgique de l'Évangile du bon Pasteur, le II^e dimanche après Pâques, est très ancienne. Jésus se présente donc à nous en ce jour comme le *bon Pasteur*, et il proclame quelles seront dorénavant ses relations avec son troupeau. Brebis et Pasteur avant tout se comprendront réciproquement, et toute la sainteté des âmes aura donc pour base cette vie intérieure d'union avec Jésus. L'âme se maintiendra dans un état de recueillement afin d'entendre la voix suave du bon Pasteur qui parle, et c'est dans ce colloque qu'elle reconnaîtra Jésus.

Il n'est que trop vrai que le nombre des catholiques est restreint, en comparaison de ceux qui *non sunt ex hoc ovili.* Qu'on

remarque le langage plein de douceur de Jésus envers les dissidents : pas un mot de reproche, mais seulement la constatation d'un fait. Pourtant le Christ est venu pour racheter tous les hommes, afin que, comme en Adam tous avaient péri, ainsi en lui tous puissent se sauver. Au moyen de son Église il veut donc aller à la recherche des brebis égarées. Le travail est long et difficile, mais il faut être toujours confiant, parce que Jésus a prédit que l'issue sera heureuse. Nonobstant toute la mauvaise volonté des hommes et des démons, *fiet unum ovile*, il se fera indubitablement un seul bercail sous le gouvernement d'un unique Pasteur.

L'antienne pour l'offrande est tirée du psaume matutinal 62 : « Je lève vers vous, ô Yahweh, mes bras avant le jour, tant est ardent mon amour, tant urgent est le besoin où je me trouve. »

Dans la collecte qui nous prépare à l'anaphore, nous supplions le Seigneur afin que l'oblation eucharistique nous comble de bénédictions, et que la Communion accomplisse effectivement en nous toutes ces grâces d'intime union au Christ sacrifié et triomphant qu'elle — *sacramentum unitatis* — symbolise mystiquement.

L'antienne pour la Communion répète le verset alléluiatique du bon Pasteur. Non seulement Jésus donne sa vie pour ses brebis, mais il renouvelle quotidiennement pour elles son sacrifice sur les saints autels. En effet, pour perpétuer le souvenir de sa mort, il désire que les fidèles se nourrissent aussi de sa chair et de son sang, sacrifiés et offerts pour nous, afin de nous incorporer à lui.

Dans la collecte d'action de grâces après la Communion, on demande au Seigneur qu'ayant participé aujourd'hui au Sacrement qui nous fait vivre de sa vie même, nous soyons aussi assurés pour l'avenir de la jouissance d'une si grande grâce. Pensée profonde ! La meilleure préparation à une sainte Communion est précisément la Communion qui la précède.

O sacrosainte basilique Vaticane ! élargis tes nefes spacieuses, parce que tes espérances, fondées sur la promesse de Jésus, ne peuvent être déçues ! Le bon Pasteur ramènera au bercail même les brebis égarées, *et illas oportet me adducere...* et il existera un seul troupeau et un seul Pasteur.

III^e DIMANCHE APRÈS PAQUES.

LES listes romaines ne désignent plus aucune basilique spéciale pour la célébration de la station dominicale, ce qui indique que les primitives réunions cimitérielles, étant tombées en désuétude, en raison du peu de sûreté qu'offrait au VI^e siècle la campagne romaine, le rendez-vous stationnal était indiqué chaque fois, ou n'avait pas lieu. La messe célébrée par les prêtres dans leurs églises titulaires suppléait à cette absence de station.

Durant le temps pascal, la première lecture de la messe est régulièrement tirée des Épîtres canoniques, parce que, jusqu'à la Pentecôte, l'Église s'était toute groupée autour des Apôtres dans le Cénacle, et que ce fut seulement après l'effusion du Saint-Esprit que Dieu destina de préférence Paul pour porter la Bonne Nouvelle aux Gentils. Quant à la péricope évangélique, elle rapporte toujours un passage du discours prononcé par Jésus après la dernière Cène, soit parce que, dans cet admirable discours qu'on peut vraiment appeler le testament du Cœur de Jésus, il décrit dans le cadre d'une unique vision prophétique, sa mort, sa résurrection, son retour au Père et la descente de l'Esprit Saint — comme autant d'aspects d'un unique mystère, qui est la Rédemption, la Pâque chrétienne — soit encore parce que la longueur des offices du jeudi saint a empêché de lire ce discours en ce jour mémorable.

L'introït est emprunté au psaume 65, qui n'est qu'un hymne triomphal. « Élevez vers Dieu des cris de joie, vous tous sur la terre; chantez à son nom l'hymne de la rédemption universelle; rendez glorieuse sa louange » — voilà la splendeur de la liturgie catholique — exprimée, mieux qu'avec des paroles, dont Isaïe reprochera aux Juifs de se contenter, par les œuvres d'une vie sur laquelle se reflète la gloire et la sainteté du Christ ressuscité.

Dans la collecte, on fait allusion à la sublimité de la vocation chrétienne et de la sainteté éminente qu'exige cet état, lequel prend directement son nom du Christ lui-même. Demandons donc à Dieu par des vœux suppliants que, en vertu de cette bonté même par laquelle il a fait briller sur nous la lumière de

la vérité, il nous accorde, à nous et à tous ceux qui ont reçu le même baptême d'en réaliser aussi la signification.

Dans la lecture, c'est l'apôtre Pierre qui prend la parole. (PETR., I, II, 11-19.) Déjà ont commencé les persécutions néroniennes, et les premières armes dont se servent les adversaires, Juifs en général, sont la calomnie et la violence. A cette haine, les chrétiens répondent comme le Christ, par la souffrance silencieuse et par l'éclat de toutes les meilleures vertus. Par la souffrance et par l'amour, la vérité et le bien feront d'eux-mêmes leur chemin et s'imposeront à l'opinion publique. Mais pour le moment il faut s'humilier, et il convient de respecter les autorités légitimement constituées — même quand il s'agit d'un Néron — sans considérer la façon indigne dont ils exercent le pouvoir qu'ils ont reçu de Dieu. Le règne de Dieu ne s'établit pas sur la terre par des moyens de violence. Le chrétien vit dans l'attente : l'heure arrivera où Dieu *visitera* par sa grâce l'Empire romain — voilà la réconfortante prophétie de Pierre — et alors Constantin réparera les dommages causés maintenant par la bête fauve couronnée.

Le verset alléluïatique est tiré du psaume 110, qui est l'un des chants de Pâques. Yahweh a racheté son peuple, lequel lui appartient maintenant au double titre de la création et de la rédemption. Si donc nous appartenons à Dieu, nous devons vivre pour lui.

Dans le verset précédant l'Évangile, on rappelle la grande loi du royaume de la grâce, c'est-à-dire la nécessité de la Croix. Parole mystérieuse, mais d'une terrible réalité. Il fut nécessaire que le Christ souffrît le premier, et qu'ainsi seulement il entrât dans sa gloire. Si le Fils de Dieu lui-même se soumit à cette loi, à combien plus forte raison ne nous oblige-t-elle pas, nous qui aspirons à entrer dans une gloire qui n'est pas nôtre mais sienne?

La lecture évangélique, avec un passage du sublime discours fait par Jésus à la dernière Cène, est tirée de saint Jean (xvi, 16-22). Jésus annonce l'imminence de son départ du monde et le bref intervalle qu'il y aura entre sa mort et sa résurrection. Cette période, après la résurrection du Christ, durant laquelle il se montra aux fidèles, est précisément la nôtre. C'est l'histoire

de l'Église militante. Le monde incroyant ne l'a plus revu depuis le soir de la Parascève pascale, mais nous, au contraire, nous le voyons chaque jour dans l'Eucharistie; nous conversons avec lui, et notre vie est illuminée, comme un éblouissant midi, par les rayons qui forment son auréole de gloire. Cette joie qui provient de notre familiarité avec Jésus ne peut nous être ravie par personne, parce qu'elle est purement intérieure. Elle nous paie avec usure des peines que le monde nous inflige à cause du nom du Seigneur.

Dans l'antienne *ad offerendum* (ps. 145) l'âme est invitée à louer Yahweh, à le louer dans la nouvelle vie de résurrection à laquelle il nous a élevés; vie perpétuelle qui ne connaît point de mort. Le verset se rapporte avant tout au Christ, à la vie de qui nous participons grâce aux Sacrements.

Dans la collecte de préparation à l'anaphore consécrationnaire, il est fait allusion à l'un des plus importants effets de la sainte Communion. Elle est proprement ce vin prophétique qui fait germer la tige de la virginité. L'Eucharistie éteint en nous les flammes de la concupiscence et allume dans le cœur un saint amour pour les choses divines. Elle infuse en nos âmes la nostalgie du paradis.

Dans l'antienne qui se chante durant la sainte Communion, et qui est tirée de l'Évangile du jour, on met en relief la fidélité avec laquelle Jésus a tenu sa promesse. Il avait dit que nous le reverrions, et en effet, non seulement nous le revoyons, mais nous le touchons, et son sang mêlé à notre vie lui communique vigueur, jeunesse et joie indéfectible, telle qu'elle jaillit d'une vie divine.

Nous demandons dans la collecte que, comme le Sacrement de l'Eucharistie nous est une nourriture spirituelle pour la vie éternelle, il nous soit aussi un moyen temporel pour y parvenir.

Le terme des espérances du chrétien est dans le ciel; aussi autrefois, selon les exhortations de saint Pierre dans la lecture de ce jour, les anciennes communautés chrétiennes se nommaient-elles pèlerines sur la terre: *Ecclesia Dei quae peregrinatur...* La lecture évangélique d'aujourd'hui confirme elle aussi ce sentiment, et nous avertit que sur la terre nous n'aurons que des amertumes et des pleurs, tandis que le monde se réjouira.

Mais à la fin, Jésus nous fera contempler son visage béatifique, et alors notre joie ne passera plus. Ce contraste entre le monde et nous ne doit toutefois pas alimenter dans notre cœur un sentiment de haine ou de mépris. Nous ne devons haïr personne, mais notre devoir est de supporter les méchants, attendant patiemment que sonne aussi pour eux l'heure de la *visite*, comme le dit aujourd'hui saint Pierre dans l'Épître, alors que la grâce de Dieu triomphera de leur volonté rebelle.

IV^e DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Tous les dimanches entre Pâques et la Pentecôte sont pour ainsi dire une continuation de la solennité pascale; aussi en ce jour l'introït comme les versets qui suivent la lecture de l'épître de saint Jacques, célèbrent la victoire du Fort qui, dans la puissance de son bras, triomphe de la mort et du péché.

La venue du Saint-Esprit, annoncée aujourd'hui à la messe, rend absolue et irréductible l'antithèse entre l'Église et l'esprit mondain. Le Paraclet constitue l'Église une, lui donnant un identique vouloir, une identique foi, une identique vie surnaturelle en Jésus-Christ, tandis que le monde s'endurcit de plus en plus dans son péché. La Pentecôte est donc la glorification suprême de Jésus et de son corps mystique, et c'est en ce sens que l'Esprit Saint convainc le monde de déicide, prononce sur le démon l'irrévocable condamnation et rend justice au Sauveur, le prêchant comme le Fils unique de Dieu, assis dans le ciel à la droite du Père.

L'introït provient du psaume 97. Chantez à Yahweh un cantique nouveau, semblable à celui qu'entonna le Christ, inaugurant sa nouvelle vie de gloire et de triomphe au jour de sa résurrection. Cela ne suffit pas; cette heureuse rénovation comprend le monde tout entier, lequel s'associe à la joie de Jésus. En effet, Yahweh a manifesté devant toute l'humanité ce « Juste », ce Sauveur, au secret duquel, à l'origine, les Prophètes avaient initié la seule nation juive. Le Père éternel a présenté son Fils unique au monde, en plein jour et sur le sommet d'une montagne où étaient rassemblés Juifs, Grecs et

Romains, afin que désormais tous les peuples, sans monopole national de culte, pussent tourner leur regard vers le Crucifié, le saluant Rédempteur universel du genre humain.

Dans la collecte il est d'abord question du prodige que Dieu accomplit au moyen de la sainte foi, grâce à laquelle une si grande multitude de croyants professe un unique symbole de foi, nourrit un identique idéal de salut. Et puisque le Seigneur, par cette unité de doctrine, se montre vraiment l'arbitre des cœurs, nous lui demandons de diriger le nôtre afin qu'à travers la succession des événements humains, tantôt tristes, tantôt joyeux, notre amour tende toujours là seulement où sont les joies les plus véritables, c'est-à-dire en Dieu. En effet, tout change en ce monde, tout passe et disparaît ; Dieu seul demeure pour toujours.

Le cycle des lectures apostoliques se poursuit par la continuation de l'Épître de saint Jacques (I, 17-21), commencée dimanche dernier. Le cousin de Jésus qui fut le premier évêque de Jérusalem, aux spéculations de la fausse *gnose* qui déjà tentait de souiller les sources pures de l'inspiration évangélique, oppose surtout le contenu moral de l'Évangile, montrant la vanité de cette foi inerte qui est une connaissance spéculative et non une œuvre, ne s'affirmant pas, ne produisant pas le fruit des bonnes actions. Cette sentence de saint Jacques contient la condamnation anticipée de tout ce système protestant qui nie la nécessité des bonnes œuvres, et fait simplement de la religion, qui veut être une *vie* vécue, une *théorie* élaborée dans une école. Luther s'aperçut bien que saint Jacques lui était contraire, aussi déversa-t-il sa colère contre lui en supprimant son épître de la collection des Écritures, et en l'appelant une épître « de paille », c'est-à-dire sans valeur. Même après Luther, l'argument du frère du Seigneur conserve toute sa valeur et peut être invoqué comme un critérium pour reconnaître la véritable Église de Jésus-Christ. On demande donc la foi droite et les œuvres vertueuses. Une morale qui n'a pas son fondement dans le dogme est comme une maison qui s'élève sur le sable, ou comme un fou qui agit bien, mais qui ne le sait pas et qui, s'il le savait, ne le voudrait plus. Au contraire, une foi qui nie la nécessité des œuvres conformes à ses injonctions est une telle

monstruosité et un tel contresens qu'il s'y trouve quelque chose de honteux et contre nature. — La phrase : *Crede firmiter et pecca fortiter* appartient bien à Luther. — L'Église catholique seule, par les fruits abondants et magnifiques de sainteté, d'amour et de zèle qu'elle produit, se fait connaître partout pour l'unique et légitime dépositaire du message sauveur du Christ.

La péricope évangélique est prise, comme d'habitude, du discours après la Cène. (IOAN., XVI., 5-14.) Jésus se plaint que nous n'entrions pas en familiarité avec lui et que, alors qu'il nous déclare être déjà sur le point de s'éloigner, nous n'ayons même pas cure de lui demander : Seigneur, où allez-vous? Oui, il s'éloignera, mais c'est pour notre bien; car s'il n'acquiert pas d'abord dans le ciel, à la droite du Père, la plénitude définitive de la gloire qu'il a méritée dans sa passion, il ne pourra pas faire découler cette gloire du chef sur tous les membres de son corps mystique.

Cette glorification de Jésus par la diffusion de la grâce dans l'Église est précisément la mission réservée au Saint-Esprit. De la sorte celui-ci réparera l'honneur enlevé par le monde au Sauveur dans sa condamnation à mort, et anticipera en quelque sorte le jugement final des réprouvés obstinés, les abandonnant à leur sort et sanctifiant seulement ceux qui croient en Jésus le Sauveur du genre humain.

L'antienne de l'offertoire, avec sa luxuriante mélodie qui est l'un des plus exquis chefs-d'œuvre de l'art grégorien, est la même qu'au second dimanche après l'Épiphanie. Si alors on invitait toute la terre à admirer le prodige d'amour montré par Dieu au monde dans l'incarnation du Verbe, combien plus ne doit-on pas le faire maintenant que le Seigneur a associé l'humanité rachetée à la grâce, à la résurrection, à la glorification finale de Jésus?

Dans la prière d'introduction à l'anaphore consécrationnaire, nous rappelons à Dieu que le sacrifice eucharistique établit entre le ciel et la terre des relations mutuelles que, pour les faire mieux comprendre au peuple, l'on pourrait comparer à celles du monde commercial. Nous donnons Jésus à Dieu comme prix de notre rachat, et Lui en échange se donne lui-même à nous, avec sa

grâce comme gage. Tel est l'état de choses entre Dieu et nous. Maintenant c'est à nous à ne pas l'altérer en manquant au contrat, et en nous écartant de cette intime imitation de Jésus qui est la condition première et essentielle du salut éternel. Pourquoi cela? Parce que le Jésus que nous devons donner au Père comme prix de notre rachat doit être un Jésus vécu par nous, avec lequel nous entrons en participation moyennant l'union de notre âme avec lui, que nous embrassons par la foi et par les œuvres.

L'antienne pour la Communion, tirée de la lecture évangélique du jour, est comme une nouvelle menace au monde. Quand viendra le Paraclet, y est-il dit, il accusera le monde de déicide, il réparera l'injustice commise contre Jésus et il jugera ceux qui, si injustement, siégèrent pour le condamner. Ce jugement, dans l'attente de celui de la fin des temps, est simplement négatif. Le Saint-Esprit est lumière et vie. Les impies ferment obstinément les yeux et opposent une vive résistance, pour que cette lumière ne les éblouisse pas, pour que cette vie ne les réchauffe pas et ne les pousse pas au bien. Voilà, selon la parole de l'Écriture, la première mort, laquelle précède la seconde mort, perpétuelle celle-ci, et dont parle l'Église quand elle nous fait chanter : *a morte perpetua, libera nos, Domine.*

Dans la collecte d'action de grâces, nous supplions le Seigneur afin que le sacrifice eucharistique expie les erreurs de notre vie passée, et nous aguerrisse contre les possibles périls futurs. Beaucoup réfléchissent trop peu à l'obligation où nous sommes, même après la confession sacramentelle, de faire pénitence pour les péchés commis. Voici que le Divin Sacrifice, par la force de sa valeur expiatoire, vient très opportunément à notre secours. Entendons donc la sainte Messe avec cet esprit de sincère pénitence; faisons en sorte qu'il soit offert quelquefois par le prêtre à cette intention, et ainsi nous abrègerons de beaucoup le temps de notre purgatoire.

La séparation entre l'Église et le monde est formulée nettement aujourd'hui. L'Esprit de Jésus communique à l'Église cette suprême glorification que le Crucifié a méritée pour le Chef et pour les membres de son corps mystique, glorification qui maintenant enveloppe les membres d'une auréole de grâce et

de sainteté, mais qui, en son temps, se transformera en un nimbe de gloire. Au contraire, le monde *in maligno est positus*. Il est envahi par l'esprit de Satan, qui est un esprit de haine, et c'est pourquoi il ne peut participer à cette vie divine de charité, dont le Paraclet est le principe et la source vive.

V^e DIMANCHE APRÈS PAQUES.

L'ÉGLISE appelle *Pascha nostrum* la résurrection de Jésus-Christ parce que, après son triomphe sur la mort et sur le péché, il répandit sur son corps mystique la plénitude de sa vie divine, la grâce, les charismes du Paraclet et la suprême gloire de l'éternité; aussi saint Ambroise put-il dire que le monde tout entier est ressuscité avec le Sauveur. Aujourd'hui les antiennes de l'introït, de l'offertoire et de la communion sont inspirées par un vif sentiment de reconnaissance pour un si grand bienfait, et chantent la victoire de Jésus ressuscité, dont l'écho se prolonge jusqu'aux extrémités de la terre.

L'introït est tiré d'Isaïe (XLVIII, 20); c'est un cri de joie jusqu'aux derniers confins du monde, là même où, comme en Afrique, en Australie, parmi les peuples les plus sauvages et où l'on serait tenté de voir comme un trait d'union entre l'homme et la bête féroce, est annoncé le Christ crucifié, Rédempteur du genre humain.

Dans la collecte nous rappelons que Dieu est la source de l'être, et nous le supplions donc d'abord de nous inspirer des sentiments conformes à la justice et à la piété, nous donnant ensuite la force de les traduire en actes. Ceci nous montre quelle petite part de gloire nous pouvons revendiquer pour le peu de bien que nous faisons. L'idée première, la détermination de la volonté libre, l'exécution du bon propos, tout cela nous vient de Dieu, en sorte qu'il n'y a de nôtre que la seule coopération à la grâce, comme cela convient à des créatures raisonnables, et cela encore vient de Dieu. Quels sentiments d'humble sujétion à Dieu et de défiance de nous-mêmes ne doit pas nous inspirer cette vérité de la doctrine catholique? Tant il est vrai que l'humilité détermine le rythme de nos relations avec Dieu.

La lecture de saint Jacques se continue (I, 22-27), et nous y sommes mis en garde contre la fausse piété, qui fait tout consister en affections sentimentales ou en rites extérieurs, sans le renoncement à nous-mêmes, sans efforts, sans labeur. Au contraire, la vraie religion est active et se reconnaît aux bonnes œuvres. L'Apôtre en énumère quelques-unes, telles que la prudence dans les paroles, les œuvres de bienfaisance, etc., puis il mentionne une vertu de caractère général et qui est comme la condition de toutes les autres : ne pas participer au mauvais esprit du monde mais vivre au contraire de l'esprit de l'Évangile.

Combien devraient y penser tant de chrétiens de nos jours, pour qui tout le christianisme se réduit à être baptisé, et à accomplir, vaille que vaille, ces actes cultuels qu'on appelle très improprement devoirs religieux. Le christianisme de ces soi-disant pratiquants se réduit à cela. Et pourtant, au jour de leur baptême, ils ont promis de renoncer au démon et à ses pompes — c'est-à-dire à l'esprit du monde, qui est la glorification de Satan. Ils savent que Jésus s'est positivement refusé à prier pour le monde — *pro eis rogo, non pro mundo* — et que l'esprit de l'Évangile est un esprit de mortification, d'humilité, de charité, de pureté. Au contraire nous n'en voyons que trop parmi ces chrétiens pratiquants de nos jours : ils ont à peu près oublié leur catéchisme ; ils *jouissent de la vie*, et ils pensent que Dieu et l'Église doivent leur savoir gré d'orner de leur nom les cercles catholiques, et de daigner honorer quelquefois de leur présence les cérémonies paroissiales. Vaine illusion ! Saint Jacques nous enseigne que ce peuple se trompe lui-même, et que sa religiosité est privée de bases solides. Nous devons nous habituer à accomplir nos pratiques religieuses par conviction et non par convention ; et nous devons ensuite mettre tous les actes de notre vie, toutes les intentions de notre âme, tous les battements de notre cœur, d'accord avec cette conviction intime.

Dans le verset, on chante encore une fois la victoire du Triomphateur de la mort, laquelle est d'autant plus glorieuse que Jésus, après une mort ignominieuse, est ressuscité du tombeau, et a partagé son triomphe avec l'humanité tout entière. Il a

triomphé, non par les armes terribles de sa divinité, mais dans la faiblesse de son humanité. Le démon lutte contre lui, le Saint et l'Innocent, mais il s'épuise dans cette lutte inutile, et ses armes s'émeussent, en sorte qu'elles n'ont plus aucune efficacité contre nous.

Dans le chant alléluïatique qui précède l'Évangile, nous décrivons, avec les paroles du Sauveur, toute les phases de notre vie. Comme Jésus, nous aussi nous venons de Dieu, et nous sommes au monde pour accomplir une mission. Laquelle? Celle du salut de l'âme et du retour à Dieu. La vie est donc un voyage. Où allons-nous? Le torrent impétueux nous transporte dans l'océan^e de l'éternité. Nous allons à Dieu, que nous le voulions ou non, justes et pécheurs, et la vie ne peut avoir d'autre signification que celle de rechercher Dieu. Le rechercher, nous entendons comme Père et comme Rédempteur, sur la route de l'Évangile, afin de le trouver plus tard comme Juge compatissant près de notre lit d'agonie. Pour le trouver alors, il faut le chercher maintenant qu'il fait jour. Celui qui attend pour le chercher que la vie arrive à son déclin et que les ténèbres de la mort l'enveloppent, celui-là s'expose au risque de ne plus jamais trouver Dieu, ni alors ni durant toute l'éternité.

Dans la lecture évangélique on continue le discours de Jésus prononcé à l'occasion de la dernière Cène. (IOAN., XVI, 23-30.) Par l'ascension de Jésus au ciel, notre élévation à la dignité de fils de Dieu, moyennant l'effusion du Saint-Esprit, devient parfaite et complète. A cette transformation radicale de notre être doivent correspondre des relations tout à fait nouvelles avec Dieu. Maintenant nous ne sommes plus simplement des sujets et des serviteurs, nous sommes des fils qui, en priant, font valoir des droits imprescriptibles sur le cœur de leur Père. C'est en ce sens que Jésus dit qu'absolument parlant, sa prière au Père en notre faveur ne serait point nécessaire, parce que, pour son compte, le Père nous aime tendrement. En fait, pourtant, Jésus prie toujours pour nous au ciel, soit pour nous attester ainsi son amour, soit parce qu'il ne peut jamais être absent de nos relations avec Dieu. Si le Père nous aime, s'il nous adopte pour ses fils, s'il nous prédestine à la grâce et

ensuite à la gloire, c'est toujours en Jésus et par Jésus. Aussi l'Église termine-t-elle ainsi son *hymne* consécrationnaire de l'Eucharistie : *Per Ipsum, et cum Ipso, et in Ipso est Tibi Deo Patri Omnipotenti in unitate Spiritus Sancti omnis honor et gloria.*

Le verset de l'offertoire est le même qu'au mercredi des *grands scrutins* baptismaux. Yahweh n'a pas rejeté ma supplication au jour de la tribulation, c'est-à-dire quand il fut dit aux satellites : « Voici votre moment et l'heure du pouvoir du prince des ténèbres. » Yahweh m'a rendu à une vie nouvelle, sans que mes adversaires puissent se vanter de m'avoir renversé de la place centrale que j'occupe dans l'histoire des siècles. Vous tous, ô peuples, qui avez part à une si grande miséricorde, rendez grâces et faites retentir les hymnes de fête jusqu'aux coins les plus reculés du globe, annonçant partout les gloires de la Rédemption.

Dans la collecte sur les oblations, on supplie Dieu d'accueillir les prières du peuple fidèle qui accompagnent les offrandes présentées par celui-ci à l'autel comme symbole de sa dévotion. Au moyen de ces offrandes, dans l'antiquité, les fidèles exprimaient la participation active qu'ils entendaient prendre au sacrifice du prêtre. Maintenant, la dévotion diminuée a induit l'Église à modifier sur ce point sa discipline primitive; mais dans les premiers siècles, pour que le sacrifice festif que l'évêque ou le prêtre offrait pour tout le peuple, représentât même matériellement l'offrande sociale de toute la communauté fidèle, chacun des assistants, sans exception, y compris même le Pape à Rome, présentait à l'autel sa propre oblation. Au Latran on faisait une seule exception en faveur des petits chantres de l'*orphanotrophium* musical, qui toutefois devaient présenter à la messe au moins l'eau à verser dans le calice du divin sacrifice.

Durant les siècles postérieurs, cette discipline primitive fut remplacée par l'usage d'offrir au célébrant des sommes d'argent, dites aumônes, pour la messe. Il conviendrait que les fidèles comprissent toute l'importance que doit avoir leur contribution personnelle pour soutenir les dépenses du culte et qu'ils l'envisagent non comme un rite de dévotion funèbre lors du décès de l'un de leurs proches, mais comme une part de leurs devoirs

de chrétiens et comme une conséquence du précepte imposé jadis par Dieu aux Israélites, de concourir par leurs offrandes aux dépenses cultuelles du temple et à l'entretien de ses ministres. Ce devoir revêt aujourd'hui une obligation plus grave, depuis que les gouvernements libéraux ont confisqué presque tous les revenus ecclésiastiques, contraignant l'Église non pas simplement à se subvenir à elle-même, mais à soutenir encore toutes ses très nombreuses institutions de bienfaisance, de propagande, etc., avec les seules aumônes de ses enfants.

L'antienne pour la Communion provient du psaume 95. C'est un cri d'allégresse qui fait un doux écho à celui de l'introït : Chantez à Yahweh, bénissez le nom nouveau qui lui a été attribué en récompense de sa douloureuse passion. Ce nom qui est au-dessus de tout autre nom, et à l'audition duquel, malgré eux, sont contraints de plier le genou en tremblant même les esprits infernaux, c'est Jésus, qui veut dire Sauveur du genre humain. Ce nom, quand il fut imposé au divin Enfant le jour de sa circoncision, représentait un programme prophétique qui maintenant enfin a atteint sa réalisation, depuis que le Sauveur, au matin de Pâques, a inauguré un jour nouveau, un jour non pas humain, mais que seul le Seigneur a fait, l'ère messianique de la Rédemption.

Dans la collecte eucharistique, comme fruit de la sainte Communion, nous demandons que Jésus répande en nous une grande faim et une grande soif de bien, de saint idéal, de justice, de vérité. Bienheureuses ces âmes qui, imitant Daniel, vivent de ces saints *désirs* ! Celui qui allume en elles cette sainte flamme, qui excite dans leur cœur cette faim et cette soif de Dieu, saura bien la rassasier.

Aller au Père, voilà tout le sens et le mouvement de la vie. Il n'y en a pas d'autre. Aller à la suite de Jésus, par la *via Crucis* des devoirs d'état, voilà l'holocauste sublime imposé par l'esprit évangélique. Mais combien rares sont les âmes qui, à l'égal de saint Philippe de Neri, prennent la généreuse résolution de ne s'arrêter jamais pour regarder quoi que ce soit sur la route, et de ne jamais chercher d'autre repos du cœur qu'en contemplant de loin le but final du ciel !

25 AVRIL.

Litanie majeure. — Collecte au titre de Lucine. — Station à Saint-Pierre.

CETTE solennelle procession qui, autrefois, se rendait de Saint-Laurent *in Lucina* à Saint-Pierre, en parcourant la voie Flaminienne, le pont Milvius et en côtoyant le Tibre jusqu'à la région Vaticane, remplaçait primitivement l'antique fête des Ambarvales ou des *Robigalia* des païens. Celle-ci tombait le 25 avril, et la jeunesse romaine avait coutume d'aller au delà du pont Milvius pour sacrifier à Robigo, le dieu qui préservait les blés de la rouille. L'Église romaine, en adoptant cette habitude populaire, en a élevé la signification, enseignant que ce n'est pas la faveur de Robigo, mais la vie pieuse, l'humble prière et l'intercession des saints, surtout celle du *Pastor ovium*, saint Pierre, qui désarment la justice de Dieu irritée par nos péchés. Cette litanie s'appelle *Litanie majeure* parce qu'elle avait un caractère beaucoup plus solennel que les autres litanies stationnales; le parcours était fort long, et toute la population de Rome, divisée en plusieurs groupes, y prenait part. Au temps de saint Grégoire, ce rite devait être déjà en usage, et le Saint, dès le jour précédent, avait coutume d'y préparer les âmes des fidèles par une prédication. La procession et la messe stationnale à Saint-Pierre arrivant toujours pendant le temps pascal, avaient ainsi un caractère nettement festif, à la différence des autres litanies processionnelles qui se faisaient durant le Carême, et où prédominait le concept de la pénitence.

Par la suite, durant la période carolingienne, s'introduisit à Rome un triduum de litanies pénitentielles, aux trois jours précédant l'Ascension. Ce rite semble venir de Vienne, en France, et être dû à l'évêque saint Mamert (vers 470); il comportait trois jours de jeûne comme en Carême. Ce caractère pénitentiel, importé à Rome par les Francs et affirmé encore aujourd'hui dans le Missel romain par les ornements violets et par la suppression de l'Hymne Angélique, contraste toutefois avec tout l'esprit de l'antique liturgie pascale à Rome, qui s'inspire de la joie la plus pure. Il s'agit d'une adjonction postérieure, alors que les irruptions des barbares avaient interrompu l'ancienne

tradition classique, qui, sur l'ordre des conciles, avait interdit tout jeûne aux fidèles durant le cycle sacré de la joie pascalle.

Pour en revenir à la fête des *Robigalia*, le 25 avril, remarquons qu'au XII^e siècle il y avait, à Rome, deux processions : l'une commençait à la basilique de Saint-Marc de *Pallacina* et toutes les collégiales de la cité y prenaient part ; l'autre partait du Latran, et la cour papale y intervenait avec les seuls chapitres des basiliques patriarcales. Après que le Pape avait récité la collecte, un sous-diacre ôtait de l'autel la croix stationnale et la présentait à baiser à tous, puis la procession s'acheminait vers Sainte-Marie-la-Neuve au Forum où elle faisait un premier arrêt. Quand le Pontife s'était quelque peu reposé, le cortège se rendait à Saint-Marc, et on y faisait une nouvelle pause. De là, la procession se dirigeait vers le mausolée d'Adrien, où elle s'arrêtait encore, et enfin se remettait en route pour le Vatican. Un dernier arrêt avait lieu dans la petite basilique de *Sancta Maria de Virgariis*, presque au pied de l'atrium. De là, le Pape montait à la basilique Vaticane, où il célébrait la messe stationnale et recevait l'offrande dite *presbyterium*, de vingt sous de Pavie *pro missa bene cantata*. Aux cardinaux, aux diacres, sous-diacres, acolytes et chantres, le chapitre Vatican faisait aussi à cette occasion une large distribution d'aumônes ¹.

Collecte au titre de Lucine.

On chantait d'abord une pieuse antienne d'introït, prise du psaume 43, et qui, à Rome, se récite régulièrement avant toute collecte stationnale : « Levez-vous, ô Yahweh, et aidez-nous ; ah ! délivrez-nous, non à cause de nos mérites, que nous n'osons point mettre en avant, mais en raison de votre ineffable miséricorde. » Puis, après la prière de bénédiction récitée par le célébrant sur l'assemblée, le cortège se mettait en ordre de procession, parcourant la même route qu'au temps des *Robigalia* classiques.

Cette persistance des éléments classiques traditionnels dans les usages chrétiens à Rome sert à nous faire comprendre toujours mieux le sens prudent et discret de l'Église qui, plutôt

1. Cf. *Ord. Rom.* XI, P. L., LXXVIII, col. 1047-1048.

que de supprimer violemment des coutumes populaires profondément enracinées dans le cœur des peuples, leur a donné une signification spirituelle et ainsi a pu les conserver en se les assimilant. Nous avons eu nous-même l'occasion de le constater, puisque nous avons retrouvé, en quelques points du diocèse de Saint-Paul, des usages tout à fait païens qui, depuis des siècles, ont pris pour ces populations simples, un sens absolument innocent. C'est ainsi que nous avons retrouvé la fête classique des *Rosalia* à Civitella San Paolo, où, à la solennité des *calendes de mai*, des *vierges canéphores* portent en procession sur leur tête des pyramides de fleurs entrelacées de rubans de soie. Le cortège comme dans les anciennes stations romaines, va célébrer le sacrifice eucharistique solennel dans l'église cimetériale de Saint-Laurent, dont le pavé est alors tout semé de roses et d'herbes aromatiques. Le sens a été changé et sanctifié, puisqu'il s'agit de la solennité des deux apôtres Philippe et Jacques, mais le rite est demeuré celui des *Rosalia* de l'ancienne Rome.

A Leprignano, les lointains descendants des antiques *Capenates* font porter en procession, le 25 avril, à tous les enfants, garçons et filles du village, des bonshommes de pâte sucrée, qui reçoivent ensuite la bénédiction du prêtre. Ces bonshommes sont un souvenir de ceux dont les païens se servaient pour éloigner des moissons le *mauvais œil* de Robigo lors de la procession des *Ambarvalia*.

La procession.

La *Schola cantorum*, durant la première partie du trajet le long de la voie Flaminienne, et en côtoyant le cimetière du martyr Valentin, exécutait une série d'antiennes conservées dans les anciens recueils, mais aujourd'hui tombées malheureusement en oubli, parce qu'absentes du Missel romain. Nous donnons ici une simple idée de cette antiphonie abandonnée :

Deprecamur te, Domine, in omni misericordia tua, ut auferatur furor tuus, a civitate tua ista et de domo sancta tua, quoniam peccavimus. Alleluia.

Seigneur, nous supplions votre miséricorde infinie d'éloigner de cette cité qui est vôtre et de votre saint temple, la colère que mériteraient nos péchés. Louange à Yahweh.

Nous savons par l'histoire, que saint Augustin et ses quarante moines, abordant pour la première fois sur le sol anglais, se rangèrent immédiatement en procession, comme pour en prendre possession au nom du Christ, et, précédés de l'image du Sauveur en croix, ils allèrent se présenter à l'audience du roi au chant de cette émouvante antienne.

Salvator mundi, salva nos supplices tuos ; defende populum tuo sanguine redemptum ; libera nos, Christe, a periculis, donans nobis vitam aeternam.

Sauveur du monde, sauvez-nous, nous qui vous supplions ; défendez le peuple racheté par votre sang ; délivrez-nous, ô Christ, des périls, en nous donnant la vie éternelle.

Cet autre chant devait s'inspirer sans doute des grands souvenirs hagiographiques de la voie Flaminienne, et des cimetières de martyrs de cette région :

Placet Ierusalem, civitas sancta, ornamento Martyrum decorata, cuius plateae sonant laudes de die in diem.

Que tu es belle, Jérusalem (Rome), cité sainte, ornée de la gloire des Martyrs. Sur tes places retentissent de jour en jour les louanges (du Seigneur).

Le commencement de cette antienne fut tracé jadis par un pèlerin sur le mur du *cubiculum* papal dans le cimetière de Callixte sur la voie Appienne, là précisément où, non loin de sainte Cécile, reposaient avec Sixte II les papes du III^e siècle.

Benedicat nos trina maiestas Domini ; benedicat nos Spiritus Sanctus qui in specie columbae in Iordane fluvio super Christum requievit ; ille nos benedicat, qui de caelis dignatus est descendere in terras et de suo sancto sanguine nos redemit ; benedicat Dominus sacerdotium nostrum et introitum nostrum. Alleluia.

Que la majesté Trine du Seigneur nous bénisse ; que nous bénisse l'Esprit Saint qui, sous la forme d'une colombe, reposa sur le Christ dans le fleuve du Jourdain. Qu'il nous bénisse celui qui a daigné descendre des cieux sur la terre et qui nous a rachetés avec son sang sacré. Que le Seigneur bénisse notre sacerdoce et notre entrée (dans son temple). Louange à Yahweh.

La litanie.

La prière litanique conserve encore le type de la très ancienne prière qui terminait les vigiles nocturnes, et servait comme de transition entre l'office vigiliaire et l'offrande du sacrifice eucharistique. La partie la plus ancienne de la litanie est celle qui suit les invocations des Saints; elle peut dater, au moins dans ses éléments primordiaux, du III^e siècle. L'intercession des Saints fut ajoutée dans le haut moyen âge, et est inspirée, comme le Canon de la Messe, par les souvenirs locaux des grands martyrs romains. Les autres Églises, les célèbres monastères de l'antiquité, avaient chacun leur litanie propre; mais la forme romaine finit par prévaloir et par s'imposer définitivement à presque toutes les Églises occidentales.

<i>Kyrie, eleison.</i>	Seigneur, ayez pitié de nous.
<i>Christe, eleison.</i>	Christ, ayez pitié de nous.
<i>Kyrie, eleison.</i>	Seigneur, ayez pitié de nous.
<i>Christe, audi nos.</i>	Christ, écoutez-nous.
<i>Christe, exaudi nos.</i>	Christ, exaucez-nous.
<i>Pater de caelis, Deus, miserere nobis.</i>	Père céleste, Dieu, ayez pitié de nous.
<i>Fili, Redemptor mundi, Deus, miserere nobis.</i>	Fils, Rédempteur du monde, Dieu, ayez pitié de nous.
<i>Spiritus Sancte, Deus, mis. nob.</i>	Esprit Saint, Dieu, a. p. de nous.
<i>Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis.</i>	Sainte Trinité, Dieu unique, ayez pitié de nous.
<i>Sancta Maria, ora pro nobis.</i>	Sainte Marie, priez pour nous.

Quand le cortège approchait de la basilique Vaticane, on entonnait la litanie qui servait de prélude à la messe.

En souvenir des anciennes litanies septénaires, déjà en usage dans la liturgie romaine dès le temps de saint Grégoire, chaque invocation, aujourd'hui encore, est chantée deux fois, d'abord par les chantres, ensuite par le chœur des fidèles.

<i>Sancta Dei Genitrix,</i>	<i>ora</i>	Sainte Mère de Dieu, priez p. nous
<i>Sancta Virgo virginum,</i>	<i>ora</i>	Sainte Vierge au-dessus de toutes les vierges, priez p. nous
<i>Sancte Michaël,</i>	<i>ora</i>	Saint Michel, priez p. nous
<i>Sancte Gabriel,</i>	<i>ora</i>	Saint Gabriel, priez p. nous
<i>Sancte Raphaël,</i>	<i>ora</i>	Saint Raphaël, priez p. nous

Saint Ambroise et les anciens Pères connaissent d'autres noms d'Ange, Uriel, etc., tirés des traditions hébraïques. Rome ignore officiellement les apocryphes.

<i>Omnes sancti Angeli et Archangeli, orate pro nobis.</i>		Vous tous, saints Anges et Archanges,	priez p. nous
<i>Omnes sancti beatorum Spirituum ordines,</i>	<i>orate</i>	Vous tous, saints Ordres des bienheureux Esprits,	priez p. nous
<i>Sancte Ioannes Baptista,</i>	<i>ora</i>	Saint Jean-Baptiste,	priez p. nous
<i>Sancte Ioseph,</i>	<i>ora</i>	Saint Joseph,	priez p. nous
<i>Omnes sancti Patriarchae et Prophetæ,</i>	<i>orate</i>	Vous tous, saints Patriarches et Prophètes,	priez p. nous

Suivent les diptyques des Apôtres, dans le même ordre qu'au Canon romain :

<i>Sancte Petre,</i>	<i>ora</i>	Saint Pierre,	priez p. nous
<i>Sancte Paule,</i>	<i>ora</i>	Saint Paul,	priez p. nous
<i>Sancte Andrea,</i>	<i>ora</i>	Saint André,	priez p. nous
<i>Sancte Iacobe,</i>	<i>ora</i>	Saint Jacques,	priez p. nous
<i>Sancte Ioannes,</i>	<i>ora</i>	Saint Jean,	priez p. nous
<i>Sancte Thoma,</i>	<i>ora</i>	Saint Thomas,	priez p. nous
<i>Sancte Iacobe,</i>	<i>ora</i>	Saint Jacques,	priez p. nous
<i>Sancte Philippe,</i>	<i>ora</i>	Saint Philippe,	priez p. nous
<i>Sancte Bartholomæe,</i>	<i>ora</i>	Saint Barthélemy,	priez p. nous
<i>Sancte Matthæe,</i>	<i>ora</i>	Saint Matthieu,	priez p. nous
<i>Sancte Simon,</i>	<i>ora</i>	Saint Simon,	priez p. nous
<i>Sancte Thaddæe,</i>	<i>ora</i>	Saint Thaddée,	priez p. nous
<i>Sancte Mathia,</i>	<i>ora</i>	Saint Mathias,	priez p. nous

Barnabé précède, à titre d'apôtre et de compagnon de saint Paul, les deux évangélistes Luc et Marc, disciples, respectivement, de Paul et de Pierre. Barnabé a ce privilège dans les diptyques également, il y est nommé immédiatement après Étienne et Mathias, alors que Luc et Marc sont absents.

<i>Sancte Barnaba,</i>	<i>ora</i>	Saint Barnabé,	priez p. nous
<i>Sancte Luca,</i>	<i>ora</i>	Saint Luc,	priez p. nous
<i>Sancte Marce,</i>	<i>ora</i>	Saint Marc,	priez p. nous
<i>Omnes sancti Apostoli et Evangelistæ</i>	<i>orate</i>	Vous tous, saints Apôtres et Évangélistes,	priez p. nous
<i>Omnes sancti Discipuli Domini,</i>	<i>orate</i>	Vous tous, saints Disciples du Seigneur,	priez p. nous

<i>Omnes sancti Innocentes,</i>	<i>orate</i>	Vous tous, saints Innocents,	
			priez p. nous
<i>Sancte Stephane,</i>	<i>ora</i>	Saint Étienne,	priez p. nous
<i>Sancte Laurenti,</i>	<i>ora</i>	Saint Laurent,	priez p. nous
<i>Sancte Vincenti,</i>	<i>ora</i>	Saint Vincent,	priez p. nous

Fabien doit sa renommée au fait que sa fête tombe le même jour que celle de saint Sébastien, très vénéré à Rome, et dont la célébrité rejaillit sur le nom du saint pape.

<i>Sancti Fabiane et Sebastiane,</i>	<i>or.</i>	Saints Fabien et Sébastien,	pr. p. n.
<i>Sancti Ioannes et Paule,</i>	<i>orate</i>	Saints Jean et Paul,	priez p. nous
<i>Sancti Cosma et Damiane,</i>	<i>orate</i>	Saints Côme et Damien,	pr. p. n.

La renommée des deux martyrs milanais suivants est due à la célébrité qui entourait la découverte de leurs corps par saint Ambroise :

<i>Sancti Gervasi et Protasi,</i>	<i>orate</i>	Saints Gervais et Protais,	pr. p. n.
<i>Omnes sancti Martyres,</i>	<i>orate</i>	Vous tous, saints Martyrs,	pr. p. n.

Saint Sylvestre et saint Martin sont les premiers personnages qui, tout en n'étant pas martyrs, mais seulement *Confessores*, au sens primitif du mot, ont reçu un culte public et liturgique. Le culte des *Confessores*, c'est-à-dire de ceux qui, pour la confession de la Foi, avaient souffert l'exil, la prison ou d'autre peine, sans cependant mourir dans les tourments, est une extension du culte des Martyrs.

<i>Sancte Silvester,</i>	<i>ora</i>	Saint Sylvestre,	priez p. nous
<i>Sancte Gregori,</i>	<i>ora</i>	Saint Grégoire,	priez p. nous
<i>Sancte Ambrosi,</i>	<i>ora</i>	Saint Ambroise,	priez p. nous
<i>Sancte Augustine,</i>	<i>ora</i>	Saint Augustin,	priez p. nous
<i>Sancte Hieronymus,</i>	<i>ora</i>	Saint Jérôme,	priez p. nous
<i>Sancte Martine,</i>	<i>ora</i>	Saint Martin,	priez p. nous

Saint Nicolas est entré dans les litanies au moyen âge, en raison de la popularité de son culte. Il est l'unique représentant de l'épiscopat oriental dans les litanies romaines.

<i>Sancte Nicolaë,</i>	<i>ora</i>	Saint Nicolas,	priez p. nous
<i>Omnes sancti Pontifices et Con-</i>		Vous tous, saints Pontifes et	
<i>fessores,</i>	<i>orate</i>	Confesseurs,	priez p. nous
<i>Omnes sancti Doctores,</i>	<i>orate</i>	Vous tous, saints Docteurs,	pr. p. n.

<i>Sancte Antoni,</i>	<i>ora</i>	Saint Antoine,	priez p. nous
<i>Sancte Benedicte,</i>	<i>ora</i>	Saint Benoît,	priez p. nous
<i>Sancte Bernarde,</i>	<i>ora</i>	Saint Bernard,	priez p. nous
<i>Sancte Dominice,</i>	<i>ora</i>	Saint Dominique,	priez p. nous
<i>Sancte Francisce,</i>	<i>ora</i>	Saint François,	priez p. nous
<i>Omnes sancti Sacerdotes et Le-</i>		Vous tous, saints Prêtres et	
<i>vitae,</i>	<i>orate</i>	Diacres,	priez p. nous
<i>Omnes sancti Monachi et Ere-</i>		Vous tous, saints Moines et	
<i>mitae,</i>	<i>orate</i>	Anachorètes,	priez p. nous
<i>Sancta Maria Magdalena,</i>	<i>ora</i>	Sainte Marie de Magdala,	pr. p. n.

L'ordre est un peu troublé. Comme dans les litanies de la vigile pascale, venaient d'abord les martyres romaines Agnès et Cécile, puis les siciliennes Agathe et Lucie, et enfin la matrone Anastasie.

<i>Sancta Agatha,</i>	<i>ora</i>	Sainte Agathe,	priez p. nous
<i>Sancta Lucia,</i>	<i>ora</i>	Sainte Lucie,	priez p. nous
<i>Sancta Agnes,</i>	<i>ora</i>	Sainte Agnès,	priez p. nous
<i>Sancta Caecilia,</i>	<i>ora</i>	Sainte Cécile,	priez p. nous
<i>Sancta Catharina,</i>	<i>ora</i>	Sainte Catherine,	priez p. nous
<i>Sancta Anastasia,</i>	<i>ora</i>	Sainte Anastasie,	priez p. nous
<i>Omnes sanctae Virgines et Vi-</i>		Vous toutes, saintes Vierges et	
<i>duae,</i>	<i>orate</i>	Veuves,	priez p. nous
<i>Omnes Sancti et Sanctae Dei,</i>		Vous tous, saints et saintes de	
<i>intercedite pro nobis.</i>		Dieu, intercédez pour nous.	
<i>Propitius esto, parce nobis, Do-</i>		Soyez-nous propice, pardonnez-	
<i>mine.</i>		nous Seigneur.	
<i>Propitius esto, exaudi nos, Do-</i>		Soyez-nous propice, exaucez-nous	
<i>mine.</i>		Seigneur.	
<i>Ab omni malo, libera nos, Do-</i>		De tout mal, délivrez-nous Sei-	
<i>mine.</i>		gneur.	
<i>Ab omni peccato,</i>	<i>libera</i>	De tout péché, délivr.-n. Seigneur	
<i>Ab ira tua,</i>	<i>libera</i>	De votre colère, dél.-n. Seigneur	
<i>A subitanea et improvisa morte,</i>		De la mort subite et imprévue,	
	<i>libera</i>	délivrez-nous Seigneur.	
<i>Ab insidiis diaboli,</i>	<i>libera</i>	Des embûches du diable,	
		délivrez-nous Seigneur	
<i>Ab ira et odio et omni mala</i>		De la colère et de la haine, et de	
<i>voluntate,</i>	<i>libera</i>	toute mauvaise volonté,	
		délivrez-nous Seigneur	
<i>A spiritu fornicationis,</i>	<i>libera</i>	De l'esprit de fornication, dél.-n. S.	

<i>A fulgure et tempestate,</i>	<i>libera</i>	De la foudre et de la tempête, délivrez-nous Seigneur
<i>A flagello terraemotus,</i>	<i>libera</i>	Du châtimeut du tremblement de terre, délivrez-nous Seigneur
<i>A peste, fame et bello,</i>	<i>libera</i>	De la peste, de la famine et de la guerre, délivrez-nous Seigneur

La mort perpétuelle est la sentence d'éternelle réprobation en châtimeut de l'obstination finale du pécheur.

<i>A morte perpetua,</i>	<i>libera</i>	De la mort éternelle, dél.-n. Seign.
--------------------------	---------------	--------------------------------------

L'énumération qui suit, des divers mystères de la Rédemption, est fort importante au point de vue liturgique, parce qu'elle paraît s'inspirer du texte primitif de l'anaphore eucharistique et de l'anamnèse après la Consécration, où il en est également fait mémoire. Dans l'anamnèse romaine on ne mentionne pas la Nativité, mais il est possible que le texte primitif en parlât, tout comme notre litanie.

<i>Per mysterium sanctae incarnationis tuae,</i>	<i>libera</i>	Par le mystère de votre sainte incarnation, délivrez-nous Seigneur
<i>Per adventum tuum,</i>	<i>libera</i>	Par votre avènement, délivrez-nous Seigneur
<i>Per nativitatem tuam,</i>	<i>libera</i>	Par votre naissance, délivrez-nous Seigneur
<i>Per baptismum et sanctum ieiunium tuum,</i>	<i>libera</i>	Par votre baptême et votre jeûne, délivrez-nous Seigneur
<i>Per crucem et passionem tuam,</i>	<i>libera</i>	Par votre croix et votre passion, délivrez-nous Seigneur
<i>Per mortem et sepulturam tuam,</i>	<i>libera</i>	Par votre mort et votre sépulture, délivrez-nous Seigneur
<i>Per sanctam resurrectionem tuam,</i>	<i>libera</i>	Par votre sainte résurrection, délivrez-nous Seigneur
<i>Per admirabilem ascensionem tuam</i>	<i>libera</i>	Par votre admirable ascension, délivrez-nous Seigneur
<i>Per adventum Spiritus Sancti Paracliti,</i>	<i>libera</i>	Par l'avènement de votre Esprit-Saint Paraclet, dél.-n. Seigneur
<i>In die iudicii,</i>	<i>libera</i>	Au jour du jugement, délivrez-nous Seigneur
<i>Peccatores, te rogamus, audi nos.</i>		Pécheurs, nous vous prions, écoutez-nous.

<i>Ut nobis parcas, te rogamus, audi nos.</i>	Que vous nous pardonniez, nous vous prions, écoutez-nous.
<i>Ut nobis indulgeas, te rogamus, audi nos.</i>	Que vous nous soyez indulgent, nous vous prions, écoutez-nous.
<i>Ut ad veram poenitentiam nos perducere digneris, te rogamus, audi nos.</i>	Qu'à une vraie pénitence vous daigniez nous amener, nous vous prions, écoutez-nous.
<i>Ut Ecclesiam tuam sanctam regere et conservare digneris, te rogamus, audi nos.</i>	Que vous daigniez diriger et conserver votre sainte Église, nous vous prions, écoutez-nous.

Ici encore, le sens des mots *Ordres ecclésiastiques* est le sens antique, et vise non pas les groupements de religieux (les anciens n'en connaissant qu'un, le monachisme bénédictin) mais les divers degrés des ministres de l'autel. On ne fait pas mémoire de l'évêque diocésain, parce que le type de cette litanie est parfaitement le type romain et qu'à Rome l'évêque est le Pape, « le *Seigneur Apostolique* » comme on l'appelait dans le haut moyen âge :

<i>Ut Domnum Apostolicum et omnes ecclesiasticos Ordines in sancta religione conservare digneris, te rogamus, audi nos.</i>	Que vous daigniez conserver dans leur sainte vocation le Seigneur Apostolique et tous les membres de la hiérarchie ecclésiastique, nous vous prions, écoutez-nous.
---	--

On demande l'humiliation des adversaires de la religion, non par haine ni par vengeance, mais afin qu'ils rentrent en eux-mêmes et se convertissent à Dieu. Les succès faciles enorgueillissent l'esprit et ne sont pas, à la vérité, la condition la plus propice pour ramener une âme au Seigneur, tandis qu'au contraire les désastres, les adversités, la douleur, préservent l'âme de la vanité et lui font reconnaître plus facilement son insuffisance.

<i>Ut inimicos sanctae Ecclesiae humiliare digneris, te rogamus, audi nos.</i>	Que vous daigniez humilier les ennemis de la sainte Église, nous vous prions, écoutez-nous.
<i>Ut regibus et principibus christianis pacem ei veram concor-</i>	Que vous daigniez donner la paix et la véritable concorde aux

diam donare digneris, te rogamus, audi nos.

Ut cuncto populo christiano pacem et unitatem largiri digneris, te rogamus, audi nos.

Ut omnes errantes ad unitatem Ecclesiae revocare, et infideles universos ad Evangelii lumen perducere digneris, te rogamus, audi nos.

rois et aux princes chrétiens, nous vous prions, écoutez-nous.

Que vous daigniez donner la paix et l'union à tout le peuple chrétien, nous vous prions, écoutez-nous.

Que vous daigniez rappeler tous ceux qui errent à l'unité de l'Église, et conduire tous les infidèles à la lumière de l'Évangile, nous vous en prions, écoutez-nous.

Le « service saint », dans le très ancien langage liturgique, est le service sacerdotal, la *liturgie* des Grecs. Cette terminologie rappelle celle de l'anaphore eucharistique primitive, où, immédiatement après la consécration des divins Mystères, le chœur des prêtres concélébrants rendait à Dieu d'humbles grâces pour leur avoir accordé d'environner l'autel et d'y vaquer à son saint service. Le *nosmetipsos* des litanies, en tant qu'il se distingue du *cuncto populo christiano* et étant au pluriel, peut donc très bien représenter comme un dernier écho de cette vénérable prière traditionnelle :

Ut nosmetipsos in tuo sancto servitio confortare et conservare digneris, te rogamus, audi nos.

Ut mentes nostras ad caelestia desideria erigas, te rogamus, audi nos.

Ut omnibus benefactoribus nostris sempiterna bona retribuas, te rogamus, audi nos.

Ut animas nostras, fratrum, propinquorum et benefactorum nostrorum ab aeterna damnatione eripias, te rogamus, audi nos.

Que vous daigniez nous reconforter et nous conserver dans votre saint service, nous vous prions, écoutez-nous.

Que vous éleviez nos âmes aux célestes désirs, nous vous prions, écoutez-nous.

Que vous récompensiez nos bienfaiteurs en leur donnant les biens éternels, nous vous prions, écoutez-nous.

Que vous préserviez de la damnation éternelle nos âmes et celles de nos frères, de nos parents et de nos bienfaiteurs, nous vous prions, écoutez-nous.

<i>Ut fructus terrae dare et conservare digneris, te rogamus, audi nos.</i>	Que vous daigniez donner et conserver les fruits de la terre, nous vous prions, écoutez-nous.
<i>Ut omnibus fidelibus defunctis requiem aeternam donare digneris, te rogamus, audi nos.</i>	Que vous daigniez donner à tous les fidèles défunts le repos éternel, nous vous prions, écoutez-nous.
<i>Ut nos exaudire digneris, te rogamus, audi nos.</i>	Que vous daigniez nous exaucer, nous vous prions, écoutez-nous.
<i>Fili Dei, te rogamus, audi nos.</i>	O Fils de Dieu, nous vous prions, écoutez-nous.
<i>Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, parce nobis, Domine.</i>	Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.
<i>Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, exaudi nos, Domine.</i>	Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.
<i>Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.</i>	Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde, ayez pitié de nous.
<i>Christe, audi nos.</i>	Christ, écoutez-nous.
<i>Christe, exaudi nos.</i>	Christ, exaucez-nous.
<i>Kyrie, eleison.</i>	Seigneur, pitié !
<i>Christe, eleison.</i>	Christ, pitié !
<i>Kyrie, eleison.</i>	Seigneur, pitié !
<i>Pater noster, secreto usque ad</i>	Notre Père (à voix basse jusqu'à) :
<i>¶. Et ne nos inducas in tentationem.</i>	¶. Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.
<i>R̄. Sed libera nos a malo.</i>	R̄. Mais délivrez-nous du mal.

Suit le psaume 69, ajouté à la litanie au moyen âge, et qui reflète bien les conditions de tremblante anxiété parmi lesquelles saint Mamert inaugura à Vienne la litanie pénitentielle des Rogations.

Psalmus 69.

*Deus, in adiutorium meum intende : * Domine, ad adiuvandum me festina.*

*Confundantur et revereantur, * qui quaerunt animam meam.*

*Psaume 70 selon l'hébreu
(69 selon la Vulgate).*

Oh ! mon Dieu, daignez me délivrer, * hâtez-vous de venir à mon aide.

Que ceux qui attendent à ma vie restent confondus * et honteux.

*Avertantur retrorsum, et erubescant, * qui volunt mihi mala.*

*Avertantur statim erubescences, * qui dicunt mihi : Euge, euge.*

*Exultent et laetentur in te omnes qui quaerunt te, * et dicant semper : Magnificetur Dominus : qui diligunt salutare tuum.*

*Ego vero egenus, et pauper sum : * Deus, adiuva me.*

*Adiutor meus, et liberator meus es tu : * Domine, ne moreris.*

Gloria, etc.

Les versets suivants, d'origine variée, conservent pourtant, très tranché, le type de l'antique prière, ou litanie diaconale, telle qu'on l'observe encore dans les liturgies grecques, et telle qu'on l'employa à Rome jusqu'au VII^e siècle environ :

℣. Salvos fac servos tuos.

℞. Deus meus, sperantes in te.

℣. Esto nobis, Domine, turris fortitudinis.

℞. A facie inimici.

℣. Nihil proficiat inimicus in nobis.

℞. Et filius iniquitatis non aponat nocere nobis.

℣. Domine, non secundum peccata nostra facias nobis.

℞. Neque secundum iniquitates nostras retribuas nobis.

℣. Oremus pro pontifice nostro N.

℞. Dominus conservet eum et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum

Que ceux qui me veulent du mal * soient repoussés et rougissent.

Qu'ils soient aussitôt repoussés en arrière en rougissant de honte, * ceux qui vont après moi, s'exclamant : Ah ! ah !

Qu'ils se réjouissent et soient heureux, tous ceux qui vous cherchent, * et qu'ils disent sans cesse : Que Dieu soit magnifié ! ceux qui aiment votre Nom !

Mais je suis, moi, pauvre et misérable, * ô Dieu, venez vite à mon aide.

Vous êtes mon aide et mon Sauveur, * ne tardez plus, Seigneur.

Gloire, etc.

℣. Sauvez vos serviteurs.

℞. Qui espèrent en vous, ô mon Dieu.

℣. Soyez pour nous, Seigneur, comme une tour inébranlable.

℞. Devant l'ennemi.

℣. Que l'adversaire n'ait aucun avantage sur nous.

℞. Et que le fils d'iniquité n'entreprenne pas de nous nuire.

℣. Seigneur, ne nous traitez pas comme le méritent nos péchés.

℞. Et ne payez pas de retour nos iniquités.

℣. Prions pour notre Pontife N.

℞. Que le Seigneur le conserve et lui donne la vie, qu'il le rende heureux sur la terre et ne le livre

in animam inimicorum eius.

℣. *Oremus pro benefactoribus nostris.*

℞. *Retribuere dignare, Domine, omnibus nobis bona facientibus propter nomen tuum, vitam aeternam. Amen.*

℣. *Oremus pro fidelibus defunctis.*

℞. *Requiem aeternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis.*

℣. *Requiescant in pace.*

℞. *Amen.*

℣. *Pro fratribus nostris absentibus.*

pas à la merci de la colère de ses ennemis.

℣. Prions pour nos bienfaiteurs.

℞. Daignez, Seigneur, récompenser par la vie éternelle tous ceux qui nous font du bien pour votre amour. Ainsi soit-il.

℣. Prions pour les fidèles défunts.

℞. Seigneur, donnez-leur l'éternel repos, et que resplendisse pour eux la lumière perpétuelle.

℣. Qu'ils reposent en paix.

℞. Ainsi soit-il.

℣. Pour nos frères absents.

Saint Benoît lui aussi ordonna dans son *Cursus* qu'à la fin de chacune des heures de l'office divin, parmi les diverses commémoraisons l'on fit celle des absents :

℞. *Salvos fac servos tuos, Deus meus, sperantes in te.*

℣. *Mitte eis, Domine, auxilium de Sancto.*

℞. *Et de Sion tuere eos.*

℣. *Domine, exaudi orationem meam.*

℞. *Et clamor meus ad te veniat.*

℣. *Dominus vobiscum.*

℞. *Et cum spiritu tuo.*

℞. Mon Dieu, sauvez vos serviteurs qui espèrent en vous.

℣. De votre sanctuaire, envoyez-leur votre secours.

℞. Et de Sion, protégez-les.

℣. Écoutez, Seigneur, ma prière.

℞. Et qu'à vous parvienne mon cri.

℣. Que le Seigneur soit avec vous.

℞. Et avec votre esprit.

La prière sacerdotale.

Les diverses collectes qui suivent sont du haut moyen âge, mais elles se trouvent ici hors de place. La litanie processionnelle formait un seul rite avec la messe qui, pour cette raison, n'avait ni introït ni prière litanique. Le célébrant récitait immédiatement la collecte qui mettait fin à la litanie. Il faut donc bien remarquer que celle-ci ne faisait pas, comme à présent,

une chose isolée et complète par elle-même. On allait en procession à Saint-Pierre pour y célébrer le Sacrifice eucharistique solennel.

« Seigneur dont la nature est d'avoir compassion et de pardonner, accueillez notre prière afin que votre bienveillante bonté use envers nous de clémence et brise cette chaîne de péchés qui nous lie, nous et tous vos serviteurs.

» Écoutez, Seigneur, les prières de celui qui vous invoque, et pardonnez les péchés de tous ceux qui devant vous se reconnaissent coupables, afin que, bienveillant, vous nous accordiez non seulement le pardon mais la paix.

» Montrez-nous, Seigneur très clément, votre ineffable miséricorde, en nous délivrant de tous les péchés et en nous faisant échapper aux peines méritées.

» O Dieu qui, offensé par le péché, vous apaisez à cause de la pénitence, regardez favorablement les prières et les supplications de votre peuple, et éloignez les fléaux de votre colère que nous avons méritée en raison de nos péchés.

» Dieu éternel et tout-puissant, ayez pitié de votre serviteur N., notre Pontife, et par votre clémence dirigez-le dans la voie du salut éternel, afin que, par votre grâce, il puisse désirer ce qui vous plaît et qu'il ait une grande force pour l'accomplir.

» O Dieu de qui procèdent les saints désirs, les bonnes résolutions et les œuvres vertueuses, accordez à vos serviteurs cette paix que ne peut leur donner le monde, afin que notre cœur soit attentif à exécuter vos commandements, et que toute crainte de l'ennemi étant éloignée, les temps se déroulent tranquilles sous votre protection.

» Par le feu de l'Esprit Saint enflammez, Seigneur, nos reins et nos cœurs; afin que vous servant dans un corps chaste, nous puissions vous être agréables par la pureté de notre cœur.

» O Dieu, Créateur et Rédempteur de tous les fidèles, accordez le pardon de tous les péchés aux âmes de vos serviteurs et de vos servantes, afin que grâce à ces pieuses supplications, elles obtiennent cette miséricorde qu'elles ont toujours désirée.

» Nous vous demandons, Seigneur, que par vos inspirations, vous préveniez nos actions, et par votre aide, vous les conduisiez au terme, afin que toute prière et toute action faite par nous

commence toujours par vous, et qu'après avoir été entreprise, elle atteigne son but par votre grâce.

» Dieu tout-puissant et éternel, Seigneur des vivants et des morts, qui accordez votre miséricorde à tous ceux que vous connaissez à l'avance comme devant être vôtres par leur foi et par leurs œuvres, nous vous prions et supplions, que tous ceux pour qui nous avons l'intention de prier, soit que la vie présente les retienne encore dans le corps, soit que, dépouillés de l'enveloppe corporelle, le siècle à venir les ait déjà accueillis, par l'intercession de tous vos Saints, dans votre bonté et votre clémence, qu'ils obtiennent le complet pardon de leurs fautes. Par notre Seigneur, etc. »

℣. « Le Seigneur soit avec vous. »

℞. « Et avec votre esprit. »

℣. « Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux nous exauce. »

℞. « Ainsi soit-il. »

℣. « Et que les âmes des fidèles défunts, par la miséricorde de Dieu, reposent dans la paix. »

℞. « Ainsi soit-il. »

A la messe stationnale dans la basilique Vaticane.

Comme nous l'avons dit, la litanie, en tant que rite extraordinaire pour obtenir de Dieu d'échapper à quelque calamité publique, se terminait régulièrement à Rome, dès le temps de saint Grégoire, dans la basilique Vaticane, près du tombeau du *Pastor Ecclesiae*, c'est-à-dire du Patron par excellence de la Ville Éternelle. Les autres stations à Sainte-Marie-Majeure et au Latran, les trois jours précédant l'Ascension, sont d'origine postérieure et représentent un mélange d'usages romains et francs.

L'introït de la messe de ce jour — qui ne doit pas être primitif, puisque la litanie remplaçait régulièrement l'introït dans toutes les processions — exprime la confiance du Juste qui sait que sa prière a été bien accueillie par Dieu. L'antienne est prise du psaume 17. « De son saint temple Yahweh entendit ma voix ; louange à Yahweh ! et mon cri devant lui arriva à son oreille.

Louange, louange à Yahweh ! » *Ps.* : « Je vous aime Yahweh, ma force; Yahweh, mon rocher, mon refuge et mon Sauveur. Gloire, etc. »

Dans la collecte, au comble des afflictions qui nous accablent, nous présentons à Dieu notre humble confiance — rappelons-nous les circonstances durant lesquelles furent instituées les Rogations — et nous demandons l'aide de son bras. Le vrai mal, et aussi le principe de tous les autres maux, c'est le péché. Toute autre peine peut revêtir un caractère pénitentiel, et, entre les mains de Dieu, devenir facilement un instrument de conversion pour les âmes.

La lecture qui suit, de la lettre de saint Jacques (v, 16-20), est choisie fort à propos. On y traite de l'efficacité de la prière, à laquelle le Seigneur a promis une universelle puissance, telle une clef d'or ouvrant le cœur divin.

Cela ne veut pas dire que seule l'oraison des Saints obtienne son effet et que celle des pauvres âmes ne vaille rien, — puisque l'Apôtre tient à nous faire remarquer précisément qu'Élie était un homme passible, semblable à nous, quand il ouvrit et ferma à son gré les cataractes du ciel, — mais que l'oraison doit être assidue, et faite avec foi.

Il nous est agréable de rapporter ici ce magnifique passage de l'Apôtre :

« Mes bien-aimés, confessez-vous vos fautes les uns aux autres, et priez les uns pour les autres, afin d'obtenir le salut, parce que la prière du juste, quand elle est persévérante, a un grand pouvoir. Élie était un homme passible, semblable à nous; pourtant, il pria afin d'obtenir qu'il ne tombât plus d'eau sur la terre, et il ne plut pas pendant trois ans et six mois. De même il se remit à prier, et le ciel donna la pluie, et la terre produisit son fruit. Mes frères, si l'un de vous s'éloignait de la vérité, et que quelqu'un le fit revenir en arrière, qu'il sache que celui qui aura induit le pécheur à retourner de sa voie perverse délivrera son âme de la mort et couvrira tous ses péchés. »

Le verset a une saveur pascale : « Louange à Yahweh. » *Ps.* 117 : « Confessez Yahweh, parce qu'il est bon et sa miséricorde est éternelle. »

La lecture évangélique de saint Luc (xi, 5-13) s'accorde bien

avec le caractère de la litanie de ce jour, ou *supplication publique et solennelle* de pénitence. Il s'agit d'obtenir du Seigneur, au moyen de la prière instante et pleine de foi, ce que nous ne méritons pas d'obtenir à cause de nos péchés. Puis, d'une façon particulière, il est question d'obtenir, pour la fête de la Pentecôte qui approche, l'Esprit bon que Dieu donne à ceux qui le craignent.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Qui de vous, ayant un ami et allant à lui au cœur de la nuit, lui dira : Mon ami, prête-moi trois pains, parce qu'un de mes amis est rentré de voyage et je n'ai pas de quoi lui donner à manger. Et l'autre lui répondra de l'intérieur : Ne me dérange pas; la porte est fermée et mes serviteurs sont comme moi dans leur chambre. Il est impossible que je me lève pour te donner ce que tu demandes. Toutefois, si l'autre continue à frapper, je vous dis que, si même celui-ci ne se lève pas pour le contenter à titre d'ami, à cause de son importunité pourtant, il sortira certainement de son lit et lui donnera tout ce dont il a besoin. Et moi je vous dis aussi : Demandez et il vous sera donné; cherchez et vous trouverez; frappez et il vous sera ouvert. Car celui qui demande obtient; qui cherche trouve, et à qui frappe il sera ouvert. Parmi vous si quelqu'un demande un pain à son père, est-ce que celui-ci lui donnera une pierre? Ou s'il demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent? Ou pour un œuf, lui donnera-t-il un scorpion? Si donc vous, quoique étant mauvais, vous savez bien faire des dons excellents à vos enfants, combien plus votre Père céleste accordera-t-il l'Esprit bon à qui le lui demandera? »

Telle est l'estime que nous devons avoir pour la prière. Même au cœur de la nuit, jusqu'à être importuns; précisément parce que nos misères et nos faiblesses sont si nombreuses, et que Dieu a décidé de nous transmettre sa grâce seulement sur les ailes de la prière. *Ascendit oratio et descendit Dei miseratio*, comme l'expliquait au peuple le docteur d'Hippone.

L'offertoire tire son verset du psaume 108 : « Mes lèvres célébreront beaucoup Yahweh, et je le louerai au milieu d'une grande assemblée; parce qu'il se tient à la droite du pauvre, pour soustraire ma vie aux embûches de mes persécuteurs. »

Ce pauvre c'est Jésus. Yahweh a soustrait sa vie aux embûches de la Synagogue, en le ressuscitant des morts. La grande assemblée où le Sauveur veut célébrer son hymne d'action de grâces, c'est l'Église catholique, à la différence de l'antique judaïsme, au caractère exclusivement national, et, par suite, restreint aux étroites limites de la Palestine.

La collecte sur les oblations a un caractère général. On y demande que les dons eucharistiques brisent les chaînes de nos passions — et c'est là un des effets les plus importants de la sainte Communion, celui d'éteindre ou de refroidir le feu de la concupiscence — et qu'ils nous rendent propice la divine miséricorde, satisfaisant d'abord à nos dettes vis-à-vis de sa sainte justice.

L'antienne pour la Communion est tirée de la lecture évangélique du jour : « Demandez et vous obtiendrez, cherchez et vous trouverez, frappez et il vous sera ouvert ; car celui qui demande obtient ; celui qui cherche trouve, et à celui qui frappe il sera ouvert. Louange à Yahweh. »

Après la Communion on demande au Seigneur que la nourriture eucharistique, qui nous reconforte dans la douleur, soit aussi un gage des consolations futures. Les Azymes eucharistiques sont un pain de douleur et de larmes, parce qu'elles commémorent la passion du Christ et la nôtre en union avec lui. Elles contiennent toutefois le germe de la gloire future dans la résurrection finale, et préludent à cet autre aliment dont Dieu nourrira les élus dans la vision béatifique.

Que devons-nous instamment demander à Dieu dans la prière ? Ne vous promettez pas, disait saint Augustin aux fidèles, ce que l'Évangile ne vous promet pas.

Dieu ne s'est pas engagé à nous donner ces grâces temporelles que nous pourrions désirer peut-être, en raison de notre jugement puéril, — car relativement à l'âge parfait de la vie éternelle nous sommes bien tous des enfants — mais il veut absolument que nous lui demandions, et il désire nous donner, avant tout, le *Spiritus bonum* dont parle aujourd'hui l'Évangile, et qui est le motif et la source de tous les autres dons spirituels dont il désire enrichir notre âme. Cet Esprit bon est le Paraclet, et l'on dit qu'il est le motif de tous les autres dons, en tant qu'il

est Amour, et que l'amour est le premier motif pour lequel l'amitié se démontre au moyen du don. C'est pourquoi, de la part de Dieu, son amour même est son premier don.

Le Seigneur donne l'Esprit Saint aux humbles, aux purs, à ceux qui craignent Dieu.

Voilà les meilleures dispositions pour se préparer à la solennité de la Pentecôte. Le Paraclet, comme il nous l'atteste lui-même au Livre de la Sagesse, a horreur des hypocrites, des menteurs; la Sagesse éternelle n'entre pas dans les âmes perverses, ni dans un corps qui veut vivre esclave du péché. C'est la raison pour laquelle l'Esprit de Dieu n'habitera jamais avec l'homme charnel; c'est pourquoi aussi il se complaît tant à demeurer avec les humbles et les simples de cœur.

LUNDI APRÈS LE V^e DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Station à Sainte-Marie-Majeure.

Litanies des Rogations.

COMME nous l'avons déjà remarqué, le triduum de litanies pénitentielles avant la fête de l'Ascension fut institué à Vienne par saint Mamert vers 470; il comportait aussi la suspension des travaux serviles et le jeûne. L'usage s'en étendit rapidement et devint très populaire. Toutefois, comme une période de deuil et de pénitence au milieu du temps pascal semblait à Rome un contresens tout à fait inopportun, la liturgie romaine ne l'adopta que fort tard, c'est-à-dire durant la période franque, sous Léon III, et cela seulement à titre exceptionnel, et non comme une institution stable devant se répéter chaque année. Par la suite, la coutume des Églises gallicanes s'accorda définitivement avec Rome, grâce pourtant à un compromis : le jeûne fut aboli, on ne conserva que la procession de saint Mamert suivie de la messe pendant les trois jours, laquelle messe, d'ailleurs, est celle-là même qui se célébrait à Rome lors des Litanies majeures. Il faut remarquer en outre que ces Rogations franques entrèrent seulement très tard dans le rituel officiel de Rome, puisque les *Ordines Romani* les ignorent complètement.

L'église stationnale de Sainte-Marie-Majeure évoque le sou-

venir de l'antique *litania septiformis* ou procession de pénitence instituée par saint Grégoire le Grand pour obtenir la cessation de la peste.

A la procession.

Le souvenir du premier miracle opéré par Jésus aux noces de Cana, grâce à l'intercession de la Vierge, sa Mère, dont la seule prière put décider son divin Fils à devancer le temps fixé par lui pour se manifester au monde au moyen de miracles, doit nous inspirer une grande confiance dans le puissant patronage de Marie. Combien de fois la divine Mère ne formule-t-elle pas encore, en notre faveur, la prière qu'elle fit pour les époux de Cana : *Vinum non habent!* et nous, alors, nous nous sentons enivrés du saint amour de Dieu, et nous répétons, avec l'ordonnateur du festin : *Tu autem servasti bonum vinum usque adhuc!*

La procession et la messe se déroulent selon le même rite que lors des *Ambarvales* romaines du 25 avril.

MARDI APRÈS LE V^e DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Station à Saint-Jean de Latran.

Litanies des Rogations.

CETTE station intermédiaire au Latran trahit à elle seule sa tardive introduction dans la liturgie romaine. La basilique du Latran ne porte plus le nom du Sauveur, mais celui de saint Jean-Baptiste, à qui est donnée place, pour cette raison, immédiatement après la sainte Vierge, et avant l'apôtre Pierre.

Saint Jean-Baptiste est le type de la pénitence qui nous dispose à obtenir la grâce. La solennité stationnale de ce jour en évoque à propos le souvenir, puisque, sans le bain de la pénitence qui purifie l'âme, le Paraclet ne pourra jamais sanctifier celle-ci par sa présence, car il est écrit : *Non permanebit Spiritus meus in homine in aeternum, quia caro est.*

La pénitence, la rigueur de l'abstinence, un rude cilice, la solitude sauvage du désert, voilà donc le fond sur lequel se dessine aujourd'hui, gigantesque, la figure du plus grand parmi les fils d'Adam; voilà les moyens qu'il employa pour garder son âme intacte de toute tache de péché. Quelle leçon pour nous,

qui traitons avec tant de condescendance une chair pécheresse et rebelle, nous qui pouvons d'autant moins en agir ainsi, que nous sommes plus éloignés de la vertu de Jean-Baptiste, lequel avait été sanctifié dès le sein de sa mère.

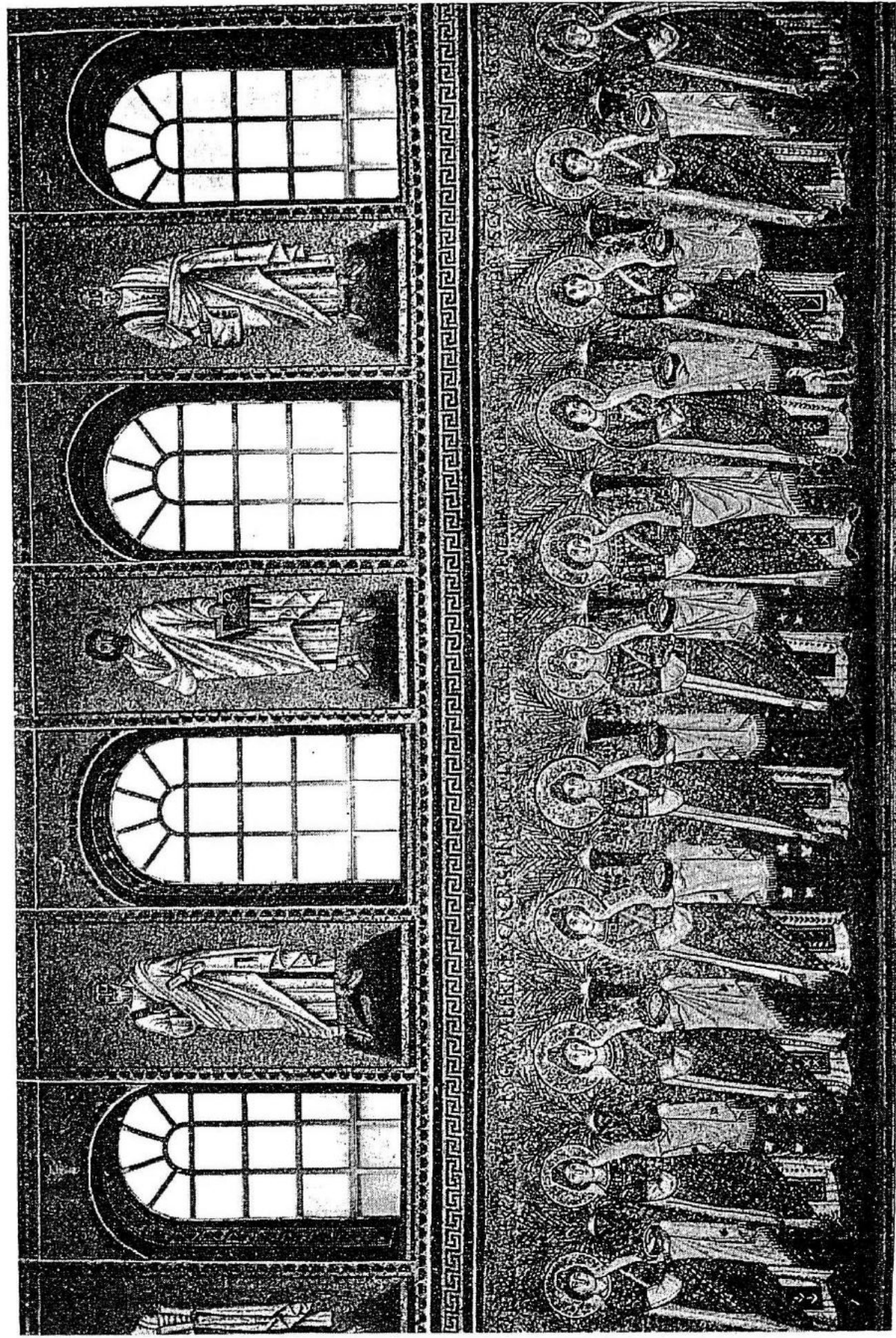
La procession et la messe, aujourd'hui et demain, sont semblables à celles du 25 avril.

MERCREDI AVANT L'ASCENSION.

*Station à Saint-Pierre.
Litanies des Rogations.*

CETTE station à la basilique Vaticane, au terme du triduum des Rogations, fut instituée non seulement par vénération pour la Confession apostolique, mais probablement aussi pour rapprocher le plus possible les Litanies mineures des Litanies majeures du 25 avril, qui se terminaient précisément à la basilique de Saint-Pierre. Les raisons de cet ingénieux et tardif rapprochement ont certainement de l'importance, mais on ne tint sans doute pas compte de la légère anomalie liturgique qui en résulte, celle de deux jours consécutifs de station à Saint-Pierre, aujourd'hui et demain.

Les litanies des saints, chantées durant ce triduum, sont l'un des plus précieux joyaux de l'ancienne eucharistie. Dans la forme actuelle, qui remonte au moins au x^e siècle, la longue série des apôtres, des martyrs, des prêtres, des confesseurs et des vierges rappelle les *théories* de saints que nos pères aimaient à représenter en mosaïque le long des nefs des basiliques. Ce sont là les fastes glorieux de l'Église, les raisons que nous avons d'espérer. Si maintenant la Jérusalem céleste se réjouit de tant et de si nobles habitants, ceux-ci du moins furent nourris dans le sein de l'Église militante, et chaque couronne, chaque trône occupé dans le ciel, a coûté à l'Église d'âpres luttes, des douleurs aiguës et du sang. C'est là le riche sacrifice d'holocauste que la famille chrétienne rend au Christ en échange de celui du Calvaire.



Église de Saint-Apollinaire-le-Neuf à Ravenne (VI^e siècle).

VIGILE DE L'ASCENSION.

BIEN qu'elle ne soit pas primitive, puisqu'elle ne s'accorde pas avec l'antique caractère de la liturgie papale qui considérait comme festifs les cinquante jours séparant Pâques de la Pentecôte, la messe de la vigile de l'Ascension, indiquée dans certaines listes romaines du milieu du VII^e siècle, est pourtant antérieure à l'introduction même de la procession des Rogations à Rome sous Léon III.

L'origine post-grégorienne de cette messe se trahit par l'absence de chants et de prières propres. Sauf les deux lectures, tous les textes sont empruntés à la messe du dimanche précédent.

Dans la lecture suivante (*Eph.*, IV, 7-13) l'Apôtre nous enseigne que divers sont les dons de Dieu aux âmes; cette variété a pour but la perfection et l'intégrité même du corps mystique de Jésus-Christ qui requiert une infinie variété d'organes et de fonctions vitales. Cela non seulement doit nous rendre généreux envers les natures et les caractères différents des nôtres, mais nous oblige aussi à respecter en chacun la grâce et la fonction particulière que lui a attribuées le Christ, sans prétendre vouloir ramener tout le monde à nos goûts et à nos caprices.

« Frères, à chacun de nous a été concédée la grâce dans la mesure où le Christ nous l'a donnée. C'est pourquoi il est dit : Montant en haut, il conduisit avec lui l'esclavage esclave, et il distribua ses dons parmi les hommes. Que s'il monte ainsi, qu'est-ce donc, sinon qu'il est auparavant descendu dans les entrailles de la terre? Celui précisément qui est descendu, c'est celui qui monta plus haut que les cieux, afin de porter toute chose à son dernier accomplissement. Il a destiné quelques-uns à être apôtres, d'autres à être prophètes, d'autres prédicateurs de l'Évangile, d'autres pasteurs ou docteurs, afin de porter les saints à l'ultime perfection, moyennant les labeurs du ministère spirituel, afin que tous ensemble, en une unique foi et connaissance du Fils de Dieu, nous venions à former un seul homme parfait dans l'âge mûr, selon la mesure du Christ. »

La lecture évangélique (IOAN., XVII, I-II) continue la dernière prière de Jésus après la Cène. Ici-bas, l'âme humaine tente

vainement de s'élever si haut, aux sommets sublimes de la vision béatifique, d'où le Rédempteur nous adresse pourtant un appel plein d'amour. Connaître Dieu et son Christ, voici la suprême félicité. Mais pour le connaître dans la splendeur de la gloire, il est nécessaire auparavant de le connaître à travers les voiles de la foi; et de même que la lumière de la gloire est la vie même des bienheureux dans le ciel, qu'ainsi celle de la foi soit la vie de l'âme croyante durant ce pèlerinage mortel.

Jésus prie pour moi ! Quelle espérance ne doit pas nous inspirer une telle pensée ? Jésus prie afin que je ne me sépare jamais de lui, que je n'aie jamais rien de commun avec l'esprit du monde. Quelle horreur ne dois-je donc pas concevoir pour ce monde maudit, que le miséricordieux Rédempteur a positivement exclu de l'objet de sa prière !

SOLENNITÉ DE L'ASCENSION.

Station à Saint-Pierre.

LA solennité liturgique de l'Ascension, moins antique que celle de la Pentecôte, est toutefois parmi les plus anciennes du cycle, et bien qu'on ne la trouve pas dans les témoignages documentaires antérieurs à Eusèbe ¹, cette fête était pourtant déjà si universelle que saint Augustin put en attribuer la première institution aux apôtres eux-mêmes. Dans l'antiquité, la caractéristique de la fête de ce jour était une solennelle procession qui se faisait vers midi en souvenir des Apôtres accompagnant Jésus hors de la ville sur le mont des Oliviers. A Rome, c'était le Pape qui, après les offices nocturnes et la messe célébrée sur l'autel de Saint-Pierre, était couronné par les cardinaux et, vers l'heure de sexte, se rendait au Latran, accompagné par les évêques et par le clergé.

Aujourd'hui Jésus s'est dérobé à la vue de ses fidèles disciples, lesquels gardent toutefois leurs yeux levés au ciel, s'efforçant de revoir encore une fois le divin Maître. Mais cette vie contemplative, toute absorbée dans la vision béatifique du

1. *De Sol. Pasch.*, c. v. *Patr. Lat.* (MIGNE) XXIV, col. 699.

Paradis, est réservée aux élus de l'Église triomphante. Ils ont bien, ceux-ci, leur récompense *in mercedē contemplationis*, comme le dit saint Augustin dans une homélie célèbre que la liturgie nous fait lire au Bréviaire le jour de saint Jean l'Évangéliste. Notre vocation au contraire doit être *in opere actionis*; aussi, en ce jour, la liturgie, dans l'introït, avec une mélodie qui est parmi les plus belles du recueil grégorien, nous répète-t-elle les paroles des Anges aux Apôtres : « O Galiléens, que regardez-vous dans le ciel? Ce Jésus qui y a disparu de vos regards retournera de nouveau dans la même majesté. »

Ita veniet. Voilà notre consolation dans les douleurs et l'isolement de la vie. Jésus s'est éloigné, mais il reviendra certainement. Cette attente de Jésus doit déterminer, pour ainsi dire, tout le rythme de notre vie intérieure, le cœur palpitant et les yeux de la foi fixés là-haut vers le ciel.

La collecte est pleine de beauté. Le Maître est monté au ciel pour nous y préparer une place. Il est notre Chef, et c'est seulement par une espèce de violence que ses membres mystiques sont contraints à rester encore sur la terre. Ne pouvant tout de suite rejoindre Jésus en paradis, nous devons du moins habiter dans le ciel par nos affections, nos pensées, nos désirs, en sorte que, exilés ici-bas avec notre corps, nous puissions dire pourtant avec saint Paul : *conversatio nostra in caelis est.*

La lecture est tirée des *Actes* (I, 1-11); c'est le récit de l'Ascension. Jésus s'élève au ciel du mont des Oliviers, où précisément il avait commencé la Passion, et par là il nous enseigne que la Croix est l'unique moyen d'arriver au paradis. Il promet aux Apôtres l'Esprit Saint, après seulement son entrée triomphale dans son royaume, parce qu'il convenait que la plénitude de la gloire se répandît du Chef dans les membres. Avant de se dérober à leurs regards, Jésus bénit les Apôtres, pour les assurer de sa continuelle assistance, intime et invisible, dans le secret du cœur. C'est là que Jésus, par l'opération du Saint-Esprit, établit le temple où il vient résider avec son Divin Père. Les Anges invitent les Apôtres à détourner du ciel leurs regards, parce que la vie présente est le temps du labeur et non celui du repos. Maintenant l'on sème; ensuite on moissonnera. On sème dans les sueurs et dans la douleur, et l'on moissonnera

dans la joie. C'est pourquoi nous devons travailler ; mais même en ceci il y a une règle à observer. Nous devons travailler comme font les Anges, quand ils exercent leur fidèle ministère de garde à notre endroit. Ils nous assistent et se tiennent continuellement à nos côtés, mais en même temps leur regard est fixé en paradis, extasié dans la contemplation de la splendeur du Père Éternel *in quem desiderant Angeli prospicere*.

Suit le verset alléluïatique tiré du psaume 46 : Yahweh s'est élevé dans la jubilation et au son des trompettes des milices angéliques, qui l'acclament leur chef et sauveur, et lui rendent grâces parce qu'au moyen de la rédemption des hommes il comble dans leurs rangs les vides autrefois laissés par les Anges apostats.

Un autre motif qui rendit plus belle l'Ascension de Jésus fut le fait que, selon toute probabilité, le Sauveur fut accompagné dans son triomphe par ces saints Patriarches et Prophètes qui sortirent de leurs tombes au moment où Jésus expira sur la croix, et qui, après sa résurrection, se montrèrent visiblement à de nombreuses personnes à Jérusalem.

Le verset précédant l'Évangile provient du psaume 67 : Yahweh qui se montra sur le Sinaï s'élève maintenant et entraîne avec lui esclave l'esclavage lui-même, c'est-à-dire qu'il triomphe du péché et du démon dont il foule aux pieds la puissance qu'il tient enchaînée. Le chrétien ne doit donc pas craindre satan. Il est comme un chien attaché, qui ne peut mordre que ceux qui s'approchent imprudemment de lui.

La lecture évangélique avec le récit de l'Ascension est tirée de saint Marc (xvi, 14-20), lequel, dans un unique tableau, recueille toute l'histoire des quarante jours passés par Jésus ressuscité avec ses Apôtres, et aussi l'histoire ultérieure de l'Église. Les disciples reçoivent la puissance d'opérer des miracles, pour confirmer la divinité de leur mission, et ils vont prêcher sur tous les points de la terre. Du haut du ciel, Jésus donne l'efficacité à leur parole, et ainsi l'Église, à l'image du Divin Maître dont elle continue l'œuvre bienfaisante, passe à travers le monde : *pertransiit benefaciendo et sanando*. Il ne faut pas croire que ce tableau convient seulement à l'âge apostolique. Non, l'Église est encore maintenant telle qu'elle était

alors. Il n'est aucun genre de bienfaisance corporelle et spirituelle auquel elle ne se consacre, encore à présent, spécialement au moyen de ses admirables corporations religieuses. Quant au don des miracles, lui aussi est un charisme qui n'a jamais manqué à l'Église. Bien plus, il est en si intime relation avec sa note de sainteté, que, dans sa sage prudence, l'Église, avant d'inscrire l'un de ses membres au catalogue des Saints, exige que les prodiges obtenus par son intercession soient d'abord juridiquement discutés, démontrés et approuvés. Et ces procès apostoliques pendant devant la Sacrée Congrégation des Rites, tribunal compétent en la matière, sont toujours très nombreux.

L'antienne de l'offertoire provient du psaume 46 : « Yahweh monte au ciel au milieu de la jubilation des anges qui soufflent dans les trompettes. » Le jour de l'incarnation, ils annonçaient la gloire seulement au ciel : *Gloria in excelsis Deo* ; sur la terre, tandis que le Sauveur s'humiliait, le don le plus à propos était celui de la paix entre Dieu et les hommes : *et in terra pax hominibus bonae voluntatis*. Mais aujourd'hui qu'est accomplie la magnifique rédemption, la gloire du ciel se reflète aussi sur la terre, puisque la barrière de division ayant été ôtée, des deux familles, angélique et humaine, il ne s'en fait plus qu'une ; aussi, tandis que Jésus, *caput hominum et Angelorum*, s'assied glorieux à la droite du Père, les membres de son corps mystique, en qui il vit et opère encore, se trouvent ici sur la terre. De même donc que le Sauveur réunit ces deux attributions : le Chef est glorieux au ciel et les membres travaillent dans le monde, ainsi l'Église milite ici-bas, mais, dans la personne de son Chef, elle a déjà commencé la vie glorieuse du Paradis.

Dans la collecte sur les oblations, nous rappelons aujourd'hui au Seigneur que l'offrande des dons est consacrée à commémorer l'immense gloire de l'Ascension du Christ, conséquence de sa Passion. Aussi le supplions-nous d'aplanir aussi pour nous la voie du ciel, ôtant de devant nos pas toutes les pierres d'achoppement, en sorte que nous puissions sûrement atteindre le but désiré.

Il faut d'ailleurs remarquer qu'ici nous ne demandons point que les soldats du Christ soient absolument soustraits au combat et maintenus dans les quartiers d'hiver ; — non, car la vie est

le temps de la lutte — mais nous supplions Dieu d'écarter de notre route l'unique vrai mal et péril que nous puissions rencontrer, celui de l'offenser.

Dans l'anaphore eucharistique d'introduction au trisagion, selon l'usage romain dont parlait le pape Vigile écrivant à Profuturus de Braga, nous insérons durant toute l'octave de l'Ascension la commémoration de ce sublime mystère : « Qui (le Christ), après sa Résurrection, apparut indiscutablement à ses disciples, et, sous leurs yeux, s'éleva au ciel, dans le but de nous donner part à sa divinité. »

Voilà la signification de la fête de ce jour, et la fin que se propose le Christ en montant au ciel. Il atteint pleinement ce but le jour de la Pentecôte, quand il nous donne avec l'Esprit Saint, sa vie divine elle-même, le cœur même de la divinité.

Au commencement des diptyques apostoliques, l'on fait aussi mémoire de la solennité du jour : « Commémorant le jour très sacré où votre Fils unique et notre Seigneur fit asseoir à votre droite glorieuse notre fragile nature, qu'il avait voulu unir à sa personne divine... »

L'antienne pour la Communion est tirée du psaume 67 : « Chantez des hymnes à Yahweh qui, du côté de l'Orient, monte au plus haut des cieux. » Le plus haut des cieux signifie ici le trône même de la divinité, qu'aujourd'hui va occuper la sainte humanité de Jésus. Il s'élève du côté de l'Orient, parce que toutes les œuvres de Dieu sont resplendissantes, lumineuses, sans que l'Église ait jamais eu, comme les théosophes modernes, deux doctrines, l'une cachée, réservée aux initiés, et l'autre commune, pour le grand public. Dieu fait ses œuvres à la lumière du soleil. Le Christ meurt sur une colline, en présence de tout un peuple, au grand jour de la Parascève de Jérusalem; Jésus ressuscite et se fait voir, non seulement aux Apôtres mais aux saintes Femmes et même à cinq cents personnes rassemblées. Aujourd'hui il monte au ciel, mais sur une colline, en présence d'au moins onze personnes, en outre de la Bienheureuse Vierge et des membres de sa parenté.

Dans l'Eucharistie, ou prière d'action de grâces, nous supplions la divine clémence de faire que le signe visible de la divine grâce, c'est-à-dire le Sacrement, atteigne intérieurement

la plénitude de son effet. Nous demandons par là que l'incorporation matérielle à la Victime du sacrifice eucharistique nous unisse spirituellement à Jésus.

La suprême glorification du Chef qui, aujourd'hui, va s'asseoir à la droite du Père dans le ciel, se répand dans les membres, à l'égal de ce baume parfumé qui, selon le psaume 132, descendit de la tête d'Aaron sur sa barbe et sur ses splendides vêtements pontificaux. Cette onction spirituelle est le charisme du Saint-Esprit qu'en ce jour Jésus, du ciel, obtient à l'Église. Le lien est donc très intime, entre l'Ascension et la Pentecôte. L'une ne s'explique pas sans l'autre.

DIMANCHE APRÈS L'ASCENSION.

Station à Sainte-Marie « ad Martyres ».

LA célébration de l'octave de l'Ascension date seulement du XV^e siècle; aussi, dans les documents romains antérieurs, ce dimanche est-il simplement appelé *dominica de rosa*. La station est assignée au temple de *Sancta Maria rotunda*, l'antique sanctuaire des Martyrs, jadis le *Pantheon* d'Agrippa. Le Pape lui-même y célébrait la messe et y prononçait l'homélie, annonçant au peuple la prochaine venue du Saint-Esprit. Et même, pour donner une forme plus sensible au thème qu'il développait, de l'ouverture centrale au haut de l'édifice, tandis que le Pontife prêchait, on faisait tomber sur les fidèles une pluie de roses, *in figura eiusdem Spiritus Sancti*. Encore à présent, la messe, durant laquelle on fait seulement mémoire de l'Ascension, n'est qu'une préparation à la prochaine fête de la Pentecôte; l'épître de saint Pierre décrit les divers charismes de l'Esprit Saint, et la lecture évangélique contient la promesse formelle qu'en fit Jésus à la dernière Cène.

L'introït est tiré du psaume 26 : « Yahweh, écoutez ma voix, je vous appelle; je vous entends me dire au cœur : Cherche ma face. J'ai bien recherché votre face. Ne me voilez pas votre visage. »

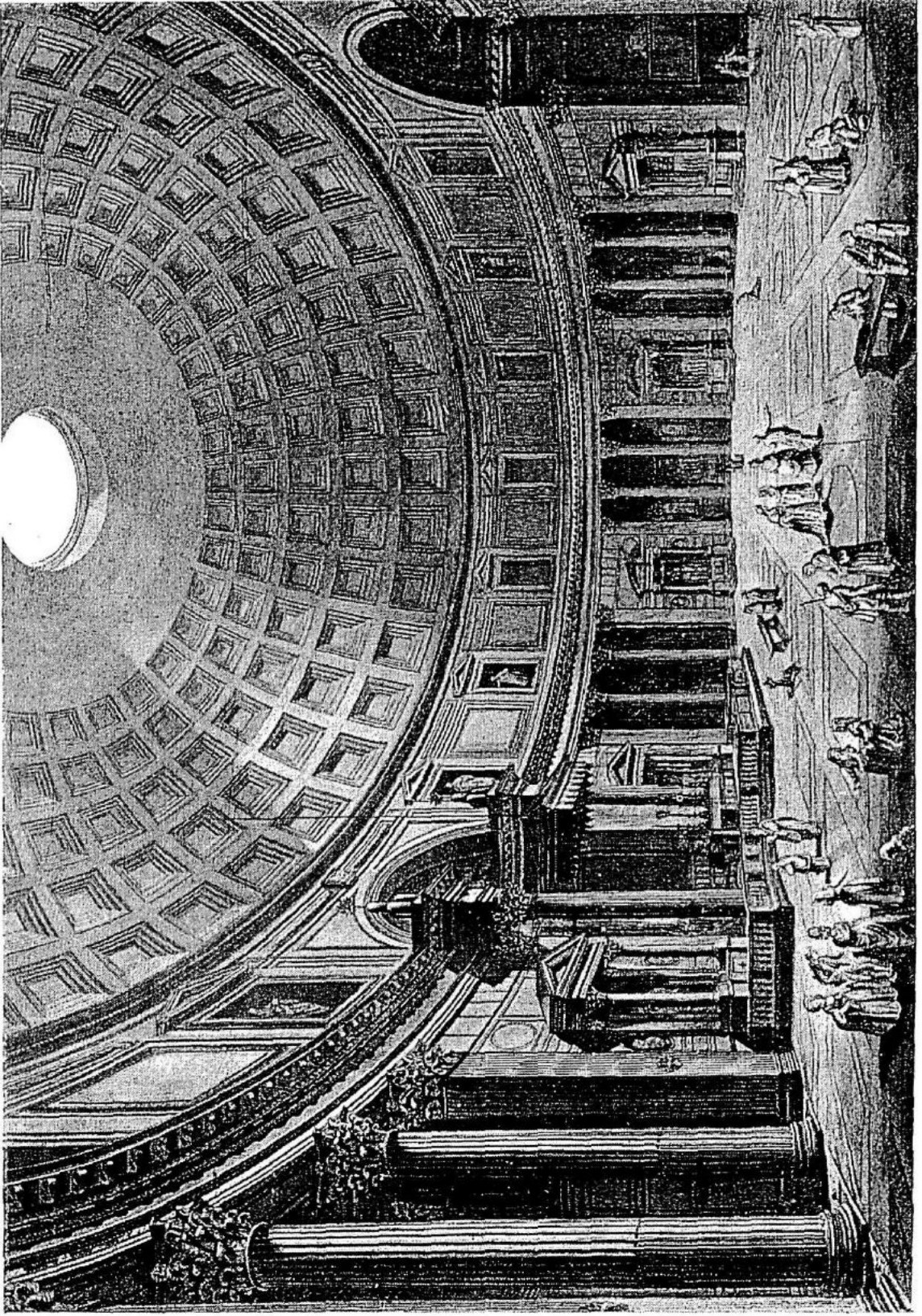
Ce magnifique introït où, avec tant d'insistance, on nous enseigne à chercher toujours le visage de Dieu, c'est-à-dire à

l'avoir toujours présent dans nos pensées et dans nos désirs, a suggéré le choix de la station de ce jour à Sainte-Marie *ad Martyres*. Là en effet, au moyen âge, en un coffret fermé par treize clefs, l'on conservait l'image de la sainte Face, appelée par Dante *la Veronica nostra* et qui, toutefois, dès lors avait déjà été transportée à la basilique vaticane.

Dans la collecte nous demandons au Seigneur — à qui est soumise même la libre détermination de notre volonté — de nous accorder que cette volonté lui soit dévouée, c'est-à-dire de ne vouloir que lui; et non seulement de le vouloir, mais de réaliser pratiquement cette résolution de vie dévote, grâce à une bonne vie et à des actions vertueuses. A ce propos, non sans subtilité, mais avec exactitude, l'on a coutume de répéter que l'enfer est plein de bonnes résolutions, lesquelles n'ont toutefois jamais été mises à exécution par les damnés durant leur vie. Saint Philippe Neri avait l'habitude de dire avec cet esprit plaisant qui le distingue : « Des actes, des actes, et non pas des mots ! »

Dans la lecture, saint Pierre (I, IV, 7-II), au lendemain de l'incendie néronien et à la veille des bûchers humains dans le cirque vatican, adjure les fidèles de se tenir dans la vigilance et dans la prière. Les dons que Dieu fait à chacun sont destinés à l'utilité de tous, puisque nous ne sommes que les dispensateurs des communs trésors du Père céleste. C'est avec cet esprit que nous devons user des facultés que nous avons reçues, les employant au service de nos frères. Celui-ci a une aptitude, celui-là en a une autre; aucune n'est complète par elle-même. Toutes cependant se complètent les unes les autres, quand chacune est mise au service de la communauté chrétienne tout entière. Si nous exerçons ainsi la charité envers autrui, ce courant d'amour sert à nous purifier de nos fautes et nous prépare à soutenir le jugement de Dieu.

Le verset est pris au psaume 46 : Dieu est le Roi de toute la terre. Il a écrasé les sujets qui s'étaient révoltés contre lui, c'est-à-dire les Anges apostats, qui, au début de la création avaient refusé de le reconnaître pour leur Chef dans sa nature humaine. Il a fait asseoir cette humanité sur son trône saint, lequel aujourd'hui est appelé sien, parce qu'il lui appartient



SAINTE-MARIE AD MARTYRES

en conséquence de l'union hypostatique avec la nature divine, et par les mérites de sa passion et de sa mort.

Le verset qui précède l'Évangile est tiré de saint Jean (xiv, 18) : « Je ne vous laisserai pas orphelins. Je m'en vais, mais je reviendrai bientôt à vous par ma grâce au moyen de mon Esprit, dans mon Eucharistie. Alors vous serez inondés de joie. » Voilà donc les sources de la joie chrétienne : le contact continu avec Jésus à travers les sacrements de l'Église.

La lecture évangélique est, elle aussi, de saint Jean (xv, 26-27 et xvi, 1-4). La mission du Paraclet doit être de rendre témoignage à la sainteté de Jésus, contre ce monde qui, autrefois, le condamna à mort.

Les Apôtres et l'Église sont associés à cette mission, puisque, par leur sainteté, par leur prédication intrépide, par l'exercice des vertus les plus austères, à travers les plus dures épreuves, dans les prisons, sur les bûchers, sur les échafauds, ils attestent perpétuellement la divinité du Sauveur crucifié.

L'antienne pour l'offertoire est la même qu'au jour de l'Ascension. Comme la trompette angélique accompagne Jésus montant au ciel, ainsi ce même son se fera entendre le jour de son retour sur la terre, quand tous les morts se lèveront de leur tombeau et iront à sa rencontre. Ces trompettes angéliques symbolisent aussi la prédication de l'évangile faite par les évêques et par les pasteurs d'âmes. En effet, ceux-ci sont appelés dans l'Apocalypse Anges des respectives Églises auxquelles le Saint-Esprit lui-même les a préposés, afin qu'ils paissent le troupeau acquis par le Christ avec son propre sang.

Dans la collecte avant l'anaphore consécrationnaire, nous prions Dieu que l'offrande immaculée de l'Eucharistie soit pour nous une source de purification, et qu'en outre, ce bain dans les eaux de la Rédemption donne la vigueur de la jeunesse à nos membres, en sorte que nous puissions accomplir avec ardeur notre ascension au ciel. La montée est ardue, l'air est oxygéné, malheur aux cœurs faibles ! Le pain des forts, qui donne la vigueur est absolument nécessaire. Ce pain est précisément celui qui fut indiqué à Élie, quand il dut gagner les sommets granitiques du Sinaï. Ce pain est Jésus.

L'antienne pour la Communion est tirée de la dernière

prière de Jésus à la Cène (IOAN., XVII, 12-15) : « Père, tant que je suis resté avec eux, j'ai gardé ceux que, dans ton insondable prédestination, tu m'avais confiés. Aucun n'a péri, sauf le fils de réprobation, et encore parce qu'il l'a obstinément voulu en dépit de tous les efforts de mon cœur aimant pour le sauver. Maintenant je monte à toi. Je te prie donc, non pas que tu enlèves du monde mes fidèles, mais que tu les preserves de l'esprit néfaste du monde. »

Voici donc la volonté de Dieu : vivre en dehors de l'esprit du monde, mais non hors du monde. Il n'est pas nécessaire, et il ne serait pas toujours licite, de se retirer matériellement de la société humaine pour vivre séparément et fuir tout péril. Le chrétien, et surtout le prêtre, le religieux, vivent et demeurent dans le monde tant que Dieu le veut, mais sans participer à son esprit, sans lui appartenir. Ils sont dans le monde comme le rayon du soleil qui illumine et réchauffe cette pauvre terre sans se souiller des crimes qui se consomment à sa lumière.

Dans la belle collecte d'action de grâces, on supplie le Seigneur de nous accorder le véritable esprit eucharistique, qui est celui d'une tendre et aimante reconnaissance pour les dons splendides qu'il nous a faits et d'une humble et intime union avec Jésus-Hostie, en sorte qu'il vive en nous et que nous puissions vivre non plus de notre esprit mais du sien.

L'esprit eucharistique est donc un esprit d'union avec Jésus, esprit d'humilité, de sacrifice, de silencieux recueillement. Ce sont précisément les effets de la sainte Communion, et les dons charismatiques que l'Église implore du Saint-Esprit dans l'antique anaphore consécrationnaire : *ut quotquot ex hac altaris participatione Sacrosanctum Filii tui Corpus et Sanguinem sumpserimus, omni benedictione coelesti et gratia repleamur.*

LA VEILLÉE NOCTURNE DE LA PENTECÔTE.

Station au Latran.

BIEN que le sacrement de Baptême soit tout à fait distinct de celui de Confirmation, celui-ci reçoit toutefois ce nom en tant que la descente du Saint-Esprit dans l'âme du fidèle complète l'œuvre de sa régénération surnaturelle. Moyennant

le caractère sacramental, il est conféré au néophyte une plus parfaite ressemblance avec Jésus-Christ, imprimant le dernier sceau ou ratification à son union avec le divin Rédempteur. Le mot *confirmatio* était aussi employé en Espagne pour indiquer la prière invocatoire de l'Esprit Saint durant la messe : *Confirmatio Sacramenti*; aussi l'analogie existant entre l'épiclese — qui, à la messe, demande au Paraclet la plénitude de ses dons sur ceux qui s'approchent de la sainte Communion — et la Confirmation — que les anciens administraient immédiatement après le baptême — éclaire fort bien le sens théologique très profond qui est caché sous ce vocable de *Confirmation* donné au second sacrement.

Le lien qui unit les deux sacrements explique la raison pour laquelle les antiques liturgies, et la romaine en particulier, avaient, dès le temps de Tertullien, réservé à leur solennelle administration les vigiles nocturnes de Pâques et de la Pentecôte.

Dans l'antiquité, le rite sacré se déroulait cette nuit au Latran, tout comme au cours de la vigile pascale; au XII^e siècle, quand déjà la cérémonie était anticipée à l'après-midi du samedi, le Pape se rendait à Saint-Pierre vers le coucher du soleil, pour y célébrer les vêpres et les Matines solennelles.

Aux messes privées, l'on omet les lectures, la litanie, etc., et l'on récite l'introït comme le mercredi après le IV^e dimanche de Carême, lors des grands scrutins baptismaux. Le texte est tiré d'Ézéchiël; le baptême chrétien y est clairement annoncé, ainsi que l'effusion du Saint-Esprit sur les croyants. Au sens littéral, la prophétie regarde le sort futur d'Israël, destiné lui aussi à entrer dans le royaume messianique : *ubi intraverit plenitudo gentium, tunc Israël salvus fiet*; mais elle peut aussi s'appliquer à toutes les âmes croyantes, c'est-à-dire à celles que l'Apôtre, pour les distinguer de l'Israël selon la chair, appelle *Israël Dei*.

De même que l'effusion de l'Esprit Saint est l'acte suprême de l'amour de Dieu envers les hommes, ainsi l'éloignement total et définitif de l'âme d'avec Dieu est-il appelé spécialement péché contre le Saint-Esprit. C'est le divin Paraclet qui détermine en nous le déroulement de notre vie surnaturelle, selon le divin modèle Jésus; chaque fois donc qu'on arrête ce dévelop-

pement, on résiste au Saint-Esprit; c'est dans ce sens que l'Apôtre adjurait les premiers fidèles, de ne point contrister le divin Esprit qui habite dans l'âme et qui même lui donne la vie surnaturelle.

LA VEILLÉE SACRÉE DE LA PENTECÔTE.

LE rite vigiliant de la Pentecôte, suivant le type romain primitif, consistait, comme dans la nuit pascale, en douze lectures scripturaires. Celles-ci étaient faites en grec et en latin, et alternaient avec le chant des cantiques des prophètes et des collectes dites par le Pontife. Saint Grégoire réduisit à six le nombre des lectures, et ce nombre fut respecté même quand, au VIII^e siècle, par suite de l'influence du Sacramentaire Gélasien revenu en honneur à Rome durant la période franque, les leçons de la grande vigile de Pâques furent ramenées au nombre symbolique primitif de douze.

La première lecture de cette nuit correspond à la troisième de la vigile pascale et nous décrit le sacrifice d'Abraham. Isaac s'offrit en holocauste mais ne perdit pas la vie sur l'autel, parce que le Seigneur fut satisfait de sa bonne volonté et l'établit père d'un peuple innombrable. Ainsi Jésus ne demeura pas victime de la mort dans le sépulcre, car le Père le rappela à la vie glorieuse le troisième jour, et le constitua premier-né des rachetés et chef de l'immense famille des élus.

Les collectes qui suivent les lectures sont celles mêmes du Sacramentaire Grégorien; mais la dernière est hors de place, car primitivement elle était récitée après le psaume 42 qui mettait de la sorte fin à la vigile proprement dite. La collecte qui suivait, à l'origine, la sixième leçon d'Ézéchiël, est au contraire tombée en désuétude, du fait de la négligence des copistes.

Après la première lecture, le prêtre prend la parole et récite la collecte suivante : « Seigneur, qui, dans l'acte de foi énergique pratiqué par Abraham, avez offert un exemple au genre humain, accordez-nous aussi de réprimer la malice de notre volonté et d'accomplir toujours exactement vos préceptes. Par notre Seigneur, etc. »

La seconde lecture correspond à la quatrième de la vigile de Pâques. Sa signification nous est déclarée par la magnifique collecte suivante :

Prière. « O Dieu qui, au moyen des splendeurs du nouveau pacte, avez dévoilé le mystère caché dans les prodiges accomplis au début de la création, en sorte que la mer Rouge exprime le type des fonts sacrés et que le peuple délivré de la servitude d'Égypte annonce le saint mystère du peuple chrétien; ah! faites que toutes les nations admises à participer aux privilèges accordés jadis à Israël par le mérite de leur foi, soient aussi régénérées à la dignité de vos fils, grâce à la participation de votre divin Esprit. Par notre Seigneur, etc. »

La troisième lecture correspond à la onzième de la vigile pascale, et sert d'introduction au grand cantique du Deutéronome, qui, dans la synagogue, faisait partie de l'office du Sabbat. Ensuite vient cette belle prière :

« O Dieu, gloire de vos fidèles et vie des justes, vous qui, par votre serviteur Moïse, moyennant le chant du Cantique sacré, vous êtes proposé pour but de nous instruire, accomplissez maintenant l'œuvre de votre miséricorde envers tous les peuples; accordez-nous la vie bienheureuse, éloignez de nous la terreur, afin que ce dont nous étions menacés en un sens de condamnation, devienne maintenant un remède pour obtenir l'éternité. Par notre Seigneur, etc. »

La quatrième lecture, avec son cantique d'Isaïe, correspond à la huitième de la vigile pascale.

La prière suivante en éclaire à merveille le sens mystique : « O Dieu éternel et tout-puissant qui, par votre Fils unique, avez montré que c'est vous-même qui cultivez votre Église; tandis que dans votre bonté, vous prenez un soin empressé de faire fructifier abondamment toute branche portant du fruit en ce même Jésus-Christ, lequel est la vraie vigne, ah! ne permettez pas que les épines des péchés recouvrent vos fidèles, que, à l'égal d'un plant de vignes, vous avez transférés d'Égypte grâce à la fontaine baptismale; afin que, sanctifiés et aguerris par votre Esprit, ils portent un fruit abondant de bonnes œuvres. Par le même notre Seigneur, etc. »

La cinquième lecture correspond à la sixième de Pâques.

Cette collecte la suit : « O Dieu qui, par la bouche des Prophètes, nous avez commandé de mépriser les choses qui passent et de poursuivre celles qui demeurent, donnez-nous la force d'accomplir vos prescriptions telles qu'elles nous sont connues. »

La sixième lecture correspond à la septième de Pâques. Suit cette gracieuse collecte : « Seigneur, Dieu de force, qui relevez ce qui est abattu, et, après l'avoir relevé, le conservez ; accroissez le nombre des peuples qui doivent être régénérés en votre saint nom ; en sorte que tous ceux qui vont être purifiés grâce au bain sacré, soient toujours dirigés vers le bien par vos inspirations. Par notre Seigneur, etc. »

Cette prière, qui a un caractère baptismal tranché, précédait immédiatement, jadis, le chant des litanies exécutées « en descendant » en procession au baptistère. Nous disons « en descendant » puisque telle est la terminologie de la rubrique conservée encore à présent dans le *Missel*. Quant à son origine première, on peut supposer, puisque le baptistère du Latran et celui du Vatican étaient à peu près au même niveau que les deux basiliques, que cette « descente » s'est rapportée primitivement à quelque baptistère cimitériel, au cimetière de Priscille par exemple, où l'on a retrouvé effectivement plusieurs baptistères souterrains.

A la Procession vers le Baptistère.

En descendant aux fonts baptismaux, l'on chante, comme dans la vigile pascale, le psaume 41 : « Comme le cerf, etc. »

Le cortège étant descendu aux fonts, on procède à leur bénédiction :

℣. « Le Seigneur soit avec vous. »

℞. « Et avec votre esprit. »

℣. « Prions. »

Prière. « Faites, Seigneur tout-puissant, que célébrant maintenant la solennité où nous fut accordé en don le Saint-Esprit, brûlants de célestes désirs, nous accourions, altérés, à la source de la vie éternelle. Par notre Seigneur. »

L'anaphore consécatoire des eaux baptismales, les cérémo-

nies, les rites de l'initiation chrétienne, tout est conforme à la vigile pascalle.

Après le baptême, on remonte à la basilique pour célébrer la messe de vigile. Elle est dépourvue d'introït. L'antique hymne matutinale : *Gloria in excelsis* suit immédiatement la litanie, laquelle termine aujourd'hui l'office de la nuit et est ainsi ramenée à sa fonction primitive qui était justement de servir de chant de transition, entre la Vigile nocturne et le divin Sacrifice.

La prière a un caractère baptismal : « Que votre gloire resplendisse sur nous, ô Dieu tout-puissant, et que le Saint-Esprit éclaire du rayon de votre lumière les cœurs de ceux qui viennent d'être régénérés à votre grâce. » Cette lumière est la foi, les charismes intérieurs de l'Esprit Saint, lequel, pratiquement, nous donne le sens des choses de Dieu.

Suit le récit (*Act.*, XIX, 1-8) du baptême et de la confirmation administrés par l'Apôtre à Éphèse à douze des anciens disciples de saint Jean-Baptiste.

Il faut remarquer, avec les meilleurs exégètes, que le baptême administré au nom de Jésus, comme s'exprime parfois saint Luc dans les *Actes des Apôtres*, n'indique pas nécessairement que les Apôtres — en vertu d'un privilège personnel, comme l'a pensé saint Thomas — aient administré le Sacrement de la régénération en ne retenant de la formule trinitaire que leur avait enseignée le Divin Maître, que le seul nom de Jésus. Cela veut dire seulement qu'en opposition au baptême de Jean, le baptême avec la formule trinitaire est précisément celui qu'institua Jésus et qui nous incorpore spirituellement à Lui.

On invoque la Très Sainte Trinité dans le baptême pour indiquer que, grâce à ce Sacrement, Dieu le Père nous élève à la dignité de ses fils d'adoption ; Jésus nous unit si intimement à lui que nous devenons les membres mystiques de son corps même ; l'Esprit Saint descend en nous et nous communique la vie divine, comme il convient à des fils de Dieu, à des frères de Jésus et membres de son corps mystique. Le culte parfait de la Très Sainte Trinité est donc la première conséquence de l'initiation chrétienne, et voilà pourquoi, tout de suite après l'octave de la Pentecôte, la sainte liturgie célèbre une fête solennelle

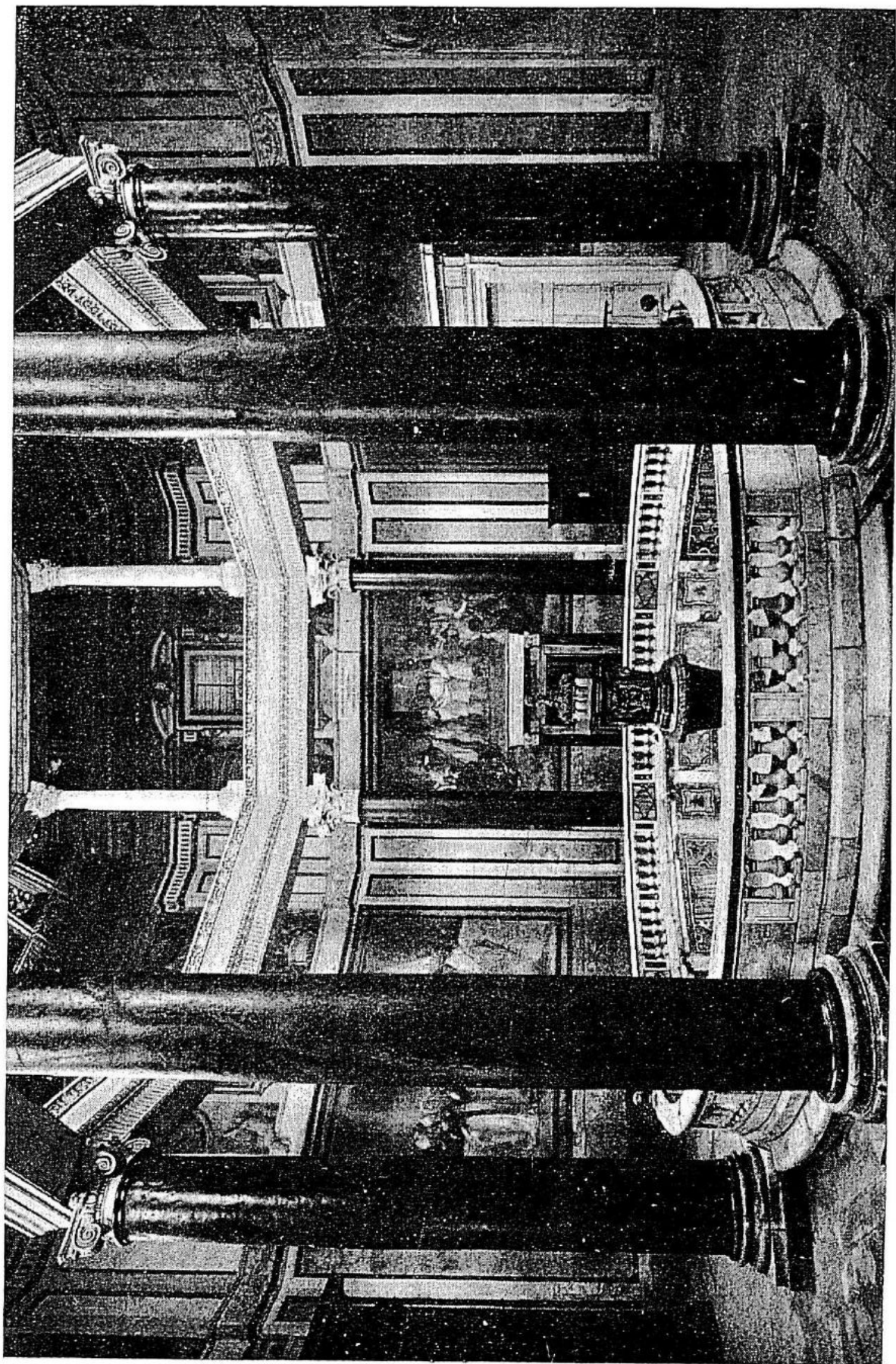
en l'honneur de l'Auguste Trinité, mystère central de toute la théologie chrétienne.

Suit le psaume alléluïatique 106, comme pour la vigile pascale.

A l'Évangile, on ne porte pas les flambeaux, parce que la cérémonie se déroulait de nuit, à la lumière du grand cierge qui éclairait l'ambon (*Eucharistia lucernaris*), et que le diacre avait béni et allumé au coucher du soleil du samedi précédent, alors que commençait l'office de vigile. Cet usage provient de la Synagogue et a été décrit au commencement de ce volume. Non seulement chez les Grecs, mais encore dans la liturgie ambrosienne et dans la liturgie mozarabe de Tolède, on conserve encore l'office du *lucernaire*, qui précède quotidiennement le chant des Vêpres.

L'Évangile (IOAN., XIV, 15-21) concerne la venue du Saint-Esprit et son office de consolateur et de maître des âmes dans la voie de la vérité. Jésus appelle le Paraclet *Esprit de Vérité* pour indiquer qu'il procède non seulement du Père, mais aussi du Verbe, lequel est la vérité du Père et dit parfaitement le Père; si bien que saint Luc, dans les *Actes des Apôtres*, l'appelle simplement l'Esprit de Jésus. On sait que les Grecs schismatiques nient cette procession d'amour du Paraclet, du Père et du Fils, comme d'un unique principe spirateur, ce qui est contre l'enseignement manifeste de l'Évangile — *Il recevra du mien* — et des saints Pères, tant de l'Orient que de l'Occident. Pendant plusieurs siècles, l'Église a mis en œuvre tous les moyens, conciles œcuméniques, ouvrages apologétiques, envoi de légats, pour ramener les Grecs à l'unité catholique, mais ce fut en vain. Toutefois quand le *péché contre le Saint-Esprit* atteignit sa plénitude, la justice de Dieu ne tarda pas à frapper l'Église et l'empire byzantins. Le jour de la Pentecôte de 1453, l'armée de Mahomet II pénétra à Constantinople, et massacra l'empereur, le patriarche, le clergé et une grande foule de peuple qui se pressait dans Sainte-Sophie. Souillée par ce carnage, cette splendide basilique justinienne, qui pendant près de neuf siècles avait été témoin de tant de perfidies contre la foi catholique, fut convertie en mosquée turque.

Dans l'anaphore, conformément à l'usage traditionnel romain, on insère la commémoration de la fête de ce jour, et on



BAPTISTÈRE DE SAINT-JEAN DE LATRAN

la répète durant toute l'octave de la Pentecôte. « Jésus étant monté au plus haut des cieux et assis à votre droite, répandit en ce jour sur vos fils d'adoption ce divin Esprit qu'il leur avait promis. C'est pourquoi exulte et se réjouit l'humanité entière répandue sur toute la face du globe. »

Que la terre jubile, elle en a bien sujet. C'est en effet le Saint-Esprit qui transforme intérieurement et élève le chrétien à la dignité de Fils de Dieu. Lui, le fidèle, est tel, non par une imputation juridique et extérieure, comme l'est l'adoption parmi les hommes, mais parce que Dieu le rend participant de sa vie, de sa sainteté, au moyen de son divin Esprit lui-même.

Au commencement des diptyques Apostoliques, on fait aussi mention du mystère de la Pentecôte : « Célébrant le jour très sacré de la Pentecôte, où le Saint-Esprit apparut sur les Apôtres en forme d'innombrables langues de feu... »

Dans la prière sacerdotale, qui recommande à Dieu ceux qui présentent les oblations et met fin à la première partie des diptyques, — *prius ergo oblationes commendandae sunt*, écrivait le pape Innocent I^{er} dans la fameuse lettre à Decentius de Gubbio, — on fait mémoire des néophytes admis cette nuit au baptême et à la confirmation, et qui devront par conséquent participer durant la messe, pour la première fois, à la sainte Eucharistie : « Nous vous offrons cette oblation de notre sacerdoce au nom aussi de votre peuple saint, et particulièrement de ceux que vous avez daigné régénérer dans l'eau baptismale et dans l'Esprit Saint, leur accordant le pardon de tous leurs péchés... »

Le verset de l'offertoire est tiré du psaume 103 : « Vous enverrez votre Esprit et ils seront appelés à l'existence. Vous renouvellerez alors la face de la terre. Gloire au Seigneur dans tous les siècles. »

Non moins que la rédemption, la création est un acte d'amour de la part de Dieu, et, en ce sens, elle est attribuée à l'Esprit Saint que précisément la *Genèse* décrit planant sur les eaux cahotiques. C'était Dieu qui, dans son amour, fécondait cet élément primordial, et en tirait les diverses espèces de créatures. Dans le Nouveau Testament, la venue de l'Esprit Saint a donné une âme au corps de l'Église, qui a pu ainsi commencer sa mission continuatrice de celle de Jésus.

Dans la collecte sur les oblations, nous supplions le Seigneur de les agréer, et, par les mérites du sacrifice, nous le supplions de purifier avec le feu du Paraclet notre cœur de toutes les souillures du vice. Le Paraclet est amour, et au feu de l'amour tout se détruit; aussi Jésus a-t-il dit de Marie de Magdala; « Comme elle a aimé beaucoup, on lui pardonne aussi beaucoup. »

L'antienne de la Communion est très bien appropriée à la circonstance. Le cri de Jésus au dernier jour de la solennité des tabernacles, alors que les prêtres allaient puiser de l'eau à la fontaine de Siloé, est répété en cette dernière fête du cycle pascal. L'eau de la grâce, dont parle ici Jésus, symbolise le Saint-Esprit, et plus particulièrement les ondes baptismales fécondées par lui. C'est la raison pour laquelle l'Église latine administre solennellement le baptême aussi en la Vigile de la Pentecôte.

Dans la collecte après la Communion, nous demandons au Seigneur que son Esprit purifie nos taches par les ardeurs de l'amour, de la pénitence et du zèle brûlant. Ces flammes destinées à détruire le vice et à purifier l'esprit ne doivent pas nous effrayer. Le Paraclet nous les rend douces, parce qu'en même temps il nous donne le suave rafraîchissement de la rosée de ses consolations et c'est cette rosée intérieure qui féconde les fleurs et les fruits de sainteté.

DIMANCHE DE LA PENTECÔTE.

Station à Saint-Pierre.

EN ce jour, moyennant l'effusion de l'Esprit Saint, Jésus, ressuscité des morts et assis à la droite du Père, communique aux membres de son corps mystique sa vie divine. Ainsi l'Église qui, jusqu'à présent, vagissait comme en un berceau entre les murs étroits du Cénacle, ayant atteint son entière perfection, toute rayonnante de sainteté et de vérité, fait sa première apparition au monde. Le Saint-Esprit qui pénètre aujourd'hui ses membres vierges lui communique la vie de Jésus, l'associant à son idéal et à son œuvre rédemptrice; aussi saint Paul a-t-il pu dire que les labours apostoliques des ouvriers de l'Évangile font partie de l'œuvre de la Rédemption;

bien plus, le Sauveur sur le chemin de Damas a déclaré au même Apôtre qu'il était persécuté lui-même et souffrait dans les membres de son Église.

Le protagoniste de la première Pentecôte chrétienne est Pierre, autour de qui se serre le petit troupeau de Sion : il commence aujourd'hui l'exercice de la primauté pontificale en annonçant le premier la nouvelle évangélique aux représentants des diverses nations sans distinction de patrie ni d'origine, sans différence de frontières de royaumes ou de cités; au nom de l'Église entière, c'est également Pierre qui proteste contre la vulgaire calomnie d'ébriété lancée contre les apôtres; c'est lui enfin qui, dans cette première prédication convertit et baptise les trois mille premiers néophytes qui augmentent la famille du Nazaréen.

C'est pourquoi la station de ce jour, à la différence de celle de Pâques, est dans la basilique vaticane, où, autrefois, le Pape célébrait les premières vêpres, les vigiles nocturnes et la messe. Selon le rit romain des plus grandes solennités de l'année, cette nuit l'office vigiliaire était double : d'abord on en célébrait un dans l'hypogée où l'on vénérât la châsse sépulcrale de l'Apôtre, puis un second à l'autel majeur. En ce dernier office qui était le plus solennel, les chanoines chantaient la première leçon, les cardinaux la seconde et le Pape lui-même la troisième. Après la messe, le Pontife était couronné du *regnum* et retournait processionnellement au Latran.

L'introït, emprunté à la *Sagesse* (1, 7), demande à être goûté à travers la mélodie à la fois majestueuse et joyeuse dont l'orna l'antique génie musical grégorien. On sait que tous les textes actuels du *Missel* et du *Bréviaire* sont revêtus de riches mélodies. De même que celui qui veut goûter une œuvre théâtrale ne se borne pas à lire le livret du poète, mais doit entendre la musique et voir la mise en scène de l'œuvre, ainsi, pour bien entendre la beauté, le génie de la sainte liturgie, sa puissance d'action sur le peuple chrétien, faut-il la voir intégralement reproduite dans toute la splendeur que lui donnent l'édifice, les ministres sacrés, leurs vêtements, les chants, les harmonies et les rites, et ne pas se contenter d'en juger d'après quelque réduction amoindrie.

« L'esprit de Yahweh a rempli la terre, et ce *cosmos* qui tout contient dit des paroles de sagesse. » Cela fut dit d'abord de la sagesse et de la bonté dont Dieu a laissé de profondes traces dans la création, mais convient beaucoup plus encore à l'ordre surnaturel auquel Dieu nous a élevés. Le Seigneur a répandu son Paraclet sur tous les chrétiens; la prédication évangélique, moyennant laquelle le Saint-Esprit initie les croyants aux intimes secrets de la Divinité, a retenti dans tous les royaumes, jusqu'aux derniers confins du monde; et aujourd'hui, grâce à son catéchisme, une pauvre vieille femme de village en sait plus sur Dieu et sur sa propre fin dernière, que tous les anciens sages d'Athènes et de Rome.

Le beau psaume 67 suit l'antienne : « Que Yahweh se lève et que ses adversaires soient mis en déroute; que ceux qui l'ont haï fuient devant lui. » Cet hymne de guerre convient fort bien à la venue sur terre du Paraclet. Il est venu venger l'innocence de Jésus, et il le fait en comblant l'Église d'une telle transcendance de sainteté, qu'elle forme comme un feu où l'on prélude au jugement final des ennemis de Dieu. Celui qui ne croit pas et n'aime pas a déjà été jugé par le Paraclet. Il s'est mis de lui-même hors de la voie du salut.

La collecte est la suivante : « O Dieu qui, en ce jour, avez enseigné les cœurs de vos disciples par les lumières du Paraclet, accordez-nous, grâce à son assistance, de penser avec rectitude, et ainsi d'avoir part également à ses consolations. »

L'Église demande ici deux grâces : la première est le sens des choses de Dieu, ce qui dénote une certaine santé spirituelle et est la conséquence de la vie intérieure que le Paraclet alimente dans notre âme. La seconde est de recevoir le réconfort de l'Esprit Saint qui s'appelle précisément Paraclet parce que Jésus nous l'a donné pour nous encourager, par ses consolations spirituelles, à soutenir les luttes de la vie chrétienne et nous détourner de chercher les nuisibles consolations de la nature corrompue.

Dans la lecture tirée des *Actes des Apôtres* (II, 1-11) il est question du miracle de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres. Il faut en remarquer les circonstances. Les Onze s'y étaient préparés par leur retraite de dix jours dans la compagnie

et sous les auspices de la Très Sainte Vierge. Ils vivaient en commun, dans la paix et l'harmonie, sous l'obéissance de Pierre. Ils vaquaient à la prière durant l'heure de Tierce. L'Esprit Saint descendit sur eux sous la forme de langues de feu. Que doit nous enseigner tout cet ensemble de circonstances, sinon l'esprit de recueillement, une tendre dévotion à la sainte Vierge, une soumission absolue au Vicaire du Christ, un grand amour pour la concorde et pour la charité fraternelle, même au prix de notre trop susceptible personnalité, et enfin une ardeur infatigable pour la prière?

Ce sont là les meilleures conditions pour obtenir le don de l'amour de Dieu. C'est aussi ce qui nous est demandé, afin que l'Esprit Saint nous transforme en apôtres, ce qui sera aussi à l'avantage de notre prochain.

Le verset alléluiatique est tiré du psaume 103, précisément comme l'offertoire de cette nuit. Le Saint-Esprit change l'aspect de la terre, puisque, de fils d'Adam pécheur il nous élève à la hauteur vertigineuse de fils de Dieu. Le règne du péché et le régime de la douloureuse servitude étant détruits, l'ère messianique commence dans le monde. La nature elle-même semble se hâter à devancer par ses vœux ce jour où elle sera vengée de la honte où maintenant elle est retenue captive par le pécheur, alors que celui-ci se sert d'elle pour des fins déréglées, et, malgré elle, la déflore et la prostitue à ses propres passions. C'est saint Paul qui, dans une pensée pleine d'énergie, nous représente cette création regardant au loin, dans l'attente de son libérateur : *Expectatio enim creaturae revelationem filiorum Dei expectat*. Enfin viendra le jour de la revanche, quand la nature tout entière se lèvera en armes avec son Créateur pour tirer vengeance de son injuste oppresseur : *Et armabit creaturam ad ultionem inimicorum, et pugnabit pro illo orbis terrarum contra insensatos*. Toutefois cette réhabilitation de la créature commence déjà, puisque, comme l'Église le dit au Martyrologe le jour de Noël, Jésus *mundum volens adventu suo piissimo consecrare*, a décidé que la terre serait le théâtre des mystères de sa vie, de sa passion et de sa mort. En outre, par les sacrements et les sacramentaux, il a élevé la matière à la dignité de véhicule par quoi est transmise aux fidèles la grâce du Saint-Esprit.

Ainsi cette nature qui, au commencement, par ses attraits, séduisit et égara l'homme, et fut enveloppée dans sa malédiction, est bénie par le Paraclet dans le Nouveau Testament, et concourt ainsi à la sanctification de ceux qui s'en servent loyalement avec foi et avec une âme reconnaissante envers Dieu qui nous l'a concédée.

Le verset précédant l'Évangile est, par le texte et par la mélodie, parmi les plus inspirés de tout l'Antiphonaire Grégorien. La liturgie le répète à l'occasion de la consécration des nouveaux autels, lorsque, sur la table encore humide de saint Chrême, on fait brûler cinq petits cierges posés en forme de croix, chacun sur un grain d'encens. Tout l'autel apparaît alors enveloppé de flammes rappelant le feu céleste qui dans l'Ancien Testament consumait parfois les victimes. « Louange à Yahweh. Venez, ô divin Esprit, remplissez les cœurs de vos fidèles, et tous les chrétiens le sont, parce que le baptême dans la Trinité les consacre définitivement à la gloire et à la sainteté du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Allumez en eux la flamme du divin amour, ou mieux, soyez vous-même cette flamme inextinguible qui détruit dans notre cœur toutes les scories, toute la paille, tout ce qui n'est pas métal élu et ne sert pas, comme dit saint Paul, à la construction de l'édifice spirituel du temple divin qui doit s'élever en nous. » Il est prescrit par la rubrique que cette invocation à l'Esprit Saint pleine de tendresse, soit chantée à genoux.

La séquence qui figure aujourd'hui au *Missel* est attribuée par quelques-uns à Innocent III; en tout cas, elle en remplace une autre qui était fort belle : *Sancti Spiritus adsit nobis gratia*, mentionnée dans les *Ordines Romani* du xv^e siècle et dont l'auteur est le fameux moine Notker. On raconte que, lorsqu'en 1215, Innocent III entendit cette composition mélodique pleine d'une si grande dévotion, il s'étonna que son auteur n'ait pas encore été canonisé. Voici ce texte célèbre qui, à une époque trouva place, lui aussi, dans le *Missel* de Rome. Il faut remarquer que c'est une prose musicale et rythmique, à l'imitation des compositions du même genre, d'origine byzantine. Le texte seul ne dit pas grand'chose, il faut tenir compte de son revêtement mélodique :

*Sancti Spiritus
 Adsit nobis gratia,
 Quae corda nostra sibi
 Faciat habitaculum,
 Expulsis inde cunctis
 Vitiis spiritualibus.
 Spiritus alme, illustrator homi-
 num,
 Horridas nostrae mentis
 Purga tenebras.
 Amator sancte sensorum
 Semper cogitatum,
 Infunde unctionem tuam
 Clemens nostris sensibus.
 Tu, purificator omnium
 Flagitiorum, Spiritus,
 Purifica nostri oculum
 Interioris hominis.
 Ut videri supremus*

*Genitor possit a nobis,
 Mundi cordis quem soli
 Cernere possunt oculi.
 Prophetas tu inspirasti, ut prae-
 conia
 Christi praecinissent inclita.
 Apostolos confortasti, ut tro-
 phaeum
 Christi per totum mundum vehe-
 rent.
 Quando machinam per Verbum
 suum
 Fecit Deus coeli, terrae, maris,
 Tu, super aquas soterus eas,
 numen
 Tuum expandisti, Spiritus.*

*Tu animabus vivificandis
 Aquas foecundas.
 Tu adspirando da spiritales
 Esse homines.
 Tu divisum per linguas mundum*

De l'Esprit Saint
 Que nous assiste la grâce
 Pour que nos cœurs
 Deviennent son habitation,
 Étant d'elle tous expulsés
 Les vices spirituels.
 Esprit Saint, lumière des hom-
 mes,
 Chassez de notre âme
 Les horribles ténèbres.
 Vous qui aimez toujours
 Les pensées judicieuses,
 Répandez votre onction
 Avec clémence dans nos sens.
 Vous Esprit purificateur
 De toutes les hontes,
 Purifiez l'œil
 De notre homme intérieur.
 Afin que puisse être vu par nous,
 le Père
 Que seuls peuvent voir
 Les yeux des cœurs purs.

Vous avez inspiré les Prophètes
 afin qu'ils célèbrassent
 Les louanges illustres du Christ,
 Vous avez réconforté les Apôtres,
 Afin qu'ils portent à travers tout
 le monde le trophée du Christ.
 Quand Dieu fit par son Verbe
 Le ciel, la terre, la mer,
 Vous, planant sur les eaux,
 Vous avez étendu votre puissance,
 ô Esprit.
 Pour vivifier les êtres,
 Vous fécondez les eaux.
 Par votre souffle vous donnez
 Aux hommes d'être spirituels.
 Le monde divisé par les langues

Et ritus aduasti, Spiritus.

Idololatrias ad cultum Dei reuocas.

*Magistrorum optime,
Ergo nos supplicantes tibi
Exaudi propitius, sancte Spiritus,
Sine quo preces omnes cassae*

Creduntur et indignae Dei auribus.

Tu, qui omnium saeculorum sanctos

Tui numinis docuisti instinctu,

*Amplectendo spiritus,
Ipse hodie Apostolos Christi*

*Donans munere insolito
Et cunctis inaudito sacculis
Hunc diem gloriosum fecisti.*

Et par les incœurs, vous l'avez réuni, ô Esprit.

Vous appelez au culte de Dieu les idolâtres.

O le meilleur des maîtres,
Nous vous supplions donc,
Exaucez-nous favorablement, Esprit Saint,
Sans qui toutes les prières sont vaines,

Et indignes des oreilles de Dieu, nous le croyons.

Vous qui, dans tous les siècles, avez enseigné les saints
Par une impulsion de votre volonté,

Les entourant de l'Esprit;
Aujourd'hui aux Apôtres du Christ

Donnant un présent inaccoutumé
Et inouï à travers les siècles
Vous avez fait ce jour glorieux.

Voici le texte de la pieuse séquence qui a été accueillie dans le *Missel Romain* réformé par saint Pie V :

1. *Veni, Sancte Spiritus,
Et emitte caelitus
Lucis tuae radium.*

2. *Veni, pater pauperum,
Veni, dator munerum,
Veni, lumen cordium.*

3. *Consolator optime,
Dulcis hospes animae,
Dulce refrigerium.*

4. *In labore requies,*

*In aestu temperies
In fletu solatium.*

5. *O lux beatissima,
Reple cordis intima
Tuorum fidelium.*

1. Venez ô Saint-Esprit,
Et envoyez du ciel
Un rayon de votre lumière.

2. Venez, Père des pauvres,
Venez, donneur de présents,
Venez, lumière des cœurs.

3. Très bon Consolateur,
Doux hôte de l'âme,
Doux rafraîchissement.

4. Vous êtes le repos dans le travail,
Saison tempérée dans l'été,
Consolation dans les pleurs.

5. O lumière bienheureuse,
Remplissez l'intime des cœurs
De vos fidèles.

6. *Sine tuo numine
Nihil est in homine,
Nihil est innoxium.*

7. *Lava quod est sordidum
Riga quod est aridum
Sana quod est saucium.*

8. *Flecte quod est rigidum,
Fove quod est frigidum,
Rege quod est devium.*

9. *Da tuis fidelibus
In te confidentibus,
Sacrum septenarium.*

10. *Da virtutis meritum,
Da salutis exitum,
Da perenne gaudium.*

Amen. Alleluia.

6. Sans votre puissance,
Il n'est rien dans l'homme,
Rien d'innocent.

7. Purifiez ce qui est souillé,
Arrosez ce qui est aride,
Guérissez ce qui est blessé.

8. Ployez ce qui est rigide,
Réchauffez ce qui est froid,
Ramenez ce qui s'est égaré.

9. Donnez à vos fidèles,
Qui se confient en vous,
Le septénaire sacré.

10. Donnez le mérite de la vertu,
Donnez l'issue du salut,
Donnez la joie éternelle.

Ainsi soit-il. Louange à Yahweh.

On répète cette séquence pendant toute l'octave.

La lecture évangélique est empruntée à saint Jean (xiv, 23-31). Si quelqu'un aime vraiment Jésus, si bien qu'en lui ce feu sacré de la charité ait dévoré tout autre élément terrestre désordonné, alors le règne de Dieu arrive dans son cœur à son plein et stable développement. C'est la divine Trinité qui vient établir en lui sa mystique demeure, grâce à une union très forte et très intime de l'âme avec Dieu. Le nœud de cette union entre l'âme, fiancée à Jésus, et son virginal Époux, c'est l'Esprit Saint, qui, avec une surabondance de ses charismes, dispose l'heureuse créature au jour fortuné de ses noces définitives avec Dieu. Un tel état, observent les mystiques, est très élevé, et rares sont les âmes qui y arrivent, faute de générosité pour se donner tout entières à Dieu et se laisser emporter par son Esprit dans des régions plus hautes que la pauvre nature.

Jésus continue dans le saint Évangile à décrire la mission ordinaire du Paraclet au milieu des fidèles. Il doit compléter la formation des Apôtres et, moyennant l'indéfectible assistance qu'il prête à l'Église enseignante, il doit aussi conférer un caractère d'éternité à cette joyeuse annonce de l'Évangile du Royaume, ordonné au salut des âmes.

Les Apôtres s'attristent du départ imminent de Jésus. Ils

considèrent ce fait selon le jugement de la raison humaine, sans s'élever jusqu'aux régions supérieures de la foi, où l'on entrevoit la sainte humanité de Jésus glorifiée par le Père. Cette glorification du Chef commence aussi celle des membres, en sorte que les Apôtres, au lieu de se lamenter, devraient se réjouir du départ du divin Maître.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur les circonstances qui accompagnent ce départ, c'est-à-dire la haine de Satan, qui incite ses adeptes à mettre Jésus à mort. Une feuille ne tombe pas sans que Dieu le veuille. Jésus ne succombe pas à la colère du démon, qui effectivement n'a sur lui aucun droit ni aucun pouvoir. Si Jésus mourut, ce ne fut pas par la volonté des juifs et du diable leur père, mais plutôt parce que, volontairement, il daigna prendre sur lui les péchés du genre humain, s'offrant à Dieu sur l'autel de la Croix, Victime agréable et volontaire, hostie d'adoration glorifiant la sainteté du Père.

L'antienne pour l'offertoire est tirée du psaume 67. La scène survenue dans le Cénacle de Jérusalem — le premier temple chrétien — n'a pas un caractère transitoire; elle inaugure une économie stable d'amour et de salut, puisque, au moyen des Apôtres, Dieu donne encore aux fidèles cette brillante σφρα γς, c'est-à-dire ce sceau spirituel et précieux qui est le gage indéfectible de notre adoption comme fils de Dieu. Le peuple chrétien devient donc une famille de rois. Il offre au Seigneur les dons mêmes qui lui conviennent — nous sommes au moment de l'offertoire. Ces dons sont justement symbolisés par les oblations qu'on présente à l'autel, grâce auxquelles le sacrifice du peuple est uni à celui du Christ, tout comme dans le calice sacré l'eau est mélangée avec le suc de la vigne.

La collecte sur les oblations est identique à celle de cette nuit. On y demande deux choses au Seigneur : que le feu du Paraclet consume le sacrifice de notre cœur qui, grâce au don de la piété, se consacre tout à Dieu et commence à vibrer, holocauste perpétuel, uniquement pour lui; et aussi que ce même Paraclet descende sur l'offrande que nous venons de déposer sur le saint autel, afin que les sentiments d'intense dévotion qu'il nous inspire fassent de l'Eucharistie un sacrement utile et efficace pour notre sanctification.

Durant toute l'octave de la Pentecôte on insère dans le Canon consécratoire les commémoraisons du Saint-Esprit que nous avons déjà reproduites en parlant de la messe de vigile. Cette fois, de telles évocations de la primitive Pentecôte chrétienne dans le Cénacle sur la colline de Sion sont d'autant plus émouvantes qu'on pense à la fonction spéciale accomplie par le Saint-Esprit sur le Calvaire. Dans les ardeurs de son ineffable sainteté, il consuma alors la divine Victime qui, *per Spiritum Sanctum semetipsum obtulit immaculatum Deo*. Aussi les Pères, invoquant le Paraclet dans les antiques épiclèses eucharistiques, l'invitaient-ils à descendre sur l'autel et à couvrir de son ombre les oblations sacrées, à titre de *testis passionum Christi tui*. C'est toujours la fonction du Saint-Esprit : *Ille testimonium perhibebit de me*. Lui qui connaissait bien l'ineffable martyre du Crucifié, puisqu'il l'avait sanctifié de ses ardeurs, doit maintenant en rendre témoignage au monde. Et de quelle manière? En assurant dans les âmes les effets de la rédemption au moyen de l'effusion des dons charismatiques.

L'antienne pour la Communion est tirée de la lecture des *Actes des Apôtres*. On entendit une rumeur, comme le bruit d'un ouragan impétueux. Les disciples furent remplis du Saint-Esprit et commencèrent à publier les grandeurs de Dieu. Le vent impétueux est là pour indiquer la force et en même temps la suavité de la motion de l'Esprit Saint. La force, car qui peut résister à Dieu? La suavité, parce que cette motion n'entraîne avec soi aucune violation de la liberté de l'arbitre humain, mais c'est Dieu même qui le forme et le dirige selon son bon plaisir. Il ne nous meut pas contre notre vouloir — ce serait nous faire violence — mais il nous donne de vouloir le bien.

La collecte eucharistique est celle de la messe de vigile. L'Esprit Saint est comparé à une rosée délicieuse qui, tout en effaçant les taches de notre cœur, le rend fécond pour faire le bien.

Sans cette rosée, notre pauvre cœur est comme un terrain brûlé par le soleil. Le feu impur de la concupiscence dessèche en lui toute humeur et en fait une masse pierreuse où ne peut germer aucune herbe. L'Esprit Saint survient et éteint ces profanes ardeurs; la terre desséchée du cœur reçoit alors la

bienfaisante rosée céleste et le Saint-Esprit y dépose les germes des vertus les meilleures.

Tertullien a défini le Chrétien : un composé de corps, d'âme et du Saint-Esprit. La phrase a un tour de paradoxe, mais doit être expliquée dans le sens où l'entendait son auteur. C'est l'Esprit Saint qui, par sa grâce, élève intérieurement l'âme à l'être surnaturel de fille adoptive de Dieu. La motion du Paraclet est donc ce qui détermine tous nos actes méritoires; en sorte que, quand nous invoquons Jésus, quand nous gémissons à ses pieds, quand nous souffrons, quand nous agissons pour Dieu, c'est toujours le Saint-Esprit qui prie, gémit, opère en nous. En outre c'est lui qui *testimonium reddit spiritui nostro quod sumus filii Dei*; bien plus, c'est précisément le *Spiritum Filii sui*, que Dieu a répandu en nous pour nous donner part, avec Jésus, au caractère de fils de prédilection. Ce même Esprit qui, durant notre vie, habite en nous et nous imprime l'impulsion vers le ciel, ne termine pas son œuvre à notre mort. Au dernier jour, il exige la réédification du temple mystique qu'il s'est formé dans l'âme croyante, et cela *propter inhabitantem Spiritum eius in nobis*.

LUNDI DE LA PENTECOTE.

Station aux Apôtres, au titre eudoxien « ad Vincula ».

PRIMITIVEMENT, à Rome, la fête de la Pentecôte terminait la quinquagésime pascalle et inaugurait les jeûnes des Quatre-Temps d'été. Puis la solennité commença à se prolonger pendant deux jours le lundi et le mardi, et finalement, après saint Léon le Grand, elle embrassa toute la semaine, à l'égal de l'octave de Pâques. Par égard à cette conformité affectée entre les deux fêtes, la station de ce jour aurait dû être à Saint-Pierre; mais, pour ne pas célébrer deux solennités de suite au Vatican, on a désigné l'antique basilique *ad Vincula* dédiée primitivement aux deux Princes des Apôtres et où l'on conserve les chaînes sacrées de Pierre. La lecture des *Actes des Apôtres* à la messe nous rapporte la prédication de Pierre dans la maison du centurion Corneille. L'acte était décisif. Jusqu'alors les Apôtres s'étaient abstenus, par égard pour Israël, de porter

l'annonce évangélique aux Gentils, mais la Providence se hâte désormais et supprime tout délai. Encouragé par une vision céleste, le Chef du Collège apostolique prêche la foi à la famille d'un centurion païen, et, à la parole de Pierre, le Saint-Esprit descend visiblement sur les nouveaux convertis, consacrant ainsi par ses charismes les prémices du monde romain.

L'introït que, par la suite, saint Thomas rendit célèbre grâce à son office du *Corpus Domini*, est tiré du psaume 80 et fait allusion aux néophytes qui, hier, ont bu le suave breuvage de lait et de miel qu'on leur faisait goûter après le baptême et la première Communion. « Le Seigneur les a nourris de la fleur du froment » — c'est la sainte Eucharistie qui, avec la Divinité, nous donne l'humanité sainte de Jésus, laquelle est la fleur véritable au milieu du froment abondant qui symbolise la famille humaine.

Dans la collecte, on demande à Dieu que, de même qu'il a fait don du Saint-Esprit aux Apôtres, il l'accorde aux supplications du peuple chrétien. La venue du Paraclet dans l'âme suppose le don de la foi et est ordonnée à l'enrichir d'une autre grâce précieuse : la paix. Il s'agit de cette paix que Jésus appelle *sa paix*, parce que de même que le Paraclet procède du Père, il procède aussi du Fils. Cette paix est le lien qui unit Dieu à l'âme ; en d'autres termes, c'est la charité, c'est la grâce sanctifiante. C'est donc à bon droit que l'Apôtre, énumérant les fruits du Saint-Esprit, mentionnait en premier lieu la paix et la joie qui en découle immédiatement.

Dans la lecture des *Actes des Apôtres* (x, 42-48) on rapporte un passage du discours de Pierre dans la maison du centurion Corneille. C'est une heure décisive. Il s'agit de savoir si la nouvelle religion devra demeurer un mouvement d'esprit judaïque au sein d'Israël, ou si, au contraire, les barrières nationales étant détruites, le Christ devra être indistinctement à tous, sans monopole ni distinctions de castes. Dieu même tranche la question par un miracle et répand son Esprit sur les Gentils. L'apostolat des païens est réservé d'une manière spéciale à Paul, l'Apôtre de la dernière heure. Toutefois, comme l'initiative de ce mouvement doit être prise par le Chef de

l'Église qui est Pierre, celui-ci est aujourd'hui le protagoniste de la scène. L'honneur de Paul est sauf, mais le principe d'autorité est affirmé. Pierre est le premier qui, par ordre de Dieu, prêche aux Gentils, et ceux-ci reçoivent en ce jour le saint Baptême sous la responsabilité de Pierre.

Dans le verset alléluïatique, tiré des *Actes*, il est dit que les Apôtres narraient les grandeurs divines en des langues différentes. Le reste est comme hier. V. « Venez, etc. »

La lecture évangélique (IOAN., III, 16-21) consiste en un passage de l'entretien nocturne de Jésus avec Nicodème, alors que le Sauveur parla à celui-ci de la nécessité de renaître spirituellement de l'eau et du Saint-Esprit.

Le Saint-Esprit est amour, c'est pourquoi l'on attribue aussi à son opération l'incarnation du Fils de Dieu dans le sein de la Bienheureuse Vierge pour la rédemption du genre humain. Le saint Évangile nous décrit aujourd'hui et nous explique la malice du monde, qui refuse avec dédain de rendre amour pour amour à Dieu, et péchant ainsi contre le Saint-Esprit, mérite la réprobation finale. L'antithèse est criante.

De la part de Dieu, lumière, vérité, sainteté, amour; de la part des hommes, aveuglement volontaire, perversité, ténèbres, mensonge. Quelle horreur ne doit pas nous inspirer l'esprit du monde !

L'antienne d'offertoire est identique à celle du mardi de Pâques. Yahweh, dans son indignation contre le cruel Satan qui tenait captif le genre humain, a poussé un cri. La terre en a frémi, les montagnes se sont ouvertes et ont laissé se répandre au dehors les veines d'eau cachées en leur sein. Voici l'eau baptismale, voici la nature qui revient de nouveau comme à l'origine au service de l'homme, et devient, dans le Sacrement, l'instrument de sa purification intérieure.

La prière sur les oblations est pleine de beauté. « Consacrez, par votre bonté, Seigneur, cette oblation, et faites que, recevant en nous la divine Eucharistie, nous-mêmes soyons, d'une certaine manière, transformés en elle, en sorte que nous devenions devant vous un holocauste vivant, perpétuellement immolé à votre gloire. »

L'antienne pour la Communion est tirée de l'Évangile selon

saint Jean (xiv, 26) et contient la promesse du Saint-Esprit avec l'assurance de sa spéciale assistance pour que l'Église ne perde rien du divin dépôt de vérité qui lui a été confié. Dans l'histoire du catéchisme catholique depuis les saintes Écritures du Nouveau Testament et la tradition sacrée de l'Église, il n'y a donc ni oublis ni vérités nouvelles reçues du dehors. L'Esprit Saint rend toujours vivante et complète la prédication de l'Évangile du royaume, auquel il n'y a rien à ajouter, rien à retrancher.

Dans la prière d'action de grâces, nous supplions le Seigneur, par les mérites de la sainte Communion, de nous défendre de la fureur de nos ennemis. En effet, si le sang de l'Agneau, répandu sur les portes des Hébreux, servit à les sauver des coups de l'Ange vengeur, combien plus n'apparaîtrons-nous pas redoutables aux démons, alors que nos lèvres sont encore rougies par la communion du sang du Christ?

La grâce des charismes du Saint-Esprit concédée aux Gentils avant même qu'ils n'eussent reçu le baptême, est un signe tout extraordinaire, nécessaire en cette circonstance pour déterminer l'Église à leur ouvrir les portes de la foi.

Toutefois, cette diffusion de la grâce du Paraclet, effet de cette sorte de baptême spirituel appelé par les théologiens baptême de désir, ne dispensa point ces premières recrues chrétiennes de recevoir régulièrement le baptême d'eau institué par Jésus.

L'Incarnation et la Rédemption, étant une œuvre d'amour, sont attribuées à l'Esprit Saint, en tant que les divines flammes du Paraclet sanctifièrent et consumèrent l'innocente Victime offerte sur la Croix pour le salut des hommes. La lecture évangélique de ce jour, pour éclairer plus vigoureusement cette pensée, établit un terrible contraste entre Dieu et les hommes : Dieu aime tant le monde, que pour le sauver il sacrifie son Fils unique, tandis que les hommes correspondent par une telle ingratitude à l'amour divin, qu'ils s'obstinent à aimer les ténèbres et à les préférer à la lumière.

MARDI DE LA PENTECOTE.

Station à Sainte-Anastasie.

A LA place de la basilique de Saint-Paul, trop éloignée de la Ville quand, pendant l'été, le soleil darde déjà ses rayons de feu sur Rome, on désigna pour la station de ce jour le Titre d'Anastasie, église de la cour durant la période byzantine. L'introït de la messe, qui est tiré des Apocryphes d'Esdras — absolument discrédités à Rome — semble lui-même révéler une origine ou au moins une influence grecque et nous fournit ainsi un précieux critérium chronologique pour déterminer le temps où l'octave de la Pentecôte prit le grand développement qu'on remarque maintenant dans le *Missel*.

L'introït est le suivant (IV ESDR., II) : « Réjouissez-vous dans votre gloire — louange à Yahweh — rendant grâces à Dieu qui vous a appelés au royaume céleste. Louange, louange à Yahweh. »

En effet, le chrétien doit sentir profondément la dignité de son état, sans jamais se rien permettre qui dégrade sa noblesse de fils du Très-Haut.

Suit le psaume 77 : « Écoute ma loi, ô mon peuple; prête l'oreille aux paroles de mes lèvres. *Ÿ*. Gloire au Père, etc. »

La collecte est ainsi conçue :

Prière. « Que nous assiste, Seigneur, la grâce du Saint-Esprit, qu'elle purifie avec bonté nos cœurs et nous protège contre toute adversité. Par notre Seigneur, etc. »

Quelle onction, quelle brièveté et quelle profondeur de sens dans la prière de l'Église !

La purification dont il est parlé ici se fait dans le feu de l'amour, qui brûle et consume dans le cœur ce qui n'est pas de l'or pur, c'est-à-dire ce qui n'est pas fait pour Dieu.

La lecture des *Actes des Apôtres* a une grande importance dogmatique, démontrant que, tandis que les diacres et de simples fidèles peuvent être les ministres du sacrement de Baptême, la collation du Saint-Esprit est au contraire réservée aux Apôtres et à leurs successeurs.

Après ce fait que la Confirmation est réservée aux Apôtres et

à leurs successeurs, il faut noter dans la lecture (*Act.*, VIII, 14-17) la valeur liturgique de l'expression : *Oraverunt pro ipsis ut acciperent Spiritum Sanctum*. Ce n'est point d'une prière privée qu'il s'agit, ni antérieure à la collation du sacrement de Confirmation; mais, comme nous l'enseignent les antiques liturgies, c'est une véritable épiclese sacramentelle, accompagnant l'imposition des mains des Apôtres, et aussi selon toute probabilité, l'onction de la tête avec le saint Chrême du Paraclet, *in quo signati estis*, comme le disait l'Apôtre à ses fidèles.

Le verset alléluïatique est le suivant : « Louange, louange à Yahweh. √. (IOAN., XIV, 26.) L'Esprit Saint vous enseignera tout ce que je vous ai dit. »

Le reste est comme au jour de la Pentecôte.

« √. Venez, etc. »

Le passage du saint Évangile proclame la suprême mission de Jésus, envoyé par Dieu et consacré par la plénitude de la grâce du Saint-Esprit pour la rédemption du monde. Celui qui, sans cette céleste mission, se présente aux hommes et s'arroge la fonction de les enseigner, fera une œuvre stérile et nuisible; tandis qu'au contraire rien ne pourra résister à l'efficacité de la parole évangélique, destinée à porter aux croyants une vie intarissable.

Durant cette semaine, les lectures évangéliques nous parlent toutes de l'amour de Jésus pour l'humanité, et nous représentent le divin Rédempteur sous les images les plus attirantes, celle du bon Pasteur, celle du thaumaturge guérissant les paralytiques et les fiévreux. A première vue, on ne comprend pas quelle relation existe entre ces lectures et la semaine de la Pentecôte.

Or, comme à Rome cette octave fut introduite au cours de la période byzantine, et que dans le rit grec les dimanches après Pâques ont précisément pour lectures évangéliques les péricopes du bon Pasteur, du paralytique, etc., il est probable que le Siège apostolique, ayant à peine terminé la série de ses lectures pascales prises exclusivement dans le discours après la Cène, et devant rédiger son propre cycle liturgique pour l'octave de la Pentecôte, se sera inspiré de l'usage oriental.

La lecture évangélique d'aujourd'hui nous décrit Jésus sous le symbole très doux du bon Pasteur. Il nous donne les marques qui distinguent de sa religion, qui est la seule vraie, toutes les fausses sectes. En premier lieu, les propagandistes de celles-ci sont des voleurs qui, sans aucun titre, se sont frauduleusement introduits dans le troupeau d'un autre et ont ravagé les brebis. Ils ne sont pas passés par la porte, mais ils se sont glissés à l'intérieur par d'autres ouvertures, c'est-à-dire grâce à des moyens illicites, fraude et hypocrisie. Entre eux et les brebis, il n'y a pas eu de véritable entente ni correspondance d'affection; ils se sont simplement imposés par abus de pouvoir, ils n'ont pas converti les cœurs. La conduite de semblables réformateurs a été scandaleuse.

Ils ont bien fait marcher le troupeau, mais ne l'ont pas précédé par l'exemple d'une vie vertueuse. Quant à la fin de semblables entreprises de réforme, ç'a été un immense désastre et une hécatombe d'âmes.

A ces notes décrites dans le saint Évangile, ne pouvons-nous pas discerner la genèse, les caractères et l'histoire de toutes les hérésies, depuis l'ancienne Gnose jusqu'au récent modernisme? Seul Jésus est le bon Pasteur qui établit entre son cœur et le nôtre de solides courants de sainte dilection. Il nous précède par son exemple et guide nos âmes dans les pâturages fertiles de la divine grâce et des ineffables sacrements.

Le verset de l'offertoire est identique à celui du mercredi de Pâques. La manne dont se nourrissent les fidèles est d'origine céleste et alimente nos forces pour que nos âmes vivent du ciel et tendent au ciel. L'Eucharistie s'appelle le Pain des Anges, parce que comme au ciel les saints, dans la lumière de gloire, se nourrissent de la claire vision de Dieu, ainsi sur la terre les fidèles, à travers les splendeurs de la foi, acquièrent par anticipation cette possession dans la sainte Communion.

La collecte sur les oblations fait une juste distinction entre le Sacrifice et la Communion. L'offrande du Sacrifice est destinée à nous obtenir du Seigneur la grâce de la purification du cœur, afin que celui-ci reçoive Jésus-Eucharistie avec les meilleures dispositions pour que la Communion soit fructueuse.

Après l'effusion des dons charismatiques obtenus au moyen

de la sainte Communion, nous rappelons dans l'antienne la promesse que nous en avait faite Jésus lors de la dernière Cène. « L'Esprit Saint, avait-il dit, me glorifiera. » Et nous assistons à cette glorification, même, mieux que d'en être les témoins, nous y avons une part vivante puisque nous avons vu comment, à l'invocation de la vertu divine sur les oblations déposées sur l'autel, s'est accompli le prodige de leur transsubstantiation au Corps et au Sang de Jésus-Christ. Ce que la parole évangélique nous avait enseigné : ceci est mon Corps, ceci est mon Sang, l'Esprit Saint vient maintenant nous le confirmer, puisque sa grâce accomplit notre communion à cette victime humiliée et immolée. Il s'ensuit que le divin Sacrement, tout en nous associant à la mort rédemptrice du Christ, nous unit aussi dans le Saint-Esprit à sa vie indéfectible de gloire et de sainteté.

La collecte d'action de grâces exprime en d'autres termes l'idée qui revient souvent dans la messe de ce jour, à savoir que la grâce du Saint-Esprit contient la rémission des péchés. Le sens est clair : le péché est une glace qui gèle le cœur ; le péché est une sorte de matériel de rebut, avec quoi nous tentons de construire notre édifice spirituel, remplaçant ainsi l'or et la pierre par le bois et les brins de paille. Vient le feu de l'Esprit Saint qui détruit toute cette matière combustible, tenant de la place inutilement. La glace se liquéfie, et le cœur est purifié de ses souillures.

Il est à propos de répéter ce que dit le Sauveur à l'égard de la pécheresse de Magdala : Comme elle a aimé fortement, de grands péchés lui ont été pardonnés.

Durant cette octave de la Pentecôte, l'Église célèbre plus particulièrement les splendeurs de la grâce et l'œuvre intime du Saint-Esprit dans la sanctification du corps mystique de Jésus. Ainsi aujourd'hui, dans le verset de la Communion, on répète les paroles du Sauveur : « L'Esprit qui procède du Père me glorifiera » ; et cette glorification consiste avant tout dans notre sanctification et dans le développement du règne de Dieu dans nos âmes.

MERCREDI DES QUATRE-TEMPS DE PENTECOTE.

Station à Sainte-Marie-Majeure.

MALGRÉ le jeûne solennel des Quatre-Temps d'été, la messe stationnale de ce jour a un caractère nettement festif, et rappelle les temps un peu postérieurs à saint Léon le Grand, alors qu'une octave solennelle, semblable à celle de Pâques, ayant été attribuée à la Pentecôte, le jeûne fut retardé de quelques semaines. Pendant plusieurs siècles, les deux traditions romaines se disputèrent la victoire; mais finalement, au XI^e siècle, Grégoire VII tout en conservant à l'office de cette semaine son caractère festif, remit les Quatre-Temps d'été à leur ancienne place, c'est-à-dire tout de suite après le mardi de Pentecôte.

La station est à Sainte-Marie-Majeure, comme il est de règle à Rome chaque fois qu'on doit accomplir les scrutins pour les candidats au sacerdoce. La messe, avec la double lecture des *Actes des Apôtres*, conserve le souvenir des antiques messes stationnales des IV^e et VI^e fêtes durant l'année, où, avant l'Évangile, on lisait deux autres leçons, une de l'Ancien et l'autre du Nouveau Testament. Il est important de noter que, de nombreux siècles avant l'institution de la fête du Très-Saint-Sacrement, la liturgie romaine, immédiatement après la solennité de la Pentecôte, avait déjà orienté l'âme et la dévotion des fidèles vers ce mystère d'amour, en sorte que l'introït et l'Évangile de la messe d'aujourd'hui sont éminemment eucharistiques.

L'introït est tiré du psaume 67, qui, de son côté, s'inspire du beau cantique de Débora (*Judic.*, v) : « Quand vous sortîtes, Seigneur, à la tête de votre peuple, leur ouvrant la route et demeurant parmi eux, — louange à Yahweh, — la terre trembla et les cieus distillèrent la rosée. Louange, louange à Yahweh. » *Ps.* 67 : « Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dispersés; que fuient devant lui tout ceux qui le haïssent. Gloire au Père, etc. »

Comme dans le désert la colonne miraculeuse précédait Israël, dans la Nouvelle-Alliance c'est le Saint-Esprit qui est le guide intérieur des âmes dans le désert de ce monde. Il ne s'agit

pas d'un signe extérieur, mais d'un mouvement intime du Paraclet, lequel incline l'âme au bien.

Après la prière litanique, au lieu du *Gloria*, on récite la première collecte. On y demande les charismes du Paraclet, non seulement pour comprendre mais plus encore pour pratiquer la vérité, c'est-à-dire la sainteté.

Prière. — « Que le Paraclet qui procède de vous, Seigneur, illumine nos âmes, et selon la promesse de votre divin Fils, qu'il les amène à la plénitude de la vérité. Par notre Seigneur, etc. »

Dans la lecture qui suit (*Act.*, II, 14-21), le prophète Joël, cité aujourd'hui par saint Pierre, décrit en une seule perspective prophétique l'inauguration et la consommation du règne messianique. Cela ne veut pas dire qu'au jour de la Pentecôte les Apôtres aient cru à l'imminence de la Parousie finale et aient prêché en ce sens. Non; ils avaient reçu de Jésus le don d'entendre l'Écriture et ne pouvaient donc se tromper en croyant prochaine cette fin du monde qui, après vingt siècles de christianisme, n'est pas encore arrivée. Joël veut simplement dire que le royaume messianique, c'est-à-dire l'Église vivant à travers les siècles, représente le dernier et définitif état de l'humanité rachetée; après cette période viendra subitement le jugement universel. En d'autres termes, les charismes du Saint-Esprit, répandus sur les Apôtres le jour de la Pentecôte, ne sont pas exclusivement réservés à ce jour. La Pentecôte n'est que l'inauguration du règne de l'Esprit, et l'Église, dans tous les siècles, mais plus spécialement dans les jours où elle devra soutenir la dernière lutte contre l'Antéchrist, sera fortifiée par les grâces du Paraclet consolateur.

Suit le verset alléluïatique : « Louez Yahweh. » *Ps.* 32. « Les cieux furent établis par la parole de Dieu et toute leur puissance provient du souffle de sa bouche. »

A l'imitation de ce qui se pratiquait dans les vigiles nocturnes, où l'hymne matutinale *Gloria in excelsis* marquait pour ainsi dire la transition entre la prière nocturne et le sacrifice eucharistique de l'aurore, on sépare aujourd'hui le *Gloria* de la litanie (*Kyrie eleison*) et on le chante tout de suite après la première lecture. Ce qui précède appartient donc à l'office

de vigile, tandis que ce qui suit fait partie intégrante de l'ordinaire de la messe.

C'est pourquoi à ce moment l'on entonne l'hymne *Gloria* à laquelle fait suite, comme conclusion de la lecture précédente et de la psalmodie alléluatique, la splendide prière ci-après :

Prière. — « Accordez-nous, Dieu tout-puissant et bon, que l'Esprit Saint daigne venir habiter en nous, faisant de nous comme un temple consacré à sa gloire. Par notre Seigneur, etc. »

L'inspiration de cette prière vient de saint Paul, qui raisonne ainsi : Si, grâce au Paraclet que Dieu a répandu dans nos cœurs, nous sommes devenus son temple, quelle haute sainteté ne conviendra-t-il pas de mettre dans nos actions ! Il faut que tous les mouvements de notre esprit représentent ce culte intime, spirituel, *rationabile obsequium*, que nous rendons à Dieu.

Le don des miracles accordé aux Apôtres, et particulièrement à Pierre, et dont aujourd'hui il est question dans la seconde lecture (*Act.*, v, 12-16), est un effet de la grâce du Saint-Esprit, et c'est la raison pour laquelle, durant cette octave, on parle si souvent de malades miraculeusement guéris. En outre, les maladies corporelles symbolisent les spirituelles, lesquelles guérissent grâce à l'opération du divin Paraclet. Le Seigneur donne à Pierre le charisme d'opérer de plus éclatants prodiges que les autres, comme pour accréditer son suprême ministère et authentifier sa primauté sur toute l'Église.

Aujourd'hui que, conformément à l'ancien rit romain, l'on fait avant l'Évangile une double lecture, les deux chants psalmodiques, graduel et verset alléluatique, qui, ordinairement dans le Missel, sont groupés ensemble après l'Épître, sont rétablis à leurs places primitives : le graduel après la première lecture — prise, à l'origine, de l'Ancien Testament — et le verset alléluatique (trait), après la seconde — du Nouveau Testament. Après cela vient la troisième lecture tirée de l'Évangile, et il est probable qu'avant saint Grégoire on avait là aussi un chant final, un *alleluia*, un *amen*, une doxologie, une terminaison quelconque. Il est bien possible que ce fût là la place primitive de l'*alleluia* dominical, comme on le voit encore chez les Grecs. Le saint Pontife l'aurait changé de place, le faisant chanter

après l'épître, à cause des homélies évangéliques qu'il avait l'habitude de prononcer.

La lecture évangélique est tirée de saint Jean (VI, 44-52) et le Sauveur, après le miracle des pains multipliés, y promet aux habitants de Capharnaüm le Pain eucharistique qui donne la vie à l'âme. L'antithèse établie par Jésus entre les grâces temporelles de l'ancienne Loi et cette nourriture divine, converge toute sur le point de vue de leur efficacité. Malgré tant de dons temporels, dit Jésus aux Hébreux, vos pères ont cédé à la violence de la mort. Parjures, sensuels, ils ont tourné le dos à Yahweh, et à l'eau de source ils ont préféré des eaux stagnantes. Ils convoitaient matériellement des biens matériels, qui leur échappèrent. Au contraire, la nourriture Eucharistique est toute spirituelle, et veut donc être reçue spirituellement, c'est-à-dire avec esprit de foi. Elle ordonne l'âme non pas aux jouissances de la vie sensuelle et terrestre, puisque même elle l'associe au sacrifice de la mort du Christ, mais à la participation de la plénitude de la grâce du Christ.

Le verset *ad offerendum* est identique à celui du mercredi des Quatre-Temps de Carême. Il est tiré du psaume 118 et exprime tous les effets salutaires qui découlent pour l'âme de la méditation de la parole de Dieu : « J'ai médité vos commandements et j'en ai senti mon cœur plein d'amour » — c'est le feu sacré qui s'allume durant la prière ; — « j'ai donc commencé à accomplir vos commandements. » — Voici les résolutions efficaces et bonnes qui doivent toujours suivre notre considération des vérités éternelles. Une méditation purement spéculative est semblable à un arbre recouvert d'un épais feuillage et chargé de fleurs, mais dépourvu de fruits.

Dans la prière qui sert de prélude à l'anaphore consécatoire, nous supplions le Seigneur d'agréer le sacrifice et de faire que ce culte parfait, exprimé par nous au saint autel avec les rites de l'Église, corresponde vraiment à nos actes. En d'autres termes, il faut que la mort du Christ, que nous commémorons dans le Sacrifice eucharistique, soit également exprimée par toute notre vie. C'est précisément le sens de cette belle prière du *Stabat* : *Fac ut portem Christi mortem.*

L'antienne pour la Communion est tirée de saint Jean (XIV,

27) : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix. » Cette paix intérieure, c'est le Christ, lequel, par sa mort, nous remet en paix avec Dieu.

. Le gage de cette paix, c'est le Saint-Esprit qui vient sceller dans notre cœur le caractère de la filiation divine, à laquelle le Père nous a élevés.

Dans la prière d'action de grâces, on supplie le Seigneur que le gage du salut obtenu ici-bas, grâce au Sacrement, se développe pleinement dans l'éternité. De fait, la gloire n'est que l'effusion plus complète, l'expansion de la grâce, en sorte que, comme l'arbre est en puissance dans le germe, ainsi la grâce prélude à la pleine lumière de la gloire.

C'est très opportunément que se présente le contraste entre le jeûne de ce jour et la lecture évangélique où Jésus s'offre à nous comme le Pain de la vie éternelle. En effet, l'homme ne vit pas seulement de pain, mais il a un besoin absolu du Verbe de Dieu, sans qui la vie terrestre est comme un jour sans lumière, une vaine apparence de vie, une désolante image de la mort.

JEUDI DE LA PENTECÔTE.

Station à Saint-Laurent hors les Murs.

L'ORIGINE relativement tardive de toute l'octave de la Pentecôte, et de ce jeudi en particulier, ressort clairement de l'incertitude de la tradition romaine quant à la messe stationnale d'aujourd'hui. En effet, l'Antiphonaire grégorien, d'accord avec le *Capitulaire* de Würzburg (du milieu du VII^e siècle), l'ignore. Le Missel actuel prescrit bien la station à Saint-Laurent hors les Murs — qui aurait dû se faire dès hier, comme le mercredi de Pâques, si l'antique station à Sainte-Marie-Majeure, traditionnelle à Rome le mercredi des Quatre-Temps, ne s'y était opposée; toutefois il emprunte l'introït, l'offertoire et la communion au dimanche précédent. D'autres anciennes listes stationnales romaines, ne tenant pas compte de l'omission de Saint-Laurent, indiquent au contraire la fête de ce jour *ad Apostolos*, comme le jeudi de Pâques, ce que nous confirme la lecture des Actes des Apôtres pour aujourd'hui, avec le récit des prodiges opérés en Samarie par le diacre Philippe, identifié

à tort avec l'apôtre du même nom, vénéré dans le sanctuaire au pied du Quirinal.

Le passage évangélique traite aujourd'hui de la première mission des douze Apôtres. Cela encore est en relation avec les Titulaires de la primitive église stationnale, plus qu'avec l'octave de la Pentecôte.

Tous les chants et les collectes de la messe de ce jour sont empruntés au dimanche de la Pentecôte. Il n'y a donc en propre que les deux lectures scripturaires.

Dans le passage des *Actes des Apôtres* (VIII, 5-9), il est parlé de Philippe l'Évangéliste qui, à Samarie, confirme sa prédication par de nombreux miracles qui émeuvent de joie tout ce peuple. La joie, dont parle ici le texte sacré, est un don du Saint-Esprit; on l'obtient quand l'âme se prête docilement à l'action de la grâce, sans en contrarier ou en arrêter les motions intimes. Si le monde aujourd'hui est plus que jamais inquiet et avide de divertissements, cela indique qu'il manque de la joie et de la consolation du divin Paraclet, s'en rendant indigne par la résistance qu'il oppose aux mouvements intérieurs de sa grâce. Dans une âme, la joie chrétienne est comme le thermomètre de sa température surnaturelle; peu de joie démontre que la ferveur manque, et il convient alors de la rallumer dans l'oraison. *Tristatur aliquis inter vos? Oret... psallat*, dit saint Jacques.

Il est un fait fort singulier, qui doit remplir d'une crainte salutaire les âmes pieuses, et il est noté très souvent dans les saintes Écritures. Les mieux disposés à la grâce ne sont pas toujours les Israélites, les Prêtres, les Docteurs de la Loi, mais les Samaritains exécrés, les publicains et les pécheresses. Cela provient de l'orgueil caché que parfois nous inspire une vie exempte de grands désordres. Alors nous présumons trop de nous-mêmes, comme si nous n'avions pas besoin de la miséricorde de Dieu pour nous tenir debout, tandis que les pauvres pécheurs sentent toute l'abjection de leur état, et, par leur profonde humilité, s'approchent davantage du trône de la divine miséricorde et inclinent Dieu à avoir une grande pitié de leur situation.

Aujourd'hui, dans le saint Évangile (LUC., IX, 1-6), le Seigneur

envoie l'ouvrier évangélique absolument dépourvu de secours humains; la divine Providence veut prendre directement le soin de le pourvoir du nécessaire plutôt que de lui permettre de s'occuper en même temps des intérêts de Dieu et de ses besoins matériels. Non pas que le Divin Maître interdise ici tout soin des intérêts matériels, — et le seul fait qu'il ordonne aux Apôtres d'accepter de bon cœur l'hospitalité et la table chez ceux qui les invitent démontre bien le contraire, — mais il veut seulement déraciner du cœur de l'ouvrier évangélique l'attachement à ses intérêts et leur soin excessif, afin qu'il s'abandonne avec confiance à la divine Providence. On n'interdit donc pas tout soin de se pourvoir des choses nécessaires à la vie, — Judas gardait la bourse du collège apostolique présidé par Jésus, et Paul travaillait assidûment pour sa subsistance et celle de ses compagnons d'apostolat, — mais à l'ouvrier évangélique on demande le désintéressement.

VENDREDI DES QUATRE-TEMPS DE PENTECÔTE.

Station aux Saints-Douze-Apôtres.

L'INDICATION actuelle de cette station, dans le Missel romain, concorde bien avec le *Capitulaire* de Würzbourg, mais vers le milieu du VII^e siècle on la célébrait dans la maison des martyrs Jean et Paul sur le Coelius, transformée en Titre par le sénateur Bisantius et son fils Pammachius. Le changement de la basilique stationnale s'est fait quand le jeûne d'été des Quatre-Temps fut assigné à la semaine de la Pentecôte.

La lecture de Joël annonce la venue du Saint-Esprit, *doctorem iustitiae*, évoquant ainsi le souvenir des jours anciens, alors que, miséricordieusement, il planait sur les eaux primitives, ou bien, sous le symbole d'une source vive, il rafraîchissait et fécondait la terre. Ce sont là des figures mystérieuses qui décrivent très bien l'action suave et puissante du Paraclet dans l'âme du fidèle.

Le récit évangélique du paralytique est en relation avec la fête de la Pentecôte, en tant que les guérisons opérées par Jésus sont un trait de l'amour infini dont l'Esprit Saint avait embrasé

son divin Cœur à notre égard. Les Grecs célèbrent ce miracle le troisième dimanche après Pâques.

L'esprit des solennités de l'Église est un esprit d'intense et sainte joie. L'introït de ce jour contient comme le plan d'un vaste traité ascétique sur l'allégresse chrétienne : « Que mes lèvres soient remplies de Votre louange »; — c'est l'origine surnaturelle de la grâce de l'oraison — « afin que je puisse chanter »; — voici l'acte et les conditions de la prière inspirée par l'amour, puisque *cantare amantis est*¹, — « mes lèvres se réjouiront en chantant vos gloires » — voici les intimes conséquences de cette prière d'amour.

Le verset d'introït est un chant d'amour. C'est l'âme, remplie de la sainte dilection, qui exprime en chantant ce qu'elle éprouve. Le psaume est le 70^e. « Que votre louange résonne sur mes lèvres — louange à Yahweh — afin que je puisse chanter — louange à Yahweh; — mes lèvres jubileront quand je vous chanterai. Louange, louange à Yahweh. » *Ps.* : « Qu'en vous, Seigneur, repose mon espérance, afin que je ne sois jamais déçu; dans votre justice, délivrez-moi et sauvez-moi. V. Gloire au Père, etc. »

Suit la collecte, où l'Église, laissée ici-bas par son Divin Époux pauvre et abandonnée au milieu de ses adversaires, se confie avec une foi inébranlable à son Paraclet, c'est-à-dire au céleste consolateur.

Prière. — « Dieu tout-puissant, faites que l'Église réunie dans votre Saint-Esprit, ne soit jamais troublée par aucun assaut hostile. Par notre Seigneur, etc. »

La lecture de Joël (II, 23-27) est en relation avec le caractère de fête champêtre qu'avaient primitivement, selon la tradition romaine, les jeûnes des Quatre-Temps. Ceux d'été étaient comme une solennité d'action de grâces après la moisson, et c'est pourquoi, aujourd'hui et demain, sont assignés comme lectures les plus réconfortants passages bibliques, où le Seigneur, en récompense de la fidélité à observer la loi, promet la fertilité de la terre et l'abondance des moissons.

1. « Chanter est le fait de celui qui aime. » (Saint Augustin.)

Le verset alléluïatique provient aujourd'hui du livre de la Sagesse (XII, 1). « Louange, louange à Yahweh. ¶. Comme il est doux et suave envers nous, Seigneur, votre Esprit ! »

Il est suave envers nous, parce que, sans violenter notre libre arbitre, il nous meut irrésistiblement à aimer le Seigneur ; envers les réprouvés obstinés il est toutefois terrible, parce qu'il allume contre eux un feu inextinguible pour venger l'honneur d'un amour méconnu et renié.

Le saint Évangile nous montre aujourd'hui Jésus tout occupé à guérir les infirmités corporelles et spirituelles des Hébreux. Même dans ces miracles l'opération spéciale du Saint-Esprit est requise, puisque ce fut son feu divin qui enflamma d'amour pour nous le Cœur très saint de Jésus. En outre, les péchés du paralytique ne furent remis qu'au moyen de l'infusion de la grâce, ce qui exige l'œuvre de l'Esprit Saint.

Le paralytique symbolise notre pauvre nature corrompue par le péché et par les passions. Elle a volontairement abdiqué sa liberté, liant ses facultés spirituelles par les attaches des vices et les rendant rigides, faute de s'en servir pour faire le bien. Les cœurs compatissants, c'est-à-dire les ministres de la divine miséricorde, sont représentés par ceux qui, d'une manière ou d'une autre, vont jusqu'à descendre du toit le malheureux paralytique avec tout son grabat d'habitudes mauvaises, et le présentent au bon Jésus puisqu'il est impuissant à se mouvoir de lui-même. Le Seigneur voit leur foi, et par égard pour eux, convertit et guérit le paralytique.

Nous tous, donc, qui avons reçu du Saint-Esprit le ministère pastoral, nous ne devons jamais perdre courage, quelque désespérée que puisse sembler la position. Même si le paralytique n'a pas la foi, il suffit que le pasteur l'ait ; ayant épuisé tout autre moyen, il présente dans sa prière l'infirmes à Jésus.

L'antienne de l'offertoire est tirée du psaume 145. « Mon âme, loue Yahweh. Je louerai le Seigneur durant ma vie ; tant que je vivrai je chanterai des psaumes à mon Dieu. Louange à Yahweh. »

Sous un certain aspect, auquel fait souvent allusion la sainte Écriture, la vie présente est un jour radieux durant lequel nous pouvons travailler avec vigueur pour la plus grande gloire de

Dieu et pour augmenter la somme de nos mérites. La mort est une nuit obscure, où le repos succède au travail. Alors ce qui est fait est fait. Avec quelle intensité ne convient-il donc pas que nous travaillions pour Dieu durant la très brève journée qu'est notre vie !

Dans la prière sur les oblations, nous demandons au Seigneur que, comme dans l'ancienne loi le feu céleste consuma les sacrifices des Patriarches, pour signifier qu'ils étaient agréables à Dieu et qu'il les acceptait ; qu'ainsi l'Esprit Saint, qui est un feu dévorant de sainteté et d'amour, enveloppe aujourd'hui de ses mystiques flammes l'offrande de la sainte Église, pour que le sacrifice eucharistique soit agréé par Dieu et profitable au peuple chrétien.

A la Communion, l'antienne est tirée de l'Évangile (IOAN., XIV, 18). « Je ne vous laisserai pas orphelins ; je viendrai de nouveau à vous — louez Yahweh ; — votre cœur se réjouira. — Louange, louange à Yahweh. » Jésus revient à nous quand il nous donne son Esprit lui-même. De plus il revient à nous dans la sainte Communion. Il revient enfin à nous une troisième fois, quand, avec le Père et le Paraclet, il établit sa demeure dans le temple de notre âme. Le fruit de ce triple retour du Christ à l'âme est toujours identique : c'est ce que l'Apôtre appelle la joie intérieure de l'Esprit Saint.

La collecte d'action de grâces souhaite que les mystères eucharistiques que nous venons de célébrer à l'autel pour nous conformer à un ordre précis de Jésus se transforment en remède qui fortifie notre faiblesse dans la difficile pratique de la vertu.

On offre donc le divin Sacrifice pour obéir à un commandement de Jésus, exprimé durant la nuit suprême de la trahison : « Faites ceci en mémoire de moi. » C'est dans cet esprit d'obéissance que nous devons, prêtres et laïques, chacun à sa manière, célébrer ou concélébrer avec le ministre sacré, le mystère de la mort du Seigneur. Le Seigneur nous l'a ainsi ordonné — répondaient autrefois au juge certains martyrs — et il ne nous est permis d'aucune façon de laisser passer un jour de fête sans lui offrir le sacrifice eucharistique.

Ce précepte de Jésus a été scellé, comme tous les autres préceptes évangéliques, par le sang de nombreux martyrs. Il

suffira de rappeler ces prêtres héroïques de la Révolution française, à qui il en coûtait la vie de célébrer la messe, et qui, joyeusement, montèrent les degrés de la guillotine, pour expier le crime d'avoir offert le divin Sacrifice par obéissance à l'ordre du Christ.

SAMEDI DES QUATRE-TEMPS DE PENTECÔTE.

Station à Saint-Pierre.

(Station à Saint-Étienne sur le mont Coelius.)

LES ordinations et la vigile de cette nuit à Saint-Pierre, que nous attestent les documents dès le v^e siècle, voulaient affirmer cette idée romaine, que tout pouvoir ecclésiastique provient de l'Apôtre à qui Dieu confia les clefs du royaume des cieux. Quand, au vii^e siècle, en raison de l'octave solennelle de la Pentecôte, le jeûne des Quatre-Temps d'été fut retardé de quelques semaines, on institua la station à Saint-Étienne sur le Coelius, au lieu de Saint-Pierre, changement qui d'ailleurs ne rencontra guère de faveur, si bien qu'au xi^e siècle on revint à la tradition primitive.

Les six lectures scripturaires qui précèdent le *Gloria* de la messe se rapportent en partie à la solennité de la Pentecôte, et en partie au jeûne du IV^e mois, comme l'appelait saint Léon le Grand. Elles représentent une sorte de compromis et une fusion des deux rites. Autrefois, la vigile durait toute la nuit, et on y lisait douze leçons, tant en grec qu'en latin. Mais du temps de saint Grégoire le Grand, on l'abrégea et on la réduisit à de plus sobres limites, qu'elle a conservées dans le Missel actuel.

L'introït est tiré de l'épître aux Romains (v, 5). « L'amour de Dieu s'est répandu dans nos cœurs — louange soit à Yahweh — au moyen de l'Esprit Saint qui nous a été donné. Louez, louez Yahweh. » Suit le psaume 102 : « Mon âme, et toutes mes facultés intérieures, bénissez le Seigneur et son saint Nom. »

Pour se faire aimer de l'homme élevé à la grâce de la divine filiation, Dieu a mis dans sa poitrine son propre Cœur, et ce cœur de l'Auguste Trinité, c'est le Paraclet.

Suit la prière litanique : *Kyrie eleison* ; puis, au lieu d'en-

tonner l'Hymne angélique, on récite la collecte suivante, de caractère délicatement trinitaire. La Sagesse à laquelle on fait allusion, c'est le Verbe de Dieu; la Providence, c'est le Père éternel.

(Avant la 1^{re} lecture :)

Oremus.

Mentibus nostris, quaesumus, Domine, Spiritum Sanctum benignus infunde; cuius et sapientia conditi sumus, et providentia gubernamur. Per Dominum.

Prions.

Dans votre bonté, répandez, Seigneur, nous vous en prions, votre Esprit Saint dans nos âmes; nous avons été créés par sa sagesse et nous sommes gouvernés par sa providence. Par notre Seigneur.

La lecture est tirée de Joël et rapporte ce passage auquel se référerait précisément l'apôtre Pierre dans son premier discours aux Juifs le matin de la Pentecôte. Il s'agit de l'effusion du Saint-Esprit sur l'Église universelle qui inaugure avec l'ère messianique le dernier âge du monde, lequel prépare la parousie finale et la destruction du monde présent.

Lecture du prophète Joël (II, 20-32) : « Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je répandrai sur toute l'humanité mon Esprit, et vos fils et vos filles prophétiseront. Vos vieillards verront en songe et vos jeunes gens contempleront des visions. En outre je répandrai en ces jours mon Esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes, et j'accomplirai des prodiges dans le ciel et sur la terre, sang, feu et vapeurs de fumée. Avant qu'arrive le jour grand et horrible du Seigneur, le soleil deviendra ténébreux et la lune sanglante. Alors si quelqu'un invoque le nom du Seigneur, il sera sauvé. »

Rappelons encore, pour l'intelligence du rite vigiliaire, que dans l'antiquité, chaque lecture était ordinairement suivie du chant d'un psaume responsorial; ensuite, après l'invitation du prêtre ou du diacre à la prière privée : *Oremus. Flectamus genua*, les fidèles se prosternaient pour prier en silence chacun en particulier. Le diacre donnait de nouveau le signal de se relever (*Levate*), pour qu'on accompagnât du cœur la prière sacerdotale. Celle-ci prenait le nom de *Collecte* parce que le prêtre

recueillait en une brève formule les vœux de toute l'assemblée, et, ainsi réunis, les présentait à Dieu.

« Louange à Yahweh. » (IOAN., VI, 64.) « L'Esprit donne la vie, la chair ne sert de rien. » — Cela veut dire que la nature seule et abandonnée à elle-même est incapable de mériter pour la vie éternelle. Pourtant si le corps se prête comme un instrument docile à l'âme fidèle enflammée de charité et de zèle pour Dieu, alors la chair elle-même a part aux mérites, à la récompense et à la gloire de l'âme. La psalmodie s'achève par la collecte suivante :

(Après la I^e lecture :)

Oremus.

Illo nos igne, quaesumus, Domine, Spiritus Sanctus inflamet, quem Dominus noster Iesus Christus misit in terram et voluit vehementer accendi : Qui tecum.

Prions.

Que le Saint-Esprit nous enflamme, nous vous le demandons, Seigneur, de ce feu que notre Seigneur Jésus-Christ apporta sur la terre et voulut ardemment allumer. Lui qui vit et règne avec vous, etc.

La II^e lecture ne se rapporte aucunement au don du Saint-Esprit qui pourtant a orienté toute la liturgie durant cette semaine ; elle devait probablement faire partie de l'ancien groupe de leçons vigiliales pour le jeûne du IV^e mois, — l'année commençant en mars, — alors que l'octave de la Pentecôte n'avait pas encore été instituée. La Pentecôte juive, ainsi qu'il est dit dans ce passage du Lévitique, était comme une fête d'action de grâces après la récolte, ce qui correspond très bien au caractère primitif des Quatre-Temps d'été dans la tradition liturgique romaine. Il s'agissait à l'origine d'une classique fête champêtre à laquelle le christianisme donna une orientation religieuse.

Lecture du livre du Lévitique (XXIII, 9-21) : « Le Seigneur parla à Moïse et lui dit : Parle aux fils d'Israël et dis-leur : Quand vous serez entrés dans le pays que je vous donnerai et que vous aurez recueilli la moisson, vous porterez au prêtre une gerbe d'épis, prémices de votre moisson, et lui, le lendemain du sabbat, élèvera la gerbe devant le Seigneur afin que le Seigneur vous soit favorable en la recevant, et qu'il la consacre au Seigneur. Donc,

depuis le lendemain du sabbat où vous aurez offert la gerbe des prémices, vous compterez sept semaines entières, jusqu'au jour après le terme de la septième semaine, c'est-à-dire cinquante jours. Dans toutes vos maisons vous offrirez donc au Seigneur comme un nouveau sacrifice de prémices, deux pains de deux dixièmes de fleur de farine fermentée, que vous ferez cuire comme prémices dédiées au Seigneur. Vous garderez ce jour comme solennel et consacré, et vous n'y accomplirez aucune œuvre servile. Il sera chez vous comme une fête perpétuelle et légale dans toutes vos générations, dit le Seigneur tout-puissant.»

On offre au Seigneur les dîmes et les prémices pour attester qu'il est le maître universel et que tout bien nous venant de lui, doit être employé par nous à sa plus grande gloire.

Suit le verset alléluïatique tiré des prophéties de Job. « Louange à Yahweh ! » V. (JOB., XXVI, 13) : « L'Esprit du Seigneur orna les cieux. »

La beauté de la création nous révèle l'ineffable amour de Dieu pour sa créature; aussi est-ce à bon droit que Dante, dans sa *Divine Comédie*, chanta l'amour qui meut le soleil et les autres étoiles.

Suit la collecte. (Après la II^e lecture :)

Oremus.

Deus, qui ad animarum medellam, ieiunii devotione castigari corpora praecepisti, concedenobis propitius, et mente et corpore tibi semper esse devotos. Per Dominum.

Prions.

O Dieu, qui pour le remède des âmes, avez ordonné de châtier les corps par un jeûne religieux, soyez-nous propice et faites que nous vous soyons toujours fidèles d'âme et de corps. Par notre Seigneur, etc.

En effet, quand le corps jeûne, le cœur, l'âme, la volonté doivent aussi jeûner, en s'abstenant de tout ce qui offense la sainteté à laquelle nous convie le caractère sacré de fils de Dieu, auquel nous a élevés le Baptême.

La lecture du Deutéronome se rapporte également aux prémices de la récolte, qu'on offrait au Seigneur cinquante jours après la Pâque. Il faut pourtant remarquer que la première

gerbe d'épis d'orge mûr avait été déjà présentée au Temple le 16 Nisan, c'est-à-dire le second jour de la Pâque juive; ainsi ces deux sacrifices constituaient-ils comme les termes extrêmes de la sainte cinquantaine pascale, qui reçut plus tard des Hellénistes le nom de Pentecôte, demeuré dans la liturgie chrétienne.

Lecture du livre du *Deutéronome* (XXVI, 1-11) : « En ces jours, Moïse dit aux fils d'Israël : Quand tu seras entré dans le territoire que te donnera le Seigneur ton Dieu en possession, et quand tu l'auras assujetti et y auras établi ta demeure, tu prendras toutes les prémices de tes moissons, tu les mettras dans une corbeille et tu iras là où le Seigneur aura décidé que soit invoqué son Nom. Tu te présenteras donc au prêtre qui y sera alors et tu lui diras : Aujourd'hui, devant le Seigneur ton Dieu, je confesse qu'il nous a exaucés et qu'il a eu égard à notre misère, à notre travail et à nos angoisses. Il nous a tirés de l'Égypte par la force de sa main et la puissance de son bras, opérant des prodiges et des merveilles, jusqu'à inspirer une grande crainte; il nous a introduits dans ce territoire, nous donnant une terre où coulent le lait et le miel. C'est pourquoi j'offre maintenant les prémices de la moisson de la terre que le Seigneur m'a donnée. Toi, tu les laisseras donc devant le Seigneur ton Dieu et tu adoreras le Seigneur ton Dieu. Alors tu feras un festin avec tous les biens que le Seigneur Dieu te concédera. »

Il est plus facile de prendre de la main du Seigneur les douleurs que la félicité. La douleur conduit beaucoup d'âmes à la religion, tandis que la prospérité fait oublier Dieu par un grand nombre. Il faut imiter la sainteté de Job qui, avec une égale reconnaissance, recevait de la main de Dieu tant les joies que les peines.

Celles-ci ne peuvent jamais paraître désagréables quand on réfléchit qu'elles viennent *de manu Domini*.

Suit le verset alléluïatique. « Louez Yahweh. » (*Act.*, II, 1.) « Au moment où s'accomplissait le cinquantième jour, ils étaient tous ensemble. » — Voici l'esprit de charité fraternelle et de concorde, qui est une des conditions les plus favorables pour nous concilier les dons de celui qui s'appelle le *Dieu de paix et d'amour*.

Suit la collecte. (Après la III^e lecture :)

Oremus.

Praesta, quaesumus, omnipotens Deus, ut salutaribus ieiuniis eruditi ab omnibus etiam vitiis abstinentes, propitiationem tuam facilius impetremus. Per Dominum.

Prions.

Nous vous demandons, Dieu tout-puissant, que, instruits par ces jeûnes salutaires et nous abstenant de tous les vices, nous obtenions plus facilement votre miséricorde. Par notre Seigneur.

La lecture suivante, tirée du Lévitique, rappelle les promesses faites par Dieu à son peuple, s'il se maintenait fidèle à l'observance de la loi. Il faut remarquer toutefois que, bien que le péché soit ce qui rend malheureux, même matériellement, les hommes (et à un peuple de peu d'intelligence et charnel comme l'étaient les Juifs, on ne pouvait parler d'autre langage que celui du bien-être matériel), le but de la vie n'est pas la félicité d'ici-bas; bien plus, pour le chrétien la vie présente est comme la continuation de la *Via Crucis* de Jésus, en attendant la véritable et parfaite béatitude seulement dans le ciel.

Lecture du livre du *Lévitique* (xxvi, 3-12) : « En ces jours, le Seigneur dit à Moïse : Parle aux fils d'Israël et dis-leur : Si vous marchez selon mes commandements, si vous observez mes ordres et les accomplissez, je vous donnerai les pluies en temps voulu, la terre produira ses récoltes et les arbres se couvriront de fruits. Quand dureront encore les vendanges, arrivera le temps de broyer la moisson, et la vendange ne s'arrêtera pas durant la période des semailles. Vous mangerez à satiété votre pain, et vous habiterez sans aucune crainte dans votre territoire. Je donnerai la paix à votre terre, vous dormirez et personne ne vous effraiera. J'éloignerai les bêtes nuisibles et l'épée ne franchira pas vos frontières. Vous poursuivrez vos ennemis et ceux-ci tomberont devant vous. Cinq d'entre vous poursuivront cent étrangers et cent d'entre vous dix mille; vos ennemis périront par l'épée en votre présence. Je vous regarderai et vous donnerai l'accroissement; vous vous multiplierez et je rendrai de plus en plus ferme mon alliance avec vous. Vous consommerez encore les produits de votre récolte quand

un long temps sera déjà passé, et à l'arrivée des fruits nouveaux, vous jetterez dehors ceux de l'année précédente. Je poserai parmi vous ma tente et mon âme ne se désaffectionnera pas de vous. Je marcherai parmi vous et je serai votre Dieu et vous serez mon peuple, dit le Seigneur tout-puissant. »

Suit l'invocation du Paraclet : « Venez, ô Saint-Esprit », comme le jour de la Pentecôte. Puis on récite la cinquième collecte.

(Après la IV^e lecture :)

Oremus.

Praesta, quaesumus, omnipotens Deus, sic nos ab epulis carnalibus abstinere, ut a vitiis irruentibus pariter ieiunemus. Per Dominum.

Prions.

Accordez-nous, nous vous en prions, Dieu tout-puissant, de nous abstenir de telle sorte des aliments charnels que nous jeûnions également des vices qui nous assiègent. Par notre Seigneur, etc.

La dernière lecture, identique à celle des Quatre-Temps de décembre, qui termine régulièrement l'office de vigile, contient l'histoire des trois jeunes gens jetés par Nabuchodonosor dans la fournaise de Babylone. Ce récit était si populaire chez les premiers fidèles, que nous le voyons encore aujourd'hui exprimé en mille peintures et sculptures des quatre premiers siècles. Le cantique qui suivait, dit des Bénédiction, servait comme de transition entre l'office de la vigile et la messe proprement dite. Pourtant cette fois, en raison sans doute de l'alleluia pascal qui le précède, il a perdu son caractère primitif de chant responsorial, et il est resté comme atrophié, réduit qu'il est à son seul verset initial. Nous le retrouvons en entier aux autres samedis des Quatre-Temps.

« Louange à Yahweh. Soyez béni, ô Dieu, Seigneur de nos pères, digne de louange dans tous les siècles. »

Le *Gloria* qui suit était primitivement lui aussi un chant de transition entre la vigile nocturne et la messe. Aujourd'hui il est hors de sa place, puisqu'il sépare la lecture et le cantique de Daniel de la belle collecte qui se rapporte justement aux trois enfants de Babylone délivrés miraculeusement par l'Ange pour

les mérites de leur foi héroïque qui leur fit refuser de se prosterner devant l'idole royal et de l'adorer.

(Après la V^e lecture :)

Oremus.

Deus, qui tribus pueris mitigasti flammam ignium, concede propitius, ut nos famulos tuos non exurat flamma vitiorum. Per Dominum.

Prions.

O Dieu qui pour les trois enfants avez rendu douces les flammes du feu, soyez-nous propice et faites que la flamme des vices ne nous brûle pas, nous vos serviteurs. Par notre Seigneur, etc.

Voilà la vraie fournaise qui met à l'épreuve les fidèles de Jésus-Christ : ce sont les passions, le feu de la sensualité, de l'orgueil, de l'amour-propre. Celui qui a la foi passe indemne à travers ces flammes, tandis que celui qui ne l'a pas y succombe.

Suit un passage de l'Épître aux Romains où, en traits rapides mais énergiques, est décrite toute l'essence de la vie chrétienne, c'est-à-dire la régénération au moyen de la foi en Jésus-Christ, l'espérance en l'héritage futur du ciel, qui nous revient en vertu de notre caractère d'enfants de Dieu, et la charité qui est répandue en nous par le divin Paraclet. Après la lecture de saint Paul, on récite le psaume (*Tractus*) 116, comme il est de règle tous les samedis des Quatre-Temps.

A l'origine, le *tractus* représentait la forme psalmodique festive de l'Église romaine, avant l'introduction du verset alléluatique au temps de saint Grégoire. Les messes fériales étaient privées du trait, mais il se retrouve au samedi des Quatre-Temps, parce que primitivement ces messes étaient de véritables messes dominicales, et avaient un caractère festif. Le psaume 116, après les ordinations, a le sens d'un vrai chant d'action de grâces au Seigneur. Au VII^e siècle, la lecture évangélique qui suivait en ce jour le *tractus* était prise de saint Matthieu (xx, 29-34) et traitait des deux aveugles guéris par le Rédempteur. Mais quand la liturgie des Quatre-Temps se fusionna définitivement avec celle de l'octave de la Pentecôte, on préféra le passage, peut-être désigné déjà antérieurement, de saint Luc (iv, 38-44) qui raconte la guérison de la belle-mère de Simon,

la station étant précisément célébrée dans la *domus Simonis* vaticane.

Lecture de l'épître du bienheureux apôtre Paul aux Romains (v, 1-5) : « Mes frères, sanctifiés par la foi, soyons en paix avec Dieu par les mérites de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui, au moyen de la foi, nous avons aussi accès à cette grâce dans laquelle nous sommes établis et nous nous glorifions dans l'espérance des fils de Dieu. Et non pas seulement cela, mais nous nous glorifions dans les tribulations, sachant bien que la tribulation nous est une occasion de souffrir, que souffrir accomplit l'épreuve, l'épreuve répand l'espérance, et l'espérance n'est pas déçue : puisque l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs au moyen de l'Esprit Saint qui nous a été donné. »

Trait. « Louez, etc. » comme en toutes les solennelles vigiles dominicales.

Cette nuit, la séquence, ne faisant pas partie du verset alléluatique, n'est pas suivie de l'acclamation finale *alleluia*.

La lecture du saint Évangile est la même qu'au jeudi après le III^e dimanche de Carême. Jésus entre dans la maison de Simon, et, à la prière des Apôtres, il guérit la belle-mère de celui-ci. Saint François de Sales observe à ce propos que ce n'est pas la vertueuse malade qui demande la santé à Jésus. Il lui est indifférent de se trouver bien ou mal, pourvu qu'elle accomplisse la volonté de Dieu. Ce sont les autres qui obtiennent pour elle la santé. Elle accepte cette grâce avec une égale tranquillité d'esprit, et vite emploie ses forces recouvrées pour recevoir Jésus et les Apôtres dans sa maison, les servant dans tout ce qui pouvait leur être utile.

L'offertoire des samedis des Quatre-Temps est toujours le même : une antienne tirée du psaume 87, en relation avec le caractère nocturne de la messe : *In die clamavi et nocte coram te.*

La prière qui prélude à l'anaphore est la suivante :

Secreta.

Prière secrète sur l'oblation.

Ut accepta tibi sint, Domine, nostra ieiunia, praesta nobis, quaesumus; huius munere sa-

Afin que nos jeûnes soient acceptés de vous, Seigneur, nous vous en prions, faites que nous

cramenti purificatum tibi pectus offerre. Per Dominum. vous offrons un cœur purifié, grâce au don de ce sacrement. Par notre Seigneur.

Voici exprimée à nouveau cette belle pensée, que nous aussi nous devons nous unir à l'oblation de Jésus, en immolant toute notre nature dans les flammes de l'amour de Dieu.

L'antienne de la Communion contient une dernière allusion à l'octave de la Pentecôte et au temps pascal qui va s'achever. L'*alleluia* lui-même, au moins selon l'ancien rite grégorien, est prêt à s'envoler et à retourner au ciel : *Sed nescis unde veniat aut quo vadat : alleluia, alleluia, alleluia*. Ce chant est tiré de saint Jean (III, 8).

« L'Esprit souffle où il veut ; tu entends son souffle, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Louange, louange, louange à Yahweh. »

Il est vrai que le texte grec de l'Évangile parle ici, non du Saint-Esprit, mais du vent. Toutefois, comme Jésus s'est précisément servi de l'image du vent pour expliquer à Nicodème le caractère suprasensible et surnaturel de la grâce de l'Esprit Saint, ainsi l'emploi que fait de ce verset la liturgie romaine au moment où se clôt le cycle de la Pentecôte, n'est nullement arbitraire.

Postcommunio.

Praebeat nobis, Domine, divinum tua Sancta fervorem ; quo eorum pariter et actu delectemur et fructu. Per Dominum.

Prière après la communion.

Que votre Sacrement, Seigneur, nous donne une divine ferveur afin que nous nous délections également et de son accomplissement et de son fruit. Par notre Seigneur.

Ferveur actuelle, goût spirituel, solide profit et avancement dans la voie de la perfection, voilà le triple fruit eucharistique que l'Église nous fait implorer aujourd'hui après la sainte Communion. Très souvent, des âmes s'abstiennent de l'Eucharistie uniquement parce qu'elles n'éprouvent ni ferveur ni goût spirituel. C'est agir comme celui qui ne mangerait pas sous prétexte que son estomac est affaibli. C'est au contraire

une raison de plus pour recourir à la nourriture. La ferveur et le goût suivent la sainte Communion et ne sont point une condition essentielle pour y participer. L'Église nous enseigne que pour recevoir Jésus dans l'Eucharistie, même tous les jours, sont seulement requises la pureté de conscience et l'intention droite. Or la parole de l'Église doit nous suffire pour nous faire mettre de côté toute inopportune hésitation. D'ailleurs, en ce qui concerne le goût spirituel, il ne convient pas de s'y attacher par trop, puisque dans la prière il faut chercher non pas tant notre goût que celui de Dieu.

La sainte messe clôt dignement le temps pascal. Désormais la Rédemption est accomplie, et le Saint-Esprit est venu comme pour en assurer définitivement l'efficacité, moyennant le caractère sacramentel qu'il imprime dans l'âme. Telle est la propriété personnelle du divin Paraclet : il accomplit, termine, opère toujours quelque chose de définitif, à l'égal d'une conclusion qui, inévitablement et inébranlablement, sort des prémisses. C'est la raison pour laquelle les péchés contre le Saint-Esprit n'obtiennent, en fait, jamais le pardon : ils représentent l'obstination définitive de l'âme dans la haine suprême contre le souverain amour.

APPENDICE EUCHOLOGIQUE

TYPES ARCHAÏQUES DE PRIÈRES D'INSPIRATION EUCHARISTIQUE,
EN USAGE POUR LES REPAS.

(De la « Doctrine des Douze Apôtres » [fin du 1^{er} siècle].)

Περὶ δὲ τῆς εὐχαριστίας,
οὕτως εὐχαριστήσατε· Πρῶτον
περὶ τοῦ ποτηρίου·

Εὐχαριστοῦμεν σοι, Πάτερ
ἡμῶν, ὑπὲρ τῆς ἁγίας ἀμπέλου
Δαβὶδ τοῦ παιδός σου, ἧς ἐγνώ-
ρισας ἡμῖν διὰ Ἰησοῦ τοῦ παιδός
σου· σοὶ ἡ δόξα εἰς τοὺς αἰῶνας.

Περὶ δὲ τοῦ κλάσματος·

Εὐχαριστοῦμεν σοι, Πάτερ
ἡμῶν, ὑπὲρ τῆς ζωῆς καὶ γνώ-
σεως, ἧς ἐγνώριστας ἡμῖν διὰ
Ἰησοῦ τοῦ παιδός σου· σοὶ ἡ
δόξα εἰς τοὺς αἰῶνας. "Ὡσπερ
ἦν τοῦτο τὸ κλάσμα δισκορ-
πισμένον ἐπάνω τῶν ὀρέων καὶ
συναχθὲν ἐγένετο ἓν, οὕτω
συναχθήτω σου ἡ ἐκκλησία ἀπὸ
τῶν περάτων τῆς γῆς εἰς τὴν
σὴν βασιλείαν· ὅτι σοῦ ἐστὶν ἡ
δόξα καὶ ἡ δύναμις διὰ Ἰησοῦ
Χριστοῦ εἰς τοὺς αἰῶνας·

Μηδεὶς δὲ φαγέτω μηδὲ πιέτω
ἀπὸ τῆς εὐχαριστίας ὑμῶν,
ἀλλ' οἱ βαπτισθέντες εἰς ὄνομα
Κυρίου· καὶ γὰρ περὶ τούτου

*Quant à la manière de rendre
grâces, remerciez ainsi : D'abord
sur le calice :*

Nous vous rendons grâces, ô
Dieu, notre Père, à cause de la
vigne sacrée de votre serviteur
David, que vous nous avez révélée
au moyen de votre serviteur
Jésus. Que la gloire soit à vous
dans les siècles.

Sur le (pain) rompu :

Nous vous rendons grâces, ô
notre Père, à cause de la vie et de
la gnose à laquelle vous nous avez
initiés par l'intermédiaire de
votre serviteur Jésus. Gloire à
vous dans les siècles. De même
que les éléments de ce pain main-
tenant rompu, étaient disséminés
sur les monts, et, recueillis, sont
devenus une seule chose, ainsi
rassemblez votre Église de l'ex-
trémité de la terre en votre
royaume, puisque vôtre est la
gloire et la puissance par Jésus-
Christ dans les siècles.

*Que personne ne mange ni boive
de ce sur quoi vous avez rendu
grâces, sinon ceux qui ont reçu le
baptême au nom du Seigneur : car*

εἶρηκεν ὁ Κύριος· Μὴ δῶτε τὸ ἅγιον τοῖς κυσὶ (ΜΑΤΤΗ., VII, 6).

Μετὰ δὲ τὸ ἐμπλησθῆναι, οὕτως εὐχαριστήσατε·

Εὐχαριστοῦμεν σοι, Πάτερ ἅγιε, ὑπὲρ τοῦ ἁγίου ὀνόματος σου, οὗ κατεσκήνωσας ἐν ταῖς καρδίαις ἡμῶν, καὶ ὑπὲρ τῆς γνώσεως καὶ πίστεως καὶ ἀθανασίας, ἧς ἐγνώρισας ἡμῖν διὰ Ἰησοῦ τοῦ παιδός σου· σοὶ ἡ δόξα εἰς τοὺς αἰῶνας. Σὺ, Δέσποτα παντοκράτορ, « ἔκτισας τὰ πάντα » (Ἀποκ., IV, II). ἔνεκεν τοῦ ὀνόματός σου ; τροφήν τε καὶ ποτὸν ἔδωκας τοῖς ἀνθρώποις εἰς ἀπόλαυσιν, ἵνα σοι εὐχαριστήσωσιν, ἡμῖν δὲ ἐχαρίσω πνευματικὴν τροφήν καὶ ποτὸν καὶ ζωὴν αἰώνιον διὰ τοῦ παιδός σου. Πρὸ πάντων εὐχαριστοῦμεν σοι, ὅτι δυνατὸς εἶ· σοὶ ἡ δόξα εἰς τοὺς αἰῶνας. Μνήσθητι, Κύριε, τῆς ἐκκλησίας σου τοῦ ῥύσασθαι αὐτὴν ἀπὸ παντὸς πονηροῦ καὶ τελειῶσαι αὐτὴν ἐν τῇ ἀγάπῃ σου, « καὶ συναξον » αὐτὴν ἀπὸ τῶν τεσσάρων ἀνέμων (ΜΑΤΤΗ., C. IV, 31), τὴν ἁγιασθεῖσαν εἰς τὴν σὴν βασιλείαν, ἣν ἠτοίμασας αὐτῇ ὅτι σοῦ ἐστὶν ἡ δύναμις καὶ ἡ δόξα εἰς τοὺς αἰῶνας. Ἐλθέτω χάρις καὶ παρελθέτω ὁ κόσμος οὗτος. « Ὡσαννά τῷ υἱῷ Δαβὶδ » (ΜΑΤΤΗ., XXI, 9). Εἴ τις ἅγιος ἐστίν, ἐρχέσθω· εἴ τις οὐκ ἐστὶ, μετανοεῖτο. « Μαράν Ἀθά » ἀμήν (I Cor., XVI, 22).

(Διδαχὴ, cc. IX et X.)

c'est à ce propos que le Seigneur a dit : « Ne donnez pas aux chiens ce qui est sacré. » (MATTH., VII, 6.)

Après avoir pris la réfection, rendez grâces de la sorte :

Nous vous rendons grâces, ô Père saint, à cause de votre saint Nom, que vous avez fait habiter dans nos cœurs, comme aussi pour la gnose, la foi et l'immortalité, auxquelles vous nous avez initiés par votre serviteur Jésus. Qu'à vous soit gloire dans les siècles. Vous, Seigneur tout-puissant, « vous avez ordonné tout l'univers » (Apoκ., IV, II), à cause de votre nom. Vous avez donné aux hommes la nourriture et le breuvage, pour qu'en s'en réjouissant ils vous rendent grâces. A nous enfin vous avez donné une nourriture, un breuvage spirituel et la vie éternelle par l'intermédiaire de votre Serviteur. Avant tout, nous vous rendons grâces parce que vous êtes tout-puissant. Gloire à vous dans les siècles. Souvenez-vous, Seigneur, de délivrer votre Église de toute adversité et de la perfectionner dans votre amour. Rassemblez-la des quatre vents, cette Église sanctifiée, pour lui donner le royaume que vous lui avez préparé, puisque à vous est la puissance et la gloire dans les siècles. Que vienne la grâce et passe le monde. Hosanna au Fils de David. Que celui qui est saint approche. Qui ne l'est pas en fasse pénitence. Le Seigneur vient. Amen.

(Didaché, ch. IX et X.)

Ces splendides prières faisaient partie du rituel des repas chez les premières générations chrétiennes de Syrie. Peut-être le banquet eucharistique, en raison des abus qui s'y étaient glissés, avait-il été dès ce temps séparé de l'agape ou repas en commun. Celle-ci toutefois, bien que séparée du sacrement, en devint comme le symbole et ce fut ainsi que le formulaire des prières de bénédiction et d'action de grâces après le repas, aujourd'hui encore en usage dans les communautés religieuses, s'inspire du rituel eucharistique. Quant au calice de bénédiction auquel est destinée la première prière, c'est la continuation d'une vieille tradition juive, qui, avec celle d'un pain d'eulogie appelé aussi pain d'exorcisme, fut conservée dans quelques antiques églises chrétiennes.

Comme l'auteur de l'hymne *Gloria in excelsis* (dont la première rédaction semble remonter au début du II^e siècle), ainsi l'auteur des prières précédentes est-il tout préoccupé de mettre en relief la nature humaine et la mission sacerdotale du Christ, auquel, s'inspirant d'un texte connu d'Isaïe, il donne avec une visible satisfaction le titre de *serviteur de Yahweh*.

LE TYPE LE PLUS ANCIEN DE PRIÈRE RÉDIGÉE CONFORMÉMENT
AU RYTHME DES ANAPHORES, DANS L'ÉPITRE DE SAINT CLÉMENT
AUX CORINTHIENS.

(Ép. I *ad Corinth.*, c. LIX seq.)

Continuo orantes ac supplicantes precabimur, ut opifex omnium rerum numerum electorum suorum constitutum in toto mundo conservet integrum, per dilectum puerum Iesum Christum, per quem nos vocavit de tenebris in lucem, de ignorantia in cognitionem gloriae nominis sui... qui humilias arrogantiam superbiorum,... qui intueris in abyssos, inspector operum hominum...

Rogamus te, Domine, ut sis adiutor et exauditor noster. Eos

nostrum qui in tribulatione sunt, libera; humilium miserere, lapsos eleva, inopibus succurre, infirmos sana, errantes populi tui converte: nutri esurientes, solve captivos nostros, erige imbecilles, consolare pusillanimes, cognoscant omnes gentes quod tu es Deus solus, et Iesus Christus puer tuus, ac nos populus tuus et oves pascuae tuae.

Tu perennem mundi constitutionem per effectus manifestasti; tu, Domine, orbem terrae fun-

dasti, fidelis in omnibus generationibus, iustus in iudiciis, admirabilis in fortitudine et magnificentia, sapiens in condendo, ac prudens in creatis stabilendis... benignus et misericors, dimitte nobis iniquitates et iniustitias et peccata et delicta nostra.

Ne imputes omne peccatum servorum tuorum et servarum, sed purifica nos in veritate tua et dirige gressus nostros ut in pietate, et iustitia et simplicitate cordis ambulemus, et agamus quae bona et beneplacita sunt coram te ac coram principibus nostris.

Immo, Domine, ostende faciem tuam super nos, ut bonis fruamur in pace, ut tegamur manu tua potenti et ab omni peccato liberemur brachio tuo excelso, ac libera nos ab iis qui nos oderunt iniuste.

Da concordiam ac pacem, et nobis et omnibus habitantibus terram, sicut dedisti patribus nostris pie te invocantibus in fide et veritate, qui oboedientes sumus nomini tuo omnipotenti, omni-

que virtute pleno, et principibus et praefectis nostris in terra.

Tu Domine, dedisti eis potestatem regni per magnificam et inenarrabilem virtutem tuam, ut cognoscentes gloriam, et honorem quem tu iis tribuisti, nos subiiciamus ipsis, voluntati tuae non adversantes; quibus da, Domine, sanitatem, pacem, concordiam, firmitatem, ut imperium quod tu iis dedisti, sine offendiculo administrent. Tu enim, Domine, caelestis Rex saeculorum, filiis hominum das gloriam et honorem et potestatem eorum quae in terra sunt. Tu, Domine, dirige consilium eorum secundum id quod bonum et bene placitum est in conspectu tuo, ut potestatem a te datam in pace et mansuetudine pie administrantes, propitium te habeant.

Qui solus haec et plura bona nobiscum agere potes, tibi confitemur per pontificem ac patronum animarum nostrarum, Iesum Christum, per quem tibi gloria et maiestas et nunc et in generationem generationum et in saecula saeculorum. Amen.

EXEMPLE DE PRIÈRE LITANIQUE.

(DE LA LITURGIE MILANAISE, SELON LE MISSEL DE BIASCA.)

Divinae pacis et indulgentiae munere supplicantes, ex toto corde et ex tota mente. Precamur te, Domine, miserere.

Pro Ecclesia tua sancta catholica, quae hic et per universum orbem diffusa est. Precamur te, Domine, miserere.

Pro papa nostro (illo) et omni clero eius, omnibusque sacerdotibus, ac ministris. Precamur te, Domine, miserere.

Pro famulo tuo (illo) imperatore et famula tua (illa) imperatrice et omni exercitu eorum. Precamur te, Domine, miserere.

Pro pace Ecclesiarum, vocatione gentium et quiete populorum.

Precamur te, Domine, miserere.

Pro plebe hac et conversatione eius, omnibusque habitantibus in ea. Precamur te, Domine, miserere.

Pro aërum temperie ac fructuum et foecunditate terrarum. Precamur te, Domine, miserere.

Pro virginibus, viduis, orphanis, captivis ac poenitentibus. Precamur te, Domine, miserere.

Pro navigantibus, iter agentibus, in carceribus, in vinculis, in metallis, in exiliis constitutis.

Precamur te, Domine, miserere.

Pro iis qui diversis in firmitatibus detinentur, quique spiritibus vexantur immundis. Precamur te, Domine, miserere.

Pro iis qui in sancta tua Ecclesia fructus misericordiae largiuntur. Precamur te, Domine, miserere.

Exaudi nos, Deus, in omni oratione atque deprecationem nostram. Praecamur te, Domine, miserere.

Dicamus omnes, Domine miserere, Kyrie, eleison, Kyrie, eleison, Kyrie, eleison.

Par son type, cette prière litanique est conforme aux traditions de la Synagogue, et on la récitait au terme de la synaxe, après les lectures scripturaires, comme aujourd'hui dans le Missel romain, le vendredi saint, dans la liturgie des Présanctifiés.

Cette litanie ambrosienne pour le Carême, se rapportant à une période où l'on priait encore pour les frères condamnés à l'exil, au bagne, aux mines, etc., remonte sûrement au moins au commencement du IV^e siècle. On n'y commémore nommément que le Pape, parce que, vraisemblablement, il était encore l'unique métropolitain en Italie. Auprès de lui prennent place les autres prêtres c'est-à-dire les évêques, et les ministres c'est-à-dire les diacres.

HYMNE EUCHARISTIQUE DE LA LITURGIE AMBROSIENNE ¹.

Te laudamus, Domine, omnipotens

Qui sedes super Cherubim et Seraphim.

Quem benedicunt Angeli, Archangeli

*Et laudant Prophetæ et Apostoli.
Te laudamus, Domine, orando,*

1. Le texte original doit être grec. Dans le Missel ambrosien il s'est conservé sous la forme de *transitorium* pour la Septuagésime.

*Qui venisti peccata solvendo.
Te deprecamur magnum redemp-
torem,
Quem Pater misit ovium pas-
torem ;*

*Tu es Christus Dominus Salvator,
Qui de Maria Virgine es natus.
Hunc sacrosanctum calicem su-
mentes,
Ab omni culpa libera nos semper.*

ANTIENNE EUCHARISTIQUE D'INSPIRATION GRECQUE,
EN USAGE A MILAN ET A LYON.

*Venite populi ad sacrum et
immortale mysterium et libamen
agendum ; cum timore et fide acce-
damus, manibus mundis poeni-
tentiae munus communicemus ;*

*quoniam Agnus Dei propter nos
Patri sacrificium propositum est.
Ipsium solum adoremus, ipsum
glorificemus, cum angelis cla-
mantes : Alleluia.*

DE LA LITURGIE ARMÉNIENNE POUR LE JEUDI SAINT.

Vous qui, majestueusement, siégez sur le char de feu à la quadruple forme, ô ineffable Verbe divin descendu du ciel pour vos créatures, aujourd'hui vous avez daigné vous asseoir à table avec vos disciples. Péné-

trés d'admiration et de stupeur, se tiennent à l'entour les Séraphins, les Chérubins et les princes suprêmes des célestes phalanges, chantant mélodieusement : Saint, saint, saint est le Seigneur des armées.

DE LA MÊME.

Après le baiser de paix, avant de commencer l'anaphore.

Le Christ va se manifester parmi nous. Celui qui est l'Être par essence, Dieu, va dresser ici sa tente. La voix qui ordonne la paix a déjà retenti. Déjà a été intimé le salut sacré. L'inimitié étant éloignée, partout l'a remplacée la charité. Allons, lévites, ouvrez vos lèvres et célébrez à l'unisson la consubstantielle indivisible Dêité, à qui les Séraphins chantent le Trisagion.

Vous tous, ô fidèles, autant que vous êtes autour de cet autel sacré et royal, admirez, assis sur lui, le Christ Roi, environné des armées célestes. Les yeux levés au ciel, nous supplions en disant : Ne vous souvenez pas de nos péchés, mais, dans votre clémence, pardonnez-nous. Nous vous bénissons Seigneur, avec les Anges, et avec les Saints nous vous rendons gloire.

CANTIQUE POUR LA SAINTE COMMUNION.

(De la liturgie arménienne).

O Église, mère de la foi, lit
nuptial des noces spirituelles !
Tu es la maison de l'immortel
Époux, qu'il embellit d'éter-
nelle splendeur !

Tu es un nouveau et admirable
ciel, élevé de gloire en gloire ;
Tu nous régénères au moyen du
bain sacré, et nous devenons
des fils resplendissants à l'égal
de la lumière ;

Tu nous distribues ce Pain puri-
fiant, et tu nous donnes à
boire ce sang redoutable.

Tu nous élèves sur des sommets
inaccessibles, jusqu'à la so-
ciété des intelligences sans
corps.

Venez donc, ô fils de la nouvelle
Sion, approchez-vous avec
pureté de notre Seigneur ;

Goûtez et expérimentez com-
bien est suave et puissant
notre Seigneur.

L'antique tabernacle était une
figure qui te symbolisait, ô
Église du Christ ; toi à ton
tour tu es la figure symbo-
lique du tabernacle céleste.

Celui-là brisa les portes ada-
mantines, toi tu renversas
depuis leurs fondements les
portes de l'enfer ;

Celui-là triompha du Jourdain ;
toi, de la mer de l'universelle
iniquité.

Le chef de l'ancien tabernacle
était Josué, ton chef à toi
c'est Jésus, le Fils unique du
Père Éternel.

Ce pain est le corps de Jésus-
Christ ; ce calice est le Sang
de l'alliance.

Voici que nous est dévoilé le
plus profond des mystères :
Dieu même se manifeste à
nous.

Celui-ci est le même Christ,
le Verbe Divin qui est assis à
la droite du Père ;

Lui qui parmi nous est sacrifié
et efface les péchés du monde ;

Qu'il soit béni dans l'éternité,
avec le Père et l'Esprit,

Maintenant et toujours, et dans
les siècles à venir.

HYMNE PASCALE

ATTRIBUÉE A VENANCE FORTUNAT.

I. *Salve, festa dies,
Toto venerabilis aevo ;
Qua Deus infernum
Vicit, et astra tenet.*

Salut, jour de fête,
Vénérable dans tous les siècles ;
Où Dieu vainquit l'enfer,
Et monta au ciel.

2. *Ecce renascentis*
Testatur gratia mundi,
Omnia cum Domino
Dona rediisse suo.
Salve festa etc.
3. *Namque triumphanti*
Post tristia tartara Christo,
Undique fronde nemus,
Gramina flore favent.
Salve festa etc.
4. *Qui crucifixus erat*
Deus, ecce per omnia regnat
Dantque Creatori
Cuncta creata precem.
Salve, festa etc.
5. *Christe, salus rerum,*
Bone conditor atque Re-
Unica progenies [demptor,
Ex deitate Patris.
Salve, festa etc.
6. *Qui genus humanum*
Cernens mersisse profundo,
Ut hominem eriperes,
Es quoque factus homo ;
Salve, festa etc.
7. *Funeris exequias*
Pateris, vitae auctor et
[orbis ;
Intras mortis iter,

Dando salutis spem.
Salve, festa etc.
8. *Tristia cesserunt*
Infernae vincula legis,
Expavitque chaos
Luminis ore premi.
Salve, festa etc.
- Voici que la beauté du monde
[renaissant
Démontre que tous les dons
Lui sont revenus
Avec son Seigneur.
Salut, jour de fête, etc.
- Car pour le Christ triomphant
Revenant du sombre enfer,
De toutes parts les forêts se couvrent
De feuillage, et les gazons de fleurs.
Salut, jour de fête, etc.
- Ce Dieu qui avait été crucifié
Règne maintenant en tous lieux ;
Et à son Créateur
Toute la création adresse une prière
Salut, jour de fête, etc.
- Christ, salut du monde,
Créateur et Rédempteur plein de
Fils unique [bonté,
De la divinité du Père.
Salut, jour de fête, etc.
- Vous qui voyant le genre humain
S'enfoncer dans l'abîme,
Afin d'y arracher l'homme
Vous êtes fait homme vous-même ;
Salut, jour de fête, etc.
- Vous vous soumettez aux consé-
[quences du trépas
Vous, l'auteur de la vie et du monde ;
Vous entrez dans le chemin de la
[mort,
Nous donnant ainsi l'espérance du
Salut, jour de fête, etc. [salut.
- Les tristes liens
De la loi infernale ont vécu,
Le chaos est épouvanté,
Accablé à l'aspect de la lumière.
Salut, jour de fête, etc.

9. *Pollicitam sed redde
Fidem precor, alma potestas*

*Tertia lux rediit
Surge, sepulte meus.
Salve, festa etc.*
- Tenez votre promesse,
Je vous en prie, souveraine puis-
[sance,
Le troisième jour est revenu,
Levez-vous, ô mon enseveli !
Salut, jour de fête, etc.
10. *Non decet ut humili
Tumulo tua membra tegan-
Non praetium mundi [tur,
Vilia saxa premant.
Salve, festa etc.*
- Il ne convient pas qu'un humble
Recouvre vos membres [tombeau
Et que le prix du rachat du monde
Soit enfermé sous une vile pierre.
Salut, jour de fête, etc.
11. *Solve catenatas
Inferni carceris umbras
Et revoca sursum
Quidquid ad ima ruit.
Salve, festa etc.*
- Déliez les âmes enchaînées
Dans la prison infernale,
Et faites monter au ciel
Tout ce qui était tombé en enfer.
Salut, jour de fête, etc.
12. *Redde tuam faciem
Videant ut saecula lumen ;
Redde diem, qui nos
Te moriente, fugit.
Salve, festa etc.*
- Rendez-nous votre face
Afin que les siècles voient la lumière ;
Ramenez le jour qui disparut
Pour nous, à votre mort.
Salut, jour de fête, etc.
13. *Inferus insaturabiliter
Cava guttura pandens,
Qui rapuit semper,
Fit tua praeda, Deus.
Salve, festa etc.*
- Que l'insatiable enfer
Ouvrant ses gorges profondes
Qui engloutissent sans cesse
Devienne votre proie, ô Dieu.
Salut, jour de fête, etc.
14. *Rex sacer, ecce tui
Radiat pars magna trium-
Cum puras animas [phi,
Sacra lavacra beant.
Salve, festa etc.*
- O Roi sacré, voici resplendir
Comme la noble part de votre
Les âmes bienheureuses [triomphe
Purifiées par l'eau du baptême.
Salut, jour de fête, etc.
15. *Candidus egreditur
Nitidis exercitus undis,
Atque vetus vitium
Purgat in amne novo.
Salve, festa etc.*
- La blanche armée sort
Des ondes pures,
Et lave le vieux péché
Dans le fleuve nouveau.
Salut, jour de fête, etc.

- | | |
|---|---|
| <p>16. <i>Fulgentes animas</i>
 <i>Vestis quoque candida si-</i>
 <i>Et grege de niveo</i> [gnat
 <i>Gaudia pastor habet.</i>
 <i>Salve, festa etc.</i></p> | <p>L'habit blanc signifie
 La beauté de l'âme,
 Et la blancheur du troupeau
 Réjouit le Pasteur.
 Salut, jour de fête, etc.</p> |
|---|---|

ANCIEN FRAGMENT GREC D'UNE HYMNE ACROSTICHE SUR UN
 PAPYRUS ÉGYPTIEN ¹.

- | | |
|---|---|
| <p>1. ... <i>ut vitam adipisci posses</i>
 <i>immortalem.</i></p> <p>2. <i>Tu sententiam terribilem il-</i>
 <i>lam impiorum evasisti, ut ames.</i></p> <p>3. <i>Ad regias venisti nuptias,</i>
 <i>illas inquam nuptias... ne</i>
 <i>vultus concidat.</i></p> <p>4. <i>Ne amplius aequivoca pro-</i>
 <i>feras verba...</i></p> <p>5. <i>Veniunt aliqui ovinam in-</i>
 <i>duti pellem, qui tamen intus</i>
 <i>lupi probantur... a longe nam-</i>
 <i>que.</i></p> <p>6. <i>Cum sanctis vitam ducere</i>
 <i>satage; vita imbui stude;</i>
 <i>contende ut ignem effugias.</i></p> <p>7. <i>Omni custodia spem illam</i>
 <i>quam didicisti serva, spem</i>
 <i>quam Magister tui gratia</i>
 <i>constituit.</i></p> <p>8. <i>Venit Deus innumeras secum</i>
 <i>ferens benedictiones. Ter ille</i>
 <i>mortem vicit...</i></p> <p>9. <i>Qui ob ipsum passus est</i>
 <i>Iesus; aiebat: trado corpus</i>
 <i>meum, ne tu morti sis ob-</i>
 <i>noxius.</i></p> | <p>10. <i>Quam gloriosa sunt divina</i>
 <i>proposita. In omnibus Ille</i>
 <i>veluti exemplar patitur, ut</i>
 <i>gloriosa tu vita potiarius.</i></p> <p>11. <i>Ipse in Iordane mersus est:</i>
 <i>mersus est ut exemplum prae-</i>
 <i>beret, ipse qui unda est puri-</i>
 <i>ficans.</i></p> <p>12. <i>In monte permansit et hor-</i>
 <i>ridi obnoxius fuit tentationi.</i></p> <p>13. <i>Labora nunc ut hereditatem</i>
 <i>tibi compares; nunc certe, quia</i>
 <i>tempus adest tibi, ut iis dones</i>
 <i>qui fame opprimuntur.</i></p> <p>14. <i>Dicit Deus: ciba advenam,</i>
 <i>peregrinum pasce et miserum,</i>
 <i>ut ignem valeas effugere.</i></p> <p>15. <i>Pater ad passionem Illum</i>
 <i>misit qui aeternam adeptus est</i>
 <i>vitam, cui potestas in mortem</i>
 <i>collata est.</i></p> <p>16. <i>Ipse suis servis Evangelium</i>
 <i>predicavit, dicens: inops re-</i>
 <i>gnum possidebit, manet ei pars</i>
 <i>haec in hereditate.</i></p> <p>17. <i>Flagellis in exemplum cae-</i>
 <i>sus est, ut omnium animos</i>
 <i>erigat... ut mortem destruat.</i></p> |
|---|---|

1. B. P. GRENFELL et A. S. HUNT, *The Amherst papyri being an account of the greek papyri, in the collection of... Lord Amherst. I^{re} partie, in-4^o. London, 1900, pp. 23-28 et pl. II.*

18. *Ut post mortem resurrectione potiaris ; ut lumine aeternitatis perfrui possis ; ut a Deo luce donari valeas.*
19. *O requies afflicti, o choree... Veh! ignis horridus hominis nequam.*
20. *Gratiae ope tu libere pervenisti, aurem praebe igitur precii pauperis, mitte arroganter loqui.*
21. *Terribilis... est ignis ; in aeternum terribilis ; terribilis est iniquo ignis.*
22. *Dabit Christus... et coronas Sanctis, sed homini nequam... ignem.*
23. *... psalmodiae cum Sanctis concentus in aevum animas, pascunt.*
24. *Noli eorum quae didicisti oblivisci, ut consequi valeas quae Ipse promisit...*

Il nous est doux de prendre contact avec l'antique muse chrétienne, si dépourvue d'ornements, mais pourtant si belle, parce que simple, parce que s'inspirant toute de l'Écriture, parce que toute pénétrée d'un intense amour pour le Christ, lequel domine la vie entière de ses *Saints*.

TABLE DES MATIÈRES

LE BAPTÊME DANS L'ESPRIT ET DANS LE FEU

INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER. — L' « Eucharistia lucernaris » . . .	7
CHAPITRE II. — De quelques rites de la fête pascale au moyen âge.	23
CHAPITRE III. — La Pâque des roses dans la liturgie ro- maine.	35
CHAPITRE IV. — L'antique hymnodie dans la célébration des vigiles nocturnes	42

LA SAINTE LITURGIE DURANT LE CYCLE PASCAL

La veillée sacrée pendant la nuit pascale. — <i>Station au Latran (primitivement à Saint-Pierre)</i>	59
Vigile de Pâques :	
I. L' « Eucharistia lucernaris »	64
II. Les saintes Vigiles	70
III. Bénédiction de la fontaine baptismale.	81
IV. Le sacrifice dans la nuit pascale	85
Dimanche de Pâques. — <i>Station à Sainte-Marie-Majeure</i>	91
Lundi de Pâques. — <i>Station à Saint-Pierre</i>	96
Mardi de Pâques. — <i>Station à Saint-Paul</i>	102
Mercredi de Pâques. — <i>Station à Saint-Laurent hors les Murs</i>	105
Jeudi de Pâques. — <i>Station aux Saints-Apôtres</i>	108
Vendredi de Pâques. — <i>Station à Sainte-Marie « ad Mar- tyres » (« ou Martyra »)</i>	112

Samedi « in albis ». — <i>Station à Saint-Jean de Latran</i> . . .	117
Dimanche « in albis ». — Le matin : <i>Station à Saint-Pancrace</i> ; le soir : <i>Station aux Saints-Côme-et-Damien</i> . . .	122
II ^e dimanche après Pâques. — <i>Station à Saint-Pierre</i> . . .	126
III ^e dimanche après Pâques	131
IV ^e dimanche après Pâques	134
V ^e dimanche après Pâques.	138
25 avril, Litanie majeure. — Collecte au titre de Lucine. — <i>Station à Saint-Pierre</i>	143
Lundi après le V ^e dimanche après Pâques. — <i>Station à Sainte-Marie-Majeure</i>	162
Mardi après le V ^e dimanche après Pâques. — <i>Station à Saint-Jean de Latran</i>	163
Mercredi avant l'Ascension. — <i>Station à Saint-Pierre</i> . . .	164
Vigile de l'Ascension	165
Solennité de l'Ascension. — <i>Station à Saint-Pierre</i> . . .	166
Dimanche après l'Ascension. — <i>Station à Sainte-Marie « ad Martyres »</i>	171
La veillée nocturne de la Pentecôte. — <i>Station au Latran</i>	174
La veillée sacrée de la Pentecôte	176
Dimanche de la Pentecôte. — <i>Station à Saint-Pierre</i> . . .	182
Lundi de la Pentecôte. — <i>Station aux Apôtres, au titre eudoxien « ad Vincula »</i>	192
Mardi de la Pentecôte. — <i>Station à Sainte-Anastasie</i> . . .	196
Mercredi des Quatre-Temps de la Pentecôte. — <i>Station à Sainte-Marie-Majeure</i>	200
Jeudi de la Pentecôte. — <i>Station à Saint-Laurent hors les Murs</i>	204
Vendredi des Quatre-Temps de la Pentecôte. — <i>Station aux Saints-Douze Apôtres</i>	206
Samedi des Quatre-Temps de la Pentecôte. — <i>Station à Saint-Pierre (Station à Saint-Étienne sur le mont Coelius</i>	210

APPENDICE EUCHOLOGIQUE

Types archaïques de prières d'inspiration eucharistique, en usage pour les repas	221
Le type le plus ancien de prière rédigée conformément au rythme des anaphores, dans l'Épître de saint Clément aux Corinthiens	223
Exemple de prière litanique (de la liturgie milanaise, selon le Missel de Biasca).	224
Hymne eucharistique de la liturgie ambrosienne.	225
Antienne eucharistique d'inspiration grecque, en usage à Milan et à Lyon	226
De la liturgie arménienne pour le jeudi saint.	226
De la même	226
Cantique pour la sainte Communion (de la liturgie arménienne)	227
Hymne pascale attribuée à Venance Fortunat	227
Ancien fragment grec d'une hymne acrostiche sur un papyrus égyptien	230